

Notes de cours : Rousseau et *Julie*¹

Première semaine

Plan de cours.

Je commence nos rencontres en reprenant la description que j'en ai faite et que vous avez lue pour ensuite choisir ce cours. J'ajouterai à mesure quelques remarques, puis j'enchaînerai les remarques d'introduction qui constitueront l'essentiel de cette première rencontre.

Approches de la pensée romantique I

Selon la boutade, nous naissons tous des romantiques, mais certains d'entre nous s'en sont remis. Faute de quoi, nous pouvons dire : « Je suis romantique, mais je me soigne. » Il faudrait sans doute ajouter que le romantisme s'est présenté d'abord comme une guérison, celle de la sécheresse du cœur, de l'hypertrophie de la raison et de la petitesse de la politique ordinaire.

Quelle que soit notre façon de vivre le romantisme, il faudrait d'abord se faire une idée aussi exacte que possible de ce qu'est cette façon d'être humain. C'est dans l'espoir de devenir un peu plus clairvoyant sur

1. Ce texte ne reproduit pas le cours donné à l'UTAQ en automne 2016 : il est la fusion du cours qui fut préparé par écrit, du cours qui a été bel et bien donné et qui intégrait les questions et objections des étudiants, et du cours qui a été repensé à froid. En conséquence, ceux qui ont assisté au cours trouveront ici des choses qui furent préparées, mais ont été éliminées lors de la prestation, retrouveront certaines des considérations faites à brûle-pourpoint (mais pas toutes), et découvriront des corrections ou additions faites après coup.

cette question qu'on entreprendra de lire un des maîtres à penser du romantisme. Il s'agira donc de lire avec attention et sensibilité La Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau, que certains présentent comme le fondateur de ce mouvement artistique, mais aussi politique et philosophique.

Hugo serait peut-être un représentant du romantisme triomphant, c'est la thèse de Paul Bénichou. Il y a aussi eu un romantisme décadent, toujours selon Bénichou, et Baudelaire en serait le meilleur exemple. Mais beaucoup de gens reconnaissent en Rousseau l'initiateur du mouvement. Je signale, par exemple, les témoignages de madame de Staël, de George Sand et de Stendhal.

Le calendrier des travaux est le suivant :

1^{re} semaine : présentation des thèmes et du mode d'analyse du cours, du contexte historique des œuvres de Rousseau et de sa biographie.

2^e semaine : présentation de La Nouvelle Héloïse (titres, préfaces et illustrations).

3^e semaine : quelques remarques sur les trois grandes œuvres théoriques de Rousseau.

Les trois premières semaines proposeront donc des remarques d'introduction. J'aimerais réussir à présenter toutes ses remarques encore plus rapidement pour entrer plus vite dans le texte même du roman, mais je crains qu'il faille trois semaines pour tout faire comme il faut. Si jamais les choses vont plus vite, je commencerai plus tôt l'analyse du roman. De toute façon, les premières semaines donneront le temps à ceux qui n'ont pas commencé à lire le texte de l'entamer et donc d'être fin prêts pour les semaines qui suivront.

4^e - 9^e semaines : analyse des six parties du roman et de ses cinq personnages principaux.

Les six parties du roman sont indiquées dans les éditions du livre de Rousseau et ont été voulues par lui. Les cinq personnages principaux sont Saint-Preux, Julie, Claire, milord Édouard Bomston, monsieur de Wolmar. Il y a certes d'autres personnages, mais presque toutes les lettres qui constituent le roman sont écrites par ceux que j'ai signalés, s'adressent à eux et portent sur eux: ils sont sans aucun doute les personnages principaux.

10^e semaine : qu'est-ce qu'être pleinement humain selon Rousseau ? qu'en est-il de Rousseau et de la Révolution française ?

Cette dernière semaine suppose que le roman de Rousseau est plus qu'un roman, qu'il comporte, comme on dit, un message. Je n'aime pas beaucoup l'expression : un roman est d'abord une œuvre d'art qui intéresse parce qu'elle est belle et parce que le récit, ou l'aventure, passionne le lecteur au point où il y croit, comme on dit. Mais il est clair que les plus grandes œuvres d'art, et donc les plus grands romans, comportent en même temps un sens, une idée de la vie, une façon de voir le monde. Dans le cas de ce roman, Rousseau est explicite : son roman a un sens ; c'est l'œuvre d'un philosophe qui a longuement réfléchi sur les questions qui sont au moins soulevées par la trame du roman.

On peut trouver les textes chez tous les libraires, et la librairie de l'Université Laval en offrira quelques copies dans l'édition GF. C'est cette édition qui servira au professeur pour diriger le cours. Les textes sont aussi accessibles sous format livrel.

Remarques.

1. Le romantisme s'est toujours présenté et s'est toujours pensé comme une nouveauté, une nouveauté globale, qui affectait non seulement l'art, mais la vie quotidienne et la vie politique, sans parler de la religion.

Tout le monde, enfin beaucoup de gens, connaît la bataille d'*Hernani* qui a eu lieu au début de 1830 à Paris. Mais il faut comprendre que dans cette salle de théâtre et dans les journaux et même dans les rues de Paris, c'était deux France qui s'affrontaient. Quand j'essaie de saisir ce qui s'est passé alors, je me souviens de ce qui s'est arrivé en Occident de mon temps, durant les années 60, quand nous étions tous *hippies*, à moins d'être un réac inquieté par lesdits *hippies*. Dans ce face-à-face, il n'était pas seulement question de la longueur des cheveux, mais encore d'une façon de vivre, de sentir, d'aimer (« Faire l'amour et non la guerre »), de faire de la politique, d'aborder l'éducation, et ainsi de suite. Deux générations s'affrontaient sans doute, mais il y avait là bien plus que des âges biologiques qui étaient en jeu, et on pouvait des jeunes réacs et des vieux qui osaient porter les cheveux longs.

2. Soit dit en passant, pour connaître le romantisme et surtout le romantisme français, il y a *un* livre : *Les Romantismes français* de Paul Bénichou. Or Bénichou est le premier à souligner que le romantisme n'est pas seulement, n'est pas au fond, un mouvement artistique, mais qu'il est un mouvement à double fond si l'on veut, soit un mouvement artistique qui avait un contenu, qui véhiculait des idées, ce qu'on appelle parfois des valeurs, mais aussi des théories, qui, toutes différentes qu'elles pourraient être d'un auteur

romantique à l'autre, avaient certains traits communs. Certes, Hugo n'était pas Sainte-Beuve, et ni l'un ni l'autre n'étaient Baudelaire, car ces trois prophètes des romantismes français, pour reprendre l'expression de Bénichon, étaient bien différents, et voyaient bien des choses de façons différentes ; mais quand on lit les œuvres de ces trois auteurs, quand on lit ce qu'ils disent les uns des autres, on se rend vite compte qu'ils partageaient, qu'ils partagent encore à travers leurs œuvres qui ont duré jusqu'à nous, des *valeurs*, qu'ils étaient semblables au fond. Le mot pour dire cette ressemblance est *romantisme*.

3. Le romantisme est un mouvement et une idée et une sensibilité, mais elle se pense et se dit comme un mouvement qui affronte un autre mouvement (disons le classicisme), et une idée (que le monde ne peut être autrement qu'il n'a été) et une absence de sensibilité (car le romantisme est la valorisation de l'émotion, comme lieu de la véritable humanité, au lieu de, voire contre, la raison, comme partie essentielle de l'homme). Si tout se passe bien, à la fin des dix semaines de nos rencontres, chacun comprendra mieux, ensemble, ce mouvement, cette idée et cette sensibilité, et ce à quoi ils s'opposent. Et peut-être, chacun se comprendra mieux aussi, ainsi que cette époque qui se prétend post-moderne. Peut-être dire *post-moderne* est-il une autre façon de dire *romantique*.

4. Le roman de Rousseau est fait de six parties, qui ont chacune un rôle à jouer dans le drame, lesquelles six parties sont divisées sans contredit en deux blocs de trois. (Cette division en deux moitiés a elle aussi été voulue par Rousseau.) De plus, l'histoire tourne autour de cinq personnages principaux : l'héroïne qui donne son nom au roman, Julie d'Étange, un jeune homme dont les initiales sont S. C., mais qui porte le surnom

Saint-Preux, une amie des deux amoureux, qui s'appelle Claire, puis Claire d'Orbe une fois qu'elle se marie (un nom bien intéressant soit dit en passant, comme les deux précédents), un ami de Saint-Preux, milord Édouard Bomston, qui est un lord anglais, et enfin l'époux de Julie, qui est russe et qui s'appelle monsieur de Wolmar (il me semble intéressant qu'on ne connaisse jamais son prénom). Le roman est constitué d'un échange de lettres entre ces personnages. Il y a quelques exceptions : ainsi, par exemple, il y a une lettre, une seule, du père de Julie, une lettre d'une servante de Julie, et une autre lettre de l'enfant, une fille, de Claire (lettre dont Rousseau est très fier).

5. En conséquence, comprendre le roman implique au moins deux choses : saisir l'ordre entre les parties et surtout entre la première moitié (celle de l'amour) et la seconde moitié (celle du mariage, ou de l'amitié) ; mais aussi saisir qui sont les cinq personnages principaux, et comment ils changent entre ce qu'ils sont dans la première moitié et la seconde, et comment ils s'influencent les uns les autres.

Pour donner un exemple des deux points en même temps, je signale que monsieur de Wolmar n'est qu'une sorte d'ombre menaçante dans la première moitié du roman (il n'écrit ni ne reçoit aucune lettre dans les trois premières parties), mais qu'il devient un personnage essentiel pour ne pas dire un personnage clé de la seconde moitié du roman (chacune de ses lettres est cruciale). Pour le dire autrement et à partir d'un autre personnage, durant la seconde moitié du roman, Julie d'Étange, dans la première moitié du roman, devient madame de Wolmar dans la seconde partie. Mais il y a quelques lettres (de la seconde moitié) où elle se nomme de nouveau Julie, ou est nommé Julie par l'auteur. Et pour le dire autrement encore et à partir du

héros, Saint-Preux ne change jamais de nom, il a le même nom dans les deux moitiés du roman, mais il dit à tout le monde, et il est sincère, qu'il a tout à fait changé dans la seconde moitié : il n'est plus qui il était dans la première moitié.

6. En commençant cette série de rencontres, je me dois de signaler une possibilité qui risque de changer bien des choses. Mon intention est d'examiner tout le texte de Rousseau, mais en choisissant les lettres les plus importantes. Cela implique que je laisserai de côté bien des pages. Je le fais pour *faire entrer* l'analyse du roman dans les dix semaines qui nous sont imparties. Mais il est possible, voire probable, qu'à mesure que nous avancerons, l'évidence se fera qu'il faut y aller plus lentement. Si c'est le cas, j'annonce d'emblée que je ralentirai le rythme pour assurer la compréhension. La conséquence en sera que nous ne pourrons pas faire tout le roman, mais disons la première moitié seulement. Si tout cela arrive, j'ai l'intention de proposer une seconde série de rencontres pour examiner la seconde moitié. Mais c'est là, comme on dit, un grand *si*².

La vie de Rousseau.

La vie de Rousseau a été bien mouvementée, et, pour cette raison au moins, elle est intéressante. De plus, Rousseau dans les derniers écrits de sa vie (*Confessions, Dialogues, Rêveries*) a fait de lui-même et des aléas de sa vie un sujet important, et même important pour comprendre son œuvre et donc sa pensée. Je ne m'y arrêterai pas trop, mais il me semble,

2. C'est bel et bien ce qui est arrivé. Il y a donc un second cours qui a été offert et qui se trouve sur la page Internet.

surtout dans le cas de l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*, qu'une connaissance minimale de sa vie est fort utile.

Voici donc les dates et les données essentielles. Si on a des questions à la fin, je m'efforcerai d'y répondre ou du moins d'indiquer où on pourra s'informer.

Le livre le mieux coté sur la vie de Rousseau est sans doute celui de Trousson, qui s'appelle bêtement *Jean-Jacques Rousseau* (mais Rousseau a écrit ses textes autobiographiques qui sont bien plus intéressants que toute biographie); le livre le meilleur sur sa pensée est sans aucun doute Victor Goldschmidt, *Anthropologie et politique*. Mais les analyses pénétrantes de la pensée de Rousseau sont nombreuses (Masters, Melzer, Starobinski, Déra-thé, entre autres).

1712: naissance à Genève. (république, protestante, sans mère, mauvais père).

1728: vie de vagabond. (Italie, catholique, Maman, autodidacte).

1742: à Paris pour réussir. (Encyclopédistes, musicien, secrétaire d'ambassade, Thérèse).

1750: victoire du *Premier Discours*: début de la carrière littéraire de Rousseau.

1754: publication du *Second Discours*: Rousseau se sépare de Paris et des Encyclopédistes.

1762: publication de *l'Émile*: les années d'exil commencent.

1778: mort.

1794 : ses cendres sont placées dans le Panthéon.

Il s'agit maintenant d'aborder le roman au moyen de certaines considérations plus générales.

Les *Lettres à Malesherbes* et les *Confessions* au sujet de la pensée de Rousseau et de son roman.

La Nouvelle Héloïse est une œuvre dans un ensemble qui constitue l'œuvre (au masculin) de Rousseau. Il faut comprendre le lien entre cette œuvre et l'œuvre complet.

Dans une série de lettres qui s'appellent les *Lettres à Malesherbes*, Rousseau écrit raconte comment un jour il était allé visiter son meilleur ami Denis Diderot, qui était en prison pour avoir écrit des textes qui déplaisaient au pouvoir politique. En chemin donc, il a eu ce qu'on a appelé, à la suite de Rousseau lui-même, l'illumination de Vincennes (c'est le nom de la prison, pas trop désagréable, où se trouvait Diderot).

On peut encore visiter le bois de Vincennes où Rousseau a connu cette illumination durant laquelle il s'est écroulé au pied d'un arbre, a pleuré et a compris tout : c'est dans le 12^e arrondissement ; j'y suis allé ; je n'ai pas eu d'illumination, mais j'ai une photo où je fais semblant.

En tout cas, durant cette illumination, Rousseau dit avoir compris tout au sujet de la vie humaine. Voici les mots précis.

« Oh monsieur ! Si j'avais jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les contradictions du système social, avec quelle force j'aurais exposé tous les abus de

nos institutions, avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement et que c'est par ces institutions seules que les hommes deviennent méchants. Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités qui dans un quart d'heure m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien faiblement épars dans les trois principaux de mes écrits, savoir ce premier discours, celui sur l'inégalité et le traité de l'éducation, lesquels trois ouvrages sont inséparables et forment ensemble un même tout. »

Je reprends en soulignant quelques points, que Rousseau a répétés à plusieurs endroits.

Rousseau est catégorique : il a une pensée, qui est cohérente et qui a été présentée dans plusieurs œuvres différentes.

Cette pensée est importante : elle explique tout ce qui ne va pas bien (le mal) dans le monde humain ; elle peut donc non seulement décrire le mal, mais en donner la cause.

Cette pensée comporte une idée centrale : l'homme est né bon, c'est la société qui le corrompt.

Cette pensée a été exprimée dans plusieurs œuvres, mais les trois principales sont le *Premier Discours*, le *Second Discours* et *De l'éducation*. Je présenterai sous peu quelques-unes des idées de ces trois œuvres.

Mais qu'en est-il de *La Nouvelle Héloïse* là-dedans ?

Dans ses *Confessions*, au livre IX pour être plus précis, Rousseau explique comment il a commencé à écrire ce roman, lui qui avant cela avait condamné les romans de son époque, entre autres choses.

« Je faisais ces méditations dans la plus belle saison de l'année, au mois de juin, sous des bocages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante, pour laquelle j'étais né, mais dont le ton dur et sévère, où venait de me monter une longue effervescence, m'aurait dû délivrer pour toujours. J'allai malheureusement me rappeler le dîner du château de Toune, et ma rencontre avec ces deux charmantes filles, dans la même saison et dans des lieux à peu près semblables à ceux où j'étais dans ce moment. Ce souvenir, que l'innocence qui s'y joignait me rendait plus doux encore, m'en rappela d'autres de la même espèce. Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets [on s'entend : ce mot abstrait dit « toutes les femmes »] qui m'avaient donné de l'émotion dans ma jeunesse, mademoiselle Gallay, mademoiselle de Graffenried, mademoiselle de Breil, madame Bazile, madame de Larnage, mes jolies écolières, et jusqu'à la piquante Zuletta, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un sérail de houris, de mes anciennes connaissances, pour qui le goût le plus vif ne m'était pas un sentiment nouveau. Mon sang s'allume et pétille, la tête me tourne malgré mes cheveux déjà grisonnants, et voilà le brave citoyen de Genève, voilà l'austère Jean-Jacques, à près de quarante-cinq ans, redevenu tout à coup le berger extravagant. L'ivresse dont je fus saisi, quoique si prompte et si folle, fut si durable et si forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crise imprévue et terrible des malheurs où elle m'a précipité.

...

« Cette ivresse, à quelque point qu'elle fût portée, n'alla pourtant pas jusqu'à me faire oublier mon âge et ma

situation, jusqu'à me flatter de pouvoir inspirer de l'amour encore, jusqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais stérile, dont depuis mon enfance je sentais en vain consumer mon cœur. Je ne l'espérai point, et je ne le désirai pas même. Je savais que le temps d'aimer était passé ; je sentais trop le ridicule des galants surannés pour y tomber, et je n'étais pas homme à devenir avantageux et confiant sur mon déclin, après l'avoir été si peu durant mes belles années. D'ailleurs, ami de la paix, j'aurais craint les orages domestiques ; et j'aimais trop sincèrement ma Thérèse pour l'exposer au chagrin de me voir porter à d'autres des sentiments plus vifs que ceux qu'elle m'inspirait.

« Que fis-je en cette occasion ? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères ; et ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos et ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases, je m'enivrais à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tel que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée, au milieu des objets charmants dont je m'étais entouré, que j'y passais les heures, les jours, sans compter ; et, perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avais-je mangé un morceau à la hâte, que je brûlais de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyais arriver de malheureux mortels qui venaient me retenir

sur la terre, je ne pouvais modérer ni cacher mon dépit ; et, n'étant plus maître de moi, je leur faisais un accueil si brusque, qu'il pouvait porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misanthropie, par tout ce qui m'en eût acquis une bien contraire, si l'on eût mieux lu dans mon cœur. »

...

« Toutes ces distractions m'auraient dû guérir radicalement de mes fantasques amours, et c'était peut-être un moyen que le ciel m'offrait d'en prévenir les suites funestes : mais ma mauvaise étoile fut la plus forte ; et à peine recommençai-je à sortir, que mon cœur, ma tête et mes pieds reprirent les mêmes routes. Je dis les mêmes, à certains égards ; car mes idées, un peu moins exaltées, restèrent cette fois sur la terre, mais avec un choix si exquis de tout ce qui pouvait s'y trouver d'aimable en tout genre, que cette élite n'était guère moins chimérique que le monde imaginaire que j'avais abandonné.

« Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avais toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différents ; de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animaient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre faible, mais d'une si touchante faiblesse, que la vertu semblait y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, et même quelque chose de plus ; mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte

à imaginer, et que je ne voulais ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Épris de mes deux charmants modèles, je m'identifiais avec l'amant et l'ami autant qu'il m'était possible ; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais.

« Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré. Les vallées de la Thessalie m'auraient pu contenter, si je les avais vues ; mais mon imagination, fatiguée à inventer, voulait quelque lieu réel qui pût lui servir de point d'appui, et me faire illusion sur la réalité des habitants que j'y voulais mettre. Je songeai longtemps aux îles Borromées, dont l'aspect délicieux m'avait transporté ; mais j'y trouvai trop d'ornement et d'art pour mes personnages. Il me fallait cependant un lac, et je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac, à laquelle depuis longtemps mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avait encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraste des positions, la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'âme, achevèrent de me déterminer, et j'établis à Vevai mes jeunes pupilles. Voilà tout ce que j'imaginai du premier bond ; le reste n'y fut ajouté que dans la suite.

« Je me bornai longtemps à un plan si vague, parce qu'il suffisait pour remplir mon imagination d'objets agréables, et mon cœur de sentiments dont il aime à se nourrir. Ces fictions, à force de revenir, prirent enfin

plus de consistance, et se fixèrent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques-unes des situations qu'elles m'offraient ; et, rappelant tout ce que j'avais senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'essor en quelque sorte au désir d'aimer, que je n'avais pu satisfaire, et dont je me sentais dévoré.

« Je jetai d'abord sur le papier quelques lettres éparses, sans suite et sans liaison ; et lorsque je m'avisai de les vouloir coudre, j'y fus souvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable et de très vrai est que les deux premières parties ont été écrites presque en entier de cette manière, sans que j'eusse aucun plan bien formé, et même sans prévoir qu'un jour je serais tenté d'en faire un ouvrage en règle. Aussi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, sont pleines d'un remplissage verbeux qu'on ne trouve pas dans les autres. »

Que tirer de tout cela ? Au moins deux ou trois idées. Le roman n'est pas autobiographique, mais il est né des souvenirs exaltés de Rousseau. Cette exaltation est un mécanisme typique de l'œuvre de Rousseau : devant des événements ou des faits attristants, appelons-le « le réel perverti dans lequel nous vivons tous », Rousseau retrouve, ou crée, l'idéal, appelons-le « le réel tel qu'il devrait être ». Enfin, il faut donc conclure qu'un personnage au moins, Saint-Preux, est très près de Rousseau. Mais il est indiqué aussi que les autres personnages principaux lui sont chers : ils sont des êtres selon son cœur, et donc des êtres humains, tels qu'ils devraient être.

Mais en quoi ce roman peut-il être lié à sa pensée ? C'est d'abord parce que pour Rousseau, le fondement

de sa pensée est sa personne même et les idées et émotions qui le guident. Il est l'homme bon par nature, et c'est à partir de ce qui se passe en lui, c'est-à-dire dans son cœur et son imagination, qu'il peut penser et expliquer la vérité sur tous les hommes, sur toute l'histoire de l'humanité et sur les solutions possibles que l'avenir peut offrir. Plus exactement, si tous les hommes sont bons par nature et qu'ils peuvent redevenir naturels, la grande majorité d'entre eux ont été corrompus et ne peuvent retrouver la nature au complet sans des révolutions d'une violence sans nom, alors que lui est demeuré naturel et est doux de cœur et d'intention. Mais un homme naturel pourrait aider les hommes corrompus à se rapprocher de ce qu'ils sont vraiment, de ce qu'ils étaient avant d'être corrompus et donc devenir plus heureux et moins méchants. Aussi, tout ce qui sort de lui (gestes, paroles, voire musique) est naturel et, du fait même, rapproche les humains de leur vraie nature au moins pendant un moment. Mais en conséquence, même dans un roman écrit par un homme naturel, et donc dans ce roman, on trouve les mêmes choses, les mêmes pulsions, les mêmes émotions, les mêmes opinions que Rousseau a exprimées dans ces autres livres. Il est explicite à ce sujet à plusieurs reprises. Voici un exemple.

« Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte, mais c'était à ma personne qu'on en voulait. On se souciait très peu de l'auteur, mais on voulait perdre Jean-Jacques ; et le plus grand mal qu'on ait trouvé dans mes écrits était l'honneur qu'ils pouvaient me faire. N'enjambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystère, qui en est encore un pour moi, s'éclaircira dans la suite aux yeux des lecteurs ; je sais seulement que, si mes principes manifestés avaient dû m'attirer les traitements que j'ai soufferts, j'aurais tardé moins

longtemps à en être la victime, puisque celui de tous mes écrits où ces principes sont manifestés avec le plus de hardiesse, pour ne pas dire d'audace, avait paru avoir fait son effet [Il s'agit du *Second Discours*], même avant ma retraite à l'Ermitage, sans que personne eût songé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à empêcher seulement la publication de l'ouvrage en France, où il se vendait aussi publiquement qu'en Hollande. Depuis lors *La Nouvelle Héloïse* parut encore avec la même facilité, j'ose dire avec le même applaudissement ; et, ce qui semble presque incroyable, la profession de foi de cette même Héloïse mourante est exactement la même que celle du Vicaire savoyard [la partie centrale de *l'Émile*, qu'on a condamné]. Tout ce qu'il y a de hardi dans le *Contrat social* [autre œuvre de Rousseau qui a été condamné] était auparavant dans le *Discours sur l'inégalité* ; tout ce qu'il y a de hardi dans *l'Émile* était auparavant dans la *Julie*. Or, ces choses hardies n'excitèrent aucune rumeur contre les deux premiers ouvrages ; donc ce ne furent pas elles qui l'excitèrent contre les derniers. »

Donc, on peut présupposer, en s'appuyant sur ce que Rousseau dit ici, et ailleurs, que *La Nouvelle Héloïse* contient la pensée de Rousseau, que cette pensée est hétérodoxe, du moins par rapport à son époque, mais que cette hétérodoxie n'est pas tout à fait visible, puisqu'elle n'a pas tout de suite conduit à sa condamnation. Pour ce qui est de la suggestion faite ici, et ailleurs, qu'il y avait un complot politique contre sa personne, et non contre ses idées, il faudrait examiner une série d'autres textes de Rousseau, et en particulier, les *Dialogues*. C'est la grâce que je souhaite à chacun, mais je tenterai d'éviter ce sujet difficile durant ces rencontres.

L'influence du roman et de Rousseau.

Je suis de ceux qui croient que Rousseau est le père du romantisme et que les grandes thèses de sa pensée sont reprises sans cesse par les grands romantiques avec des altérations plus ou moins importantes. En cela, je suis en désaccord avec un interprète que j'admire au plus haut point, Bénichou. Mais pour ce qui est du roman de Rousseau, il est facile de montrer qu'il a eu une influence majeure.

Il y a d'abord le témoignage assez fier de Rousseau lui-même.

« Quoique la *Julie*, qui depuis longtemps était sous presse, ne parût point encore à la fin de 1760, elle commençait à faire grand bruit. Madame de Luxembourg en avait parlé à la cour, madame d'Houdetot à Paris. Cette dernière avait même obtenu de moi, pour Saint-Lambert, la permission de la faire lire en manuscrit au roi de Pologne, qui en avait été enchanté. Duclos, à qui je l'avais aussi fait lire, en avait parlé à l'Académie. Tout Paris était dans l'impatience de voir ce roman ; les libraires de la rue Saint-Jacques et celui du Palais-Royal étaient assiégés de gens qui en demandaient des nouvelles. Il parut enfin, et son succès, contre l'ordinaire, répondit à l'empressement avec lequel il avait été attendu. Madame la Dauphine, qui l'avait lu des premières, en parla à M. de Luxembourg comme d'un ouvrage ravissant. Les sentiments furent partagés chez les gens de lettres, mais dans le monde il n'y eut qu'un avis ; et les femmes surtout s'enivrèrent et du livre et de l'auteur, au point qu'il y en avait peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avais entrepris. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, et qui, sans avoir eu besoin de l'expérience, autorisent mon opinion. Il est singulier que ce livre ait mieux réussi en France

que dans le reste de l'Europe, quoique les Français, hommes et femmes, n'y soient pas fort bien traités. Tout au contraire de mon attente, son moindre succès fut en Suisse, et son plus grand à Paris. L'amitié, l'amour, la vertu, règnent-ils donc à Paris plus qu'ailleurs ? Non, sans doute ; mais il y règne encore ce sens exquis qui transporte le cœur à leur image, et qui nous fait chérir dans les autres les sentiments purs, tendres, honnêtes, que nous n'avons plus. La corruption désormais est partout la même : il n'existe plus ni mœurs ni vertus en Europe ; mais s'il existe encore quelque amour pour elles, c'est à Paris qu'on doit le chercher.

« Il faut, à travers tant de préjugés et de passions factices, savoir bien analyser le cœur humain pour y démêler les vrais sentiments de la nature. Il faut une délicatesse de tact qui ne s'acquiert que dans l'éducation du grand monde, pour sentir, si j'ose ainsi dire, les finesses du cœur dont cet ouvrage est rempli. Je mets sans crainte sa quatrième partie à côté de la *Princesse de Clèves*, et je dis que si ces deux morceaux n'eussent été lus qu'en province, on n'aurait jamais senti tout leur prix. Il ne faut donc pas s'étonner si le plus grand succès de ce livre fut à la cour. Il abonde en traits vifs, mais voilés, qui doivent y plaire, parce qu'on est plus exercé à les pénétrer. Il faut pourtant ici distinguer encore. Cette lecture n'est assurément pas propre à cette sorte de gens d'esprit qui n'ont que de la ruse, qui ne sont fins que pour pénétrer le mal, et qui ne voient rien du tout où il n'y a que du bien à voir. Si, par exemple, la *Julie* eût été publiée en certain pays que je pense, je suis sûr que personne n'en eût achevé la lecture, et qu'elle serait morte en naissant. »

Voilà donc ce que Rousseau en dit, et que je laisse sans commentaire, quoique j'en sois bien tenté.

Pour la prochaine rencontre.

Je demande qu'on lise les deux préfaces (la seconde se trouve à la fin du volume [pages 571-586 de l'édition GF]), mais aussi un ensemble de lettres de la deuxième partie (les lettres 2.III-VIII) : l'essentiel des remarques de la semaine prochaine portera sur ces textes.

On pourra profiter de ce temps pour commencer la lecture du roman comme tel. Il est long, il est complexe, et demande bien du temps pour être lu avec attention. J'ajoute qu'il est beau aussi : s'il demande de l'effort, il devrait récompenser le lecteur assez tôt. Or il faut lire le roman bien plus qu'il ne faut suivre un cours sur lui. Le plus important n'est pas ce que je pourrais dire sur *La Nouvelle Héloïse*, mais le texte de Rousseau lui-même, son effet sur chacun et les réflexions qu'il suscite. Le mieux que je puis espérer est d'aider chacun à comprendre le texte et les intentions de Rousseau. Mais cela exige qu'on ait lu.

Deuxième semaine

Ce qui fut fait

Comme par les années passées, je commencerai chaque rencontre avec un retour sur ce qui a déjà été fait, soit sur les remarques de la semaine précédente. Il y a à cela deux raisons. La première: les remarques d'aujourd'hui font suite à celle de la semaine précédente; il est donc bon de rappeler celles-ci pour que la suite entre les deux séries devienne plus évidente. La seconde: les remarques que j'ai faites peuvent appeler des questions *en retard*, parce que certaines questions ne viennent pas sur le coup, mais seulement en repensant quelque temps après; aussi, en rappelant les remarques de la semaine passée, je donne à chacun l'occasion de poser des questions qui sont survenues depuis la dernière prestation; comme pour les questions posées en direct durant ces rencontres, je répondrai ce que je peux, ou je dirai que je ne sais pas, et si je le peux, je trouverai une réponse pour la prochaine fois.

J'ai commencé en reprenant le texte du plan de cours. J'ai développé quelques-uns des points de ce plan au moyen de 6 remarques. La plus importante, me semble-t-il, portait sur l'interprétation du roman à partir du fait qu'on y trouve 5 personnages principaux et deux moitiés distinctes. À partir de cela, j'ai suggéré qu'une des tâches qui incombent aux lecteurs est de saisir ce qui fait agir les personnages, comment ils changent de comportement ou d'intention entre le début et la fin et comment ils interagissent entre eux. La compréhension du message, ou des leçons, du roman, s'il en a, et Rousseau insiste que c'est le cas, doit passer par une

saisie de l'anecdote, des personnages et de leur évolution, qui se fait pour ainsi dire devant les yeux du lecteur.

A suivi une section sur la vie de Rousseau. Le point essentiel est sans doute que Rousseau, à travers ses écrits, dont *La Nouvelle Héloïse*, a touché les gens de son époque, d'abord sans doute en les troublant : la pensée de Rousseau est une sorte de révolution des mentalités avant une révolution dans le réel, ou dans les comportements. Aussi certains disent, et je suis de leur avis, que Rousseau est un des pères de la Révolution française. Pour comprendre ce qu'est cet événement politique, on n'a qu'à penser que quand Rousseau naît à peu près tous les régimes politiques en Europe sont des monarchies, et qu'aujourd'hui il n'y a plus, en Occident du moins, qu'un seul régime qui soit jugé légitime : la démocratie, qui pose le principe de l'égalité entre les individus, et l'importance de la personne, et le rejet comme injuste de toute forme de mépris de l'individu et de la personne. Pour le dire autrement, si on parle aujourd'hui autant des droits de la personne, on peut mettre ce fait, ce thème et son évidence pour les contemporains, parmi les effets de la pensée de Rousseau, et donc de ses livres, dont *La Nouvelle Héloïse*.

La série suivant de remarques portait sur le lien entre la pensée de Rousseau et son roman. Pour le dire en peu de mots, même si *La Nouvelle Héloïse* est un roman, c'est un roman qui, de l'avis de son auteur, exprime, d'une autre façon que les autres textes qu'il a écrits, sa pensée, la pensée du père du romantisme, dit-on, une pensée qui serait unique, cohérente et articulée. Si le romantisme est une apologie de l'émotivité et du sentiment, cette apologie peut être exposée selon la raison, et c'est ce que Rousseau

prétend avoir fait. *La Nouvelle Héloïse* pourrait être comprise comme une présentation artistique, et persuasive, de cette pensée.

J'ai fini en commençant à signaler l'impact énorme qu'a eu le roman en vous citant un texte de Rousseau, qui est un peu comique à force d'emphase, mais qui est juste quant à l'essentiel.

Il resterait à citer quelques autres témoins de l'importance de Rousseau et de son roman pour ensuite aborder les textes qui accompagnent le roman lui-même. C'est ce que je ferai si l'on n'a pas de questions.

Les remarques d'aujourd'hui porteront donc sur *La Nouvelle Héloïse* dans son ensemble. Puis suivront, sans doute la semaine prochaine, des remarques sur la pensée de Rousseau. Après tout cela, j'aborderai le roman section par section.

L'influence du roman et de Rousseau (suite et fin).

Voilà donc ce que Rousseau en dit, et que je laisse sans commentaire, quoique je sois bien tenté d'en faire. Mais les plus grands romanciers français sont les témoins peut-être les meilleurs du pouvoir du roman de Rousseau, de son style et de sa pensée. En tout cas, ils permettent de confirmer que Rousseau, son écriture et son roman ont eu un impact à long terme. Voici ce qu'en disent Balzac, Stendhal et George Sand.

« Mais voulez-vous savoir la vérité ? Ouvrez Rousseau, car il ne s'agit pas d'une question de morale publique de laquelle il n'ait d'avance indiqué la portée. “ Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles, et les femmes sévères. C'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. ” »

Balzac *Physiologie du mariage*.

Cette phrase, citée par Balzac, est tirée de la « Préface » de la *Julie*. J'ajoute que quiconque lit certains des romans de Balzac, par exemple, *Mémoire de deux jeunes mariées*, pour ne rien dire du *Lys dans la vallée*, ne peut pas ne pas voir qu'il y a une communauté non seulement de tons, mais encore de thèmes entre eux et le roman de Rousseau. Ce qui signifierait que ce qu'on appelle le réalisme littéraire, dont l'œuvre de Balzac est un des exemples, selon les experts, que le réalisme littéraire donc, qui naît en plein siècle romantique, à des liens secrets avec Rousseau.

Deuxième exemple.

« Il lisait *La Nouvelle Héloïse* dans les transports de l'amour le plus fou. »

Stendhal. *Vie d'Henry Brulard* (sorte d'autobiographie de Stendhal).

« Voilà l'histoire de ma vie, mon roman était les ouvrages de Rousseau. »

Stendhal, *Journal littéraire*.

Encore une fois, il me semble qu'un roman comme *Le Rouge et le Noir*, se révèle à tout lecteur de Rousseau comme une œuvre qui suppose une bonne connaissance de *La Nouvelle Héloïse*, et bien plus une dette envers elle de la part de son auteur.

« Les jeunes choristes qu'il avait si vertement gourmandées étaient des enfants de ces *scuole*, où elles étaient instruites au frais de l'État, pour être par lui dotées ensuite soit pour le mariage, soit pour le cloître, dit Jean-Jacques Rousseau, qui admira leurs voix magnifiques vers la même époque dans cette même église. Lecteur, tu ne te rappelles que trop ces détails.

dans le livre VIII des *Confessions*. Je n'aurai garde de transcrire ici ces adorables pages, après lesquelles tu ne pourrais certainement pas te résoudre à reprendre les miennes ; et bien autant ferais-je à ta place, ami lecteur. J'espère donc que tu n'as pas en ce moment les *Confessions* sous la main, et je poursuis mon conte. »
George Sand, *Consuelo*.

Quiconque lit *Consuelo* sait que la pensée de Rousseau, celle sur l'homme dans l'état de nature, sur l'authenticité, sur l'importance du cœur et du cœur droit, est au cœur, c'est le cas de le dire, du roman de George Sand. Et que plusieurs pages sont des échos de *La Nouvelle Héloïse*.

Voilà trois exemples, mais j'aurais pu les multiplier.

L'anecdote.

Je ne lis pas le roman de Rousseau pour le plaisir de l'histoire d'abord. Certes, je reconnais qu'il y a des moments de grande finesse littéraire. Mais il y a aussi des moments où on se trouve ailleurs que dans un roman, et plutôt dans un traité théorique, du moins selon le jugement de la plupart des gens. Quoi qu'il en soit, pour moi ici, l'anecdote ne m'intéresse qu'en autant qu'il faut y réfléchir pour comprendre ce qui se passe dans la tête de Rousseau et ce qui se passe dans les cœurs et les imaginations de ses lecteurs, et d'abord dans mon cœur et dans mon imagination.

Je raconte donc l'essentiel de l'histoire, et d'abord je présente la structure de base du texte.

Le roman est constitué de six parties, regroupées en deux moitiés de trois parties chacune. Or chacune des

parties a un thème principal, et les deux moitiés couvrent deux périodes bien différentes.

Les trois premières parties couvrent environ 7 ans, de 1733 à 1740 ; les trois dernières, qui sont séparées des premières par un hiatus de 4 ans, couvrent un an, du printemps 1744 au printemps 1745.

Dans la première moitié, Julie d'Étange tombe amoureuse du héros, Saint-Preux, mais épouse un autre et devient madame de Wolmar. Dans la seconde moitié, madame de Wolmar revoit son ancien amant avec la permission de monsieur de Wolmar et découvre peu à peu que, malgré son amour vertueux pour son époux et ses enfants, elle est encore Julie d'Étange, et donc encore amoureuse de Saint-Preux. Elle meurt avant que quoi que ce soit de malhonnête puisse se passer, mais elle devient consciente de sa situation, et même, elle l'avoue par écrit au moins à son amant.

De plus, si les deux moitiés font partie d'une seule et même œuvre, les deux moitiés ont en gros deux rythmes différents. La première comporte plus de lettres et des lettres plus courtes, qui portent plus sur l'anecdote, ou l'amour qui se développe entre les deux amants, que sur les idées ou opinions des protagonistes. Tout au contraire, la seconde comporte moins de lettres, des lettres plus longues et proposent souvent des réflexions suivies sur l'éducation, par exemple, proposées par l'un ou l'autre personnage.

En revanche, ce contraste, qui est bien réel, ne doit pas être entendu avec trop de rigueur : il y a dans la seconde moitié du roman des moments de grand intérêt sur le plan de l'anecdote, et la première moitié offre des lettres *théoriques*, par exemple qui porte sur le monde

moderne dans son ensemble, représenté par la ville de Paris.

Je recommence et complète cette première exposition en présentant les six parties sur le plan de l'anecdote, et je donne un titre à chacune des parties.

Un jeune lettré de basse condition a été engagé comme maître d'étude de Julie d'Étange, une jeune femme de la petite noblesse suisse. Après quelques mois, le jeune professeur, qui recevra le surnom de Saint-Preux, tombe amoureux de son élève et le lui avoue dans une première lettre. Craignant d'avoir troublé Julie, il lui annonce qu'il partira. Craignant de son côté qu'il ne se suicide par désespoir, Julie lui révèle son amour à elle pour lui. Elle fait revenir auprès d'elle sa cousine Claire. Déchirée entre le respect qu'elle doit à ses parents et l'amour qu'elle ressent pour son amant, Julie exige qu'il s'absente lorsque le baron d'Étange visite sa famille. Durant cette visite, le père de Julie lui apprend qu'il lui a choisi un époux, un certain monsieur de Wolmar. Après quelque temps, sous l'effet de la tension morale que cause la contradiction de son cœur, la jeune femme tombe malade. Claire appelle Saint-Preux auprès de Julie. Son amant la rejoint, et ils consomment leur amour sur le plan physique. Par la suite, ils continuent de se voir, mais seulement lors de rendez-vous publics. Après avoir ménagé un temps et un lieu pour retrouver son amant dans la plus stricte intimité pour répéter leur première nuit d'amour, Julie l'envoie tout à coup en une mission de charité auprès de pauvres gens. À la suite de cet *exploit* de Saint-Preux, les deux jeunes personnes réussissent à faire l'amour une seconde fois, au risque de leurs vies, dans le foyer d'Étange. Après son retour auprès de son amante, Saint-Preux a un démêlé au sujet de Julie avec son ami, milord Édouard Bomston, aristocrate anglais.

Détrompé au sujet de la relation entre Julie et Saint-Preux, milord Bomston demande au baron d'Étange la main de Julie en faveur de son ami. Le baron refuse et, fou de colère, s'en prend à sa fille, qu'il blesse. Elle perd ainsi l'enfant qu'elle portait. Par les offices de Claire et d'Édouard, Saint-Preux quitte le village de Julie pour protéger la réputation de celle-ci (première partie, qui comporte soixante-cinq lettres). J'appellerais cela : la naissance de l'amour.

Milord Édouard Bomston propose à Julie de vivre avec Saint-Preux en Angleterre sur une de ses terres. Julie refuse au nom du devoir filial. L'amant se trompe au sujet de la correspondance secrète qu'entretiennent milord Bomston et Julie et veut provoquer son ami en duel. Lorsqu'il a compris son erreur, Saint-Preux se plie tout à fait aux vues et projets de son amante : il se taillera une place dans le monde de façon à être digne de la main de Julie aux yeux du baron d'Étange. Saint-Saint-Preux se rend donc à Paris et pendant plusieurs mois lui rapporte ses observations. Pendant ce temps, Claire épouse un certain monsieur d'Orbe. Trompé par quelques-uns de ses compagnons, lors d'une soirée organisée par eux, Saint-Preux visite une maison de prostitution et manque à sa fidélité pour Julie. Les lettres de Saint-Preux sont découvertes par madame d'Étange (deuxième partie, qui comporte vingt-huit lettres). J'appellerais cela : les séparations successives des amoureux.

La mère de Julie tombe malade. À la demande de Claire, Saint-Preux promet à madame d'Étange de rompre tout commerce avec sa fille. La mère de Julie meurt. Sous la pression du baron d'Étange, qui a découvert leur amour illicite, mais qui veut à tout prix marier Julie à monsieur de Wolmar, Saint-Preux rend sa liberté à Julie. Cette dernière tombe malade de la

petite vérole. Elle reçoit une visite nocturne de Saint-Preux désespéré, qui au risque de sa vie lui embrasse la main. Ayant recouvré la santé, mais bouleversée par le geste de son amant, Julie décide d'épouser monsieur de Wolmar pour obéir à son père, mais de donner à Saint-Preux tous les droits d'un amant fidèle. à la suite de la réception du sacrement de mariage, elle reconsidère sa décision : elle n'aura que de l'amitié pour son ancien amant et sera fidèle en tout à son nouvel époux. Saint-Preux songe à se suicider, mais guidé par son ami Édouard Bomston, il s'embarque comme ingénieur sur un vaisseau anglais qui fera le tour du monde (troisième partie, qui comporte vingt-six lettres, et fin de la première moitié). J'appellerais cela : les conversions successives de Julie.

Quatre années plus tard, Saint-Preux est de retour de son voyage de par le monde, alors que Julie est mère de deux garçons et Claire d'une fille. La première décide de révéler à son mari que Saint-Preux a été son amant. Invité par monsieur de Wolmar, Saint-Preux retourne à Clarens, la terre des Wolmar, auprès de Julie de Wolmar et de son époux. Il est reçu en ami par monsieur de Wolmar, qui croit pouvoir guérir ces deux cœurs blessés et ensuite confier l'éducation de ses enfants à Saint-Preux. Après avoir révélé aux anciens amants qu'il connaissait leur histoire depuis le tout début, il laisse Julie et Saint-Preux ensemble pour quelques jours. Lors d'une randonnée sur le lac de Genève, où ils risquent de perdre la vie, Julie et Saint-Preux voient renaître leurs sentiments dans toute leur force, mais ne cèdent pas aux tentations qui les assaillent (quatrième partie, qui comporte dix-sept lettres, et début de la seconde moitié). J'appellerais cela : le retour de l'amoureux.

La tentation vaincue, Saint-Preux s'installe pour de bon dans la famille de Wolmar : il apprend à connaître les principes et les manières de cette petite communauté, en particulier en ce qui a trait à l'éducation des enfants. Il apprend aussi que monsieur de Wolmar est athée. Saint-Preux part pour Rome avec son ami lord Bomston, qui doit y régler une complexe affaire de cœur. Wolmar offre au jeune homme le rôle d'éducateur de ses enfants. Julie, secondée par son mari, projette de marier sa cousine Claire à Saint-Preux (cinquième partie, qui comporte quatorze lettres). J'appellerais cela : les projets de monsieur et de madame de Wolmar pour *mater* Saint-Preux, ou comment faire d'un ancien amant un ami sûr.

Après avoir reçu de Claire une réponse ambiguë, Julie propose à son ancien amant de marier son unique amie. Saint-Preux refuse au nom de son amour pour Julie. Par ailleurs, il sauve son ami Édouard Bomston d'un mariage indigne de lui. Julie tombe malade après avoir sauvé la vie d'un de ses enfants. Après trois jours passés à faire des recommandations et des adieux à tous les siens, elle meurt en bonne chrétienne. Dans une dernière lettre, elle charge son amant de l'éducation de ses enfants et lui avoue la persistance de son amour pour lui. Claire demande à Saint-Preux de revenir à Clarens auprès de ce qui reste de la famille de Julie (dernière partie, qui comporte treize lettres). J'appellerais cela : l'échec des projets de monsieur et madame de Wolmar.

La première page: le titre, l'exergue et les lithographies.

Le titre.

Comme Rousseau l'indique dans la première préface, le titre de son roman est important : selon lui, quiconque

lit son roman et est scandalisé par ce qu'il y découvre n'a que lui-même, ou elle-même, à blâmer parce que Rousseau a été clair dès le titre.

Je signale que le titre est double. Or ce n'est pas le mot *Julie* qui annonce le côté scabreux du roman, mais le sous-titre, soit *La Nouvelle Héloïse*. Je laisse donc de côté le titre pour examiner le sous-titre.

Pourquoi ce sous-titre ? On encore : qui a été la première Héloïse ? C'est l'Héloïse du couple Abélard et Héloïse. Ce qui suit présente l'essentiel de leur histoire, même si elle comporte bien des incertitudes et des lacunes. Je tiens à signaler d'emblée que cette histoire est tout de suite devenue une sorte de cause célèbre pour soutenir des points de vue philosophiques et théologiques ; ce l'était aussi du temps de Rousseau ; c'est encore le cas. Il y a eu un Abélard et une Héloïse historiques et même publics, mais ils sont en même temps des personnages devenus typiques, et des chevaux de bataille pour des conflits entre intellectuels.

Héloïse était une femme française (en supposant que ce mot signifie quelque chose à cette époque), sans doute née dans l'illégitimité, qui appartenait à une famille aristocratique, ou du moins assez puissante. Elle a été bien éduquée et est devenue une sorte de modèle des possibilités féminines à cette époque. En particulier, elle a écrit de la musique et des poèmes, mais aussi des traités au sujet de l'amour ; elle savait non seulement lire et écrire, mais elle connaissait le grec et l'hébreu, en plus du latin. Pour sa part, Pierre Abélard était un philosophe et un théologien du Moyen-Âge, qui avait une réputation excellente et problématique, du fait qu'il faisait l'apologie de l'utilisation de la raison à égalité avec la tradition dans les questions religieuses. Il a séduit Héloïse alors qu'il demeurait chez elle, ou plutôt

chez son oncle Fulbert à Paris. La séduction se serait opérée par des lettres qu'ils ont échangées, et il est assez claire qu'Héloïse a assumé tout à fait sa séduction.

Après plusieurs péripéties, dont un enlèvement, la naissance d'un enfant du couple et un mariage secret, Fulbert, l'oncle d'Héloïse, responsable de la famille et de la jeune femme, s'est cru trahi par son hôte et a fait châtrer Abélard, alors qu'Héloïse prit le voile et devint abbesse d'un couvent, plus ou moins contre sa volonté. On peut ajouter qu'à la fin de sa vie, Abélard aurait été soupçonné d'être hérétique et puni comme tel. Après la mort d'Abélard, Héloïse a vécu de nombreuses années, fidèle à leur amour, mais aussi à son rôle d'abbesse. Leurs corps reposent probablement au cimetière du Père-Lachaise, dans un monument souvent visité par les amoureux.

Il est certain que Rousseau a beaucoup pigé dans l'histoire d'Héloïse et d'Abélard, et d'abord la base de son histoire à lui est la séduction d'une jeune femme par son professeur, et son héroïne est comme la première Héloïse un personnage charismatique. Mais il est certain aussi qu'il change bien des choses. La plus importante est sans doute que son héroïne est d'abord une mère, une femme qui a une famille et des enfants dont elle s'occupe, plutôt qu'une mère religieuse, soit une abbesse. Mais il y a aussi que Saint-Preux n'a rien de l'intellectuel catholique que fut Abélard. Surtout peut-être, Rousseau veut que ses héros soient des personnages qui parlent aux gens de son temps, et qu'ils soient des Suisses, plutôt que des Parisiens plus ou moins adoptifs. On pourrait appeler cela la *naturalisation* ou la *protestantisation* ou la *modernisation* de l'histoire d'Abélard et d'Héloïse. Pour le dire autrement, Julie est une *nouvelle* Héloïse,

comme le veut le sous-titre du roman, c'est-à-dire une Héloïse refaite à neuf par Rousseau.

L'exergue.

Les œuvres de Rousseau ont toujours un exergue, ou une épigraphe, et d'ordinaire un texte en latin. La *Julie* est précédée d'un exergue en italien. Je signale qu'il s'agit d'hendécasyllabes, soit de vers classiques en italien, et d'un auteur classique italien, voire le grand poète de l'amour, lequel est cité ailleurs dans le roman, Petrarca ; de plus, Julie et Saint-Preux, et même les autres personnages, citent souvent des vers italiens : cet exergue introduit déjà à une des caractéristiques du roman.

La traduction offerte, qui est de Rousseau d'ailleurs, laisse à désirer sur le plan de la précision. On pourrait la corriger pour qu'elle soit plus fidèle. Mais l'essentiel est de saisir qu'elle porte sur une femme qui enflamme un amant, une femme qui disparaît et qui laisse derrière elle un amant enflammé sans aucun doute, mais abandonné sur le plan réel, tout en étant habité par l'image de son amante. On pourrait le dire comme ceci : l'exergue confirme que le roman est au sujet de Julie. Mais elle introduit à l'idée qu'il est aussi au sujet de Saint-Preux ; sans Saint-Preux, Julie, la femme idéale, n'existe pas.

On pourrait aussi, et même surtout, y voir quelque chose du processus d'idéalisation qui me semble au cœur du mécanisme intellectuel de Rousseau : le réel est décevant (la Julie de Saint-Preux, ou la Laura de Petrarca, meurt) ; mais l'idéal demeure, un idéal douloureux, mais qui donne un critère d'évaluation pour tout ce qui existe, soit dans ce cas, toutes les autres femmes, et tout ce qui est possible de vivre en

tant qu'humain, soit dans ce cas, toutes les autres vies que la plus heureuse.

Les illustrations.

Si on a en main l'édition GF que j'ai recommandée, on voit sur la couverture une reprise par une artiste contemporaine d'une des douze lithographies commandées et contrôlées par Rousseau pour la première édition de son livre. On a même accès à la correspondance entre Rousseau et l'éditeur au sujet de ces lithographies ou gravures ou estampes. Certaines choses deviennent tout à fait claires quand on la lit.

Mais d'abord pour voir lesdites estampes, il faut faire une recherche sur Internet.

On cherche sur Internet en écrivant «Utpictura Gravelot» dans la barre d'adresse du fureteur Internet de son ordinateur.

Quoi qu'il en soit, même sans les voir, on peut tirer quelques conclusions au sujet des illustrations que voulait Rousseau.

1. Rousseau prenait très au sérieux cet aspect de son livre. Je crois que cela fait partie de son souci pédagogique : s'il prend la peine d'écrire un roman qui présente sa pensée, de façon à atteindre plus de gens et des gens moins *intellectuels* qu'avec ses autres livres, il prend aussi la peine de rendre son roman encore plus attirant en y ajoutant des images. D'ailleurs, déjà pour les deux discours, il avait tenu à avoir des images très parlantes, qui résumait son message, sur la première page de la première édition de ces livres. Pour les mêmes raisons, il allait se faire faire des illustrations pour son livre le plus important, l'*Émile*.

2. Il est très intéressé par la beauté des personnages, et surtout celle des femmes, et plus particulièrement de leurs seins. Ce qui pour un lecteur de Rousseau est une sorte de lieu commun. Si on tient à se défaire de Rousseau en le classant parmi les personnes peu recommandables, on pourrait utiliser son sexisme, voire sa préoccupation pour les seins et donc l'objectivation de la femme, comme un argument. Mais il est possible d'en tirer une idée plus sympathique : pour Rousseau, les femmes et leur pouvoir sur les hommes est un des *instruments* qu'il privilégie pour toucher l'imagination, le cœur et le comportement des hommes. Rousseau est persuadé que les hommes seront toujours ce que les femmes voudront qu'ils soient (il l'a dit souvent et de façon éloquente) et que le charme féminin, celui du corps, mais aussi et surtout celui du cœur et de l'intelligence, est une donnée importante de toute éducation et de toute influence bénéfique sur l'humanité.

3. Il insiste sur les émotions qui accompagnent les scènes qu'il a choisies et qu'il veut que les lithographies fassent voir. Ce qui n'est pas surprenant si Rousseau, comme bien des gens le disent, est une sorte de champion de l'émotivité et de son rôle dans la vie. Mais je reviendrai souvent sur cette dimension de la pensée de Rousseau : en un sens, toute sa pensée est une apologie d'autre chose que la pensée et les idées, mettons pour le cœur et les émotions.

Les appendices : les amours de milord Édouard et les titres des lettres.

Je reviendrai sans aucun doute à une analyse des amours de milord Édouard : pour ce qui est de quand, cela dépendra du rythme de ces lectures et donc de ces rencontres. Mais il faut signaler que Rousseau a

imaginé pour ainsi dire un tout autre roman en arrière-plan de celui qu'il a bel et bien livré, un roman où milord Édouard est pris entre une aristocrate méchante et manipulatrice et une autre plus jeune et toute pure, malgré sa bassesse sociale.

Je le mentionne parce qu'il y a là, en un sens, la cadre de base que Laclos déploiera dans son propre roman, *Les Liaisons dangereuses*. Je ne veux pas suggérer que Laclos n'est que le singe de Rousseau (cela est tout à fait faux), mais pour signaler que si on trouve que l'histoire d'amour que propose Rousseau est un peu mièvre parce qu'il n'y a personne qui ne soit méchant, parce qu'il y fait l'apologie de tous les personnages, sauf peut-être le père de Julie, si on pense ainsi, il est clair par ailleurs qu'il aurait pu écrire un roman bien plus mouvementé avec de vrais scélérats, et surtout de vraies scélérites.

Ensuite, on trouve aussi parmi les appendices du roman la liste des lettres. Ce texte est lui aussi de Rousseau, et il le trouvait assez important pour le reproduire à la fin dans un appendice, dans lequel on trouve un résumé de chaque lettre. Je suggère que les titres des lettres sont donc importants. À ce sujet, je signale au moins quelques points. Claire devient madame d'Orbe à partir de la lettre XXIII de la deuxième partie, soit tout de suite après son mariage. De même, mais pas tout à fait, Julie devient madame de Wolmar à partir de la seconde moitié du roman, alors que dans la troisième partie de la première moitié, elle est encore dite Julie même après son mariage. De plus, dans la toute dernière lettre de madame de Wolmar, le titre indique qu'elle est redevenue Julie. La suggestion qui est faite, me semble-t-il, c'est que Julie est toujours cachée sous madame de Wolmar, ou encore qu'en devenant madame de Wolmar, le

processus de sa transformation est bien lent, voire plus difficile, voire même impossible. Julie n'est pas comme Claire en ce qui a trait à l'amour. Sur ce plan, il est intéressant de noter le premier mot de la lettre que Saint-Preux écrit en réponse à une lettre, la première en 4 ans, la première depuis qu'elle annonce qu'elle est devenue madame de Wolmar, une lettre qui répond à une lettre qui porte le titre « De madame de Wolmar ». Ce premier mot est *Julie*.

À partir de cette première phrase, je m'empresse de signaler qu'il y a un véritable jeu de mots, voire de jeu de mains, voire de jeu sexuel, dans l'emploi du *vous* et du *tu*, chez Rousseau. Pour en avoir un exemple qui est parlant, mais qui n'est pas le seul, loin de là, on lira les trois premiers billets de Julie, les réponses de Saint-Preux, et le début de sa première lettre, qui est adressée à un *tu*. Dans la fiction créée par Rousseau, un détail comme le tutoiement, ou au contraire le vouvoiement, est lourd de sens. Pour le dire de façon dramatique, à partir de l'instant où Julie dit *tu* à Saint-Preux, son sort est joué. Et je renvoie chacun tout de suite au dernier paragraphe de la dernière lettre de Julie, celle où elle *redevient* Julie après avoir été une madame de Wolmar qui vouvoyait toujours Saint-Preux. Or en avouant être encore et toujours la Julie de Saint-Preux, elle tutoie son correspondant.

Enfin, et pour revenir les titres des lettres, quand on observe avec attention, ce qui est donné dans l'appendice, on remarque qu'il y a des différences entre les titres dans le texte et les titres dans l'appendice. Presque toujours des différences portent sur le personnage de Saint-Preux. Voici trois exemples : les lettres II, III et IV, de la troisième partie. Or dans les titres des lettres, tels qu'ils apparaissent dans le roman, par opposition aux titres des lettres dans les

appendices, le nom de Saint-Preux, ou sa personne n'est jamais mentionné, mais est toujours supposé. Ainsi si Julie écrit à Claire, le titre dit « De Julie à Claire », mais si elle écrit à Saint-Preux, on ne trouve que « De Julie ». Par opposition, quand on a en main une lettre de Saint-Preux, il n'est jamais indiqué que la lettre est de lui (cela est supposé), et on ne trouve que le nom du destinataire, mettons « À milord Édouard ».

Quelle leçon peut-on tirer de cette bizarrerie ?

Julie est le centre évident du roman (le titre et l'exergue le disent), mais, comme le suggère Rousseau dans sa description de la genèse du roman, Saint-Preux, qui est au fond Rousseau devenu jeune et beau (comparer à la lettre 2 de Platon, 314c), en est le centre dérobé : il en est le centre au point où on n'a pas besoin de mentionner son nom quand il écrit ou quand il reçoit une lettre, on ne mentionne que son correspondant ; aucun autre personnage, même Julie, n'est traité ainsi.

Ce qu'il faut faire pour la semaine prochaine.

Même si la semaine prochaine portera sur d'autres livres de Rousseau, il est bon de continuer d'avancer dans la lecture du roman. En somme, il faudrait avoir lu au moins la première partie de *La Nouvelle Héloïse* pour la semaine suivante, et ensuite avancer à un bon rythme. Ce qui veut dire qu'il serait bon de prendre un peu d'avance.

Troisième semaine

Ce qui fut fait

La semaine passée, j'ai terminé les remarques sur l'influence du roman de Rousseau en citant quelques romanciers français.

J'ai examiné le sous-titre de *La Nouvelle Héloïse*, que Rousseau signale comme significatif. Sur cette question, j'ai indiqué que Rousseau reprend sans doute des éléments de la vie et des amours d'Héloïse, mais qu'il les transforme aussi pour en faire une nouvelle histoire.

J'ai signalé que l'exergue du roman donne d'emblée une idée de ce que j'appellerais le mécanisme de la pensée de Rousseau, soit l'idéalisation, ou l'évaluation de ce qui est à partir de quelque chose qui n'est pas, ou qui n'est plus, mais qui sert de standard ou de critère d'évaluation. Il n'y a que ce qui est, mais le possible, qui se dégage de ce qui est, est plus important que ce qui est.

J'ai noté aussi que Rousseau s'est donné beaucoup de peine pour faire faire des estampes représentant les scènes les plus importantes, à son sens, de son roman. Il serait sans doute prudent de la part d'un lecteur attentif de s'attarder sur ces scènes, ce que je ferai.

J'ai parlé un peu des appendices, soit le récit des amours de milord Édouard Bomston et la liste des titres et des résumés des lettres. À partir de ce dernier point, j'ai signalé, ce qui est peut-être évident, que Saint-Preux est le second centre de la *Julie*.

Y a-t-il des questions ?

Je tiens à signaler que si je n'ai pas le temps nécessaire pour aborder tous les points que je prévois pour aujourd'hui, j'en écourterai certains. Pour ceux qui se sentiront lésés, j'annonce que les remarques complètes se trouveront dans la *publication* que je ferai de mes notes en décembre.

Les préfaces.

Préface I.

Ce texte est une merveille d'ambiguïté : à plusieurs reprises, Rousseau dit, ou semble dire, une chose, mais laisse entendre tout à fait autre chose.

Lire la page 3 en GF³. « Quoique je ne porte ici... ». Rousseau ment, ou du moins cache la vérité. Quant à l'origine ou l'auteur de ces lettres, ce qui est vrai, c'est que Rousseau est l'auteur des lettres et que tout est inventé : il est Saint-Preux, Julie, Claire et tous les autres, ou plus exactement, il n'y a eu pas de Saint-Preux, de Julie et de Claire, si ce n'est dans son cœur et son imagination pour ensuite être *incarnés* par un texte qui est tout à fait de lui.

Mais Rousseau ne le dit pas ; il prétend qu'il n'est que l'éditeur du texte, et tout en affirmant qu'il approuve de ce récit et qu'il pourrait bien en être l'auteur.

Lire la page 3. « Quiconque veut se résoudre... ». Il y a ensuite l'ambiguïté de son jugement esthétique : il se moque du style et semble donc condamner le texte

3. Le numéro de page se réfère toujours à l'édition GF dont je me servais en classe.

en tant qu'objet artistique. Ce qui est vrai, c'est que ce texte est bien écrit et puissant et que Rousseau le sait. Il dit que le texte n'est pas bien écrit, qu'il est redondant et emphatique et parfois malhabile (cela est vrai aussi, mais pourrait être, comme on dit, une question de goût), mais il suggère que cette faiblesse est une force du fait que ce *mauvais* style est authentique, ou encore qu'il est conforme aux personnages qu'il a inventés.

J'ajouterais que pour Rousseau la redondance et l'emphase sont des caractéristiques du langage du cœur. Pour le dire autrement, une des intentions profondes de Rousseau est rien de moins que de changer l'écriture, et la parole, humaine pour que le cœur soit mieux entendu, pour que la raison prenne une place moins importante dans le discours humain, parce que l'essentiel de la vie, ou sa vérité, se trouve dans les mouvements du cœur et non dans ceux de la raison.

Lire la page 4. « Qu'un homme austère, en parcourant ce recueil... ».

Il y a enfin l'ambiguïté de son jugement moral. D'une part, il affirme que le livre est dangereux, qu'il peut mener à la corruption de certains lecteurs et surtout de certaines lectrices. Mais il ajoute que quelqu'un qui condamne son livre se condamne lui-même, du moins aux yeux de Rousseau, mais certes qu'un *condamné* de son livre prouve ainsi qu'il est une mauvaise personne.

Voici peut-être la remarque la plus importante. Rousseau s'identifie pour ainsi dire à son œuvre : il aime le texte qui est fait pour lui (et par lui). Il ne pourra pas aimer quelqu'un qui n'aime pas ce livre. Cette fusion entre l'auteur et son œuvre, entre un

penseur et sa pensée est une caractéristique de l'approche de Rousseau.

Préface II.

Comme il est indiqué dans le paragraphe qui précède la seconde préface, celle-ci reprend la première. Rousseau dit même que la première a été la seconde, parce que la seconde a d'abord été écrite, puis mise de côté pour en offrir une sorte de résumé qui a été bel et bien publié avec le roman. Quiconque lit les deux préfaces se rend vite compte que plusieurs des remarques faites dans la première sont de fait présentes dans la seconde, mais explicitées. Par exemple, on reprend le problème de l'auteur de ce texte : est-ce Rousseau, ou Rousseau n'en est-il que l'éditeur ?

Lire la page 571. « N. Voilà votre manuscrit... ».

Par ailleurs, une des vérités au sujet de Rousseau qui paraît mieux dans la seconde préface, c'est qu'il est un redoutable rationaliste. J'entends par cela qu'il est capable d'argumenter avec une grande efficacité, et d'abord qu'il est capable d'entendre la position de son adversaire avant de lui répondre, et même pour mieux lui répondre. La seconde préface est une bonne illustration de ce pouvoir. On le voit dès la première page, où s'affrontent deux personnes qui se comprennent à demi-mot, parce qu'ils sont intelligents et subtils.

En somme, Rousseau offre dans la seconde préface une défense élaborée de son texte. Il n'est pas le premier grand auteur qui l'ait fait. Je signale, entre autres, Montesquieu qui a dû écrire une *Défense de l'Esprit des lois*. De plus, Rousseau a dû écrire toute sa vie des défenses de ses écrits. Ainsi, par exemple, il a écrit plusieurs défenses de son *Premier Discours* (sept pour

être exact). Et pour l'*Émile*, il a écrit les *Lettres écrites de la montagne* pour ses critiques protestants de Genève et *Lettre à Christophe de Beaumont* pour ses critiques catholiques français. Je note qu'à la fin de ce dialogue, qui est une fiction, comme dans la pièce de Molière *Défense de L'École des femmes*, on *explique* comment le texte a été écrit, et on suggère que le texte n'est pas une fiction, mais un reportage. Or rien de cela n'est vrai : on est ici dans une pièce de théâtre, comme dans celle de Molière. Ce qui montre encore la finesse de Rousseau.

Mais je me permets d'ajouter quelques remarques supplémentaires qu'on peut tirer de cette seconde préface.

Lire la page 573. « Ô philosophie ! combien... ».

On souligne la conversion de Julie et ailleurs la conversion de monsieur de Wolmar. Cet élément du roman, l'attitude des héros en ce qui a trait à la religion, est crucial pour Rousseau. Or, je le répète, il a été condamné et par les protestants de Genève et par les catholiques français, malgré le fait qu'il fait l'apologie du christianisme ici et dans son *Émile*. Comment cela est-il possible ? Il faut croire que certains chrétiens, et des plus autorisés, ont cru voir en lui un faux chrétien.

Lire les pages 574-575. « Quel style épistolaire ! ».

Une des préoccupations de Rousseau est de trouver une nouvelle façon d'écrire qui dit la vérité (ce que tous les auteurs ont tenté de faire), mais aussi de la faire sentir. Cela est d'autant plus important pour lui que son auditoire a le cœur corrompu et qu'à son avis, le sentiment, chez tous ou presque, est plus fort que la raison et qu'enfin, je le répète, l'essentiel de la vie, telle que Rousseau la comprend, se trouve dans le cœur.

Il n'est pas impossible, soit dit en passant, que Rousseau y va d'une belle ironie en mettant dans la bouche du critique des exclamations répétées au moment même où il critique la présence de nombreuses exclamations dans le texte qu'il a lu.

Lire les pages 574-575. « L'amour n'est qu'illusion... ». Rousseau présente à travers la passion amoureuse le processus de l'idéalisation. Je suggère de nouveau que pour Rousseau, le processus de l'idéalisation, le rejet par le cœur de la réalité telle qu'elle est au nom de la réalité telle qu'elle devrait être et qui se découvre bel et bien de ce rejet *naturel*, ce processus est une clé non seulement en amour, mais pour penser n'importe quelle question importante.

Lire la page 577. « En matière de morale, il n'y a point... ».

La question de l'utilité du livre de Rousseau est abordée de front. Mais c'est fait autrement que dans la première préface. Rousseau prétend ici que son livre ne peut pas servir aux gens qui vivent dans les villes. C'est une autre façon de dire que la vulgarisation des sciences et des arts et donc que la culture moderne a de mauvais effets, parce que les gens de la ville sont ceux qui sont les plus affectés par ladite vulgarisation et donc les plus modernes. En revanche, il prétend que son livre peut servir aux gens qui vivent dans les campagnes en les consolant des difficultés que comporte leur vie et en contrant l'effet délétère des livres, nombreux, qui viennent de la ville, il faut entendre « qui viennent de Paris » : ces livres les détournent des plaisirs simples et sains, dont ils ont une expérience, en leur faisant rêver à une autre vie que la leur si simple, mais si saine. Par un paradoxe qui est bien rousseauiste, l'objectif de Rousseau est de faire rêver ses lecteurs, surtout des

gens de campagne, ou des gens simples encore sains, de les faire rêver aux héros de *La Nouvelle Héloïse* pour qu'ils retrouvent leur vie de campagne dans sa simplicité et même qu'ils la voient plus belle qu'ils ne voyaient avant. Rousseau prétend donc innover en rétablissant le lien avec la nature. Mais on peut deviner aussi, et je crois que c'est crucial, qu'en autant que les gens corrompus de la ville ont encore au fond d'eux, au fond de leur cœur quelque chose de la santé naturelle, ils peuvent entendre et rêver eux aussi.

Lire la page 579. « Je comprends encore... ».

En faisant parler son interlocuteur critique, Rousseau fait sentir comment un roman, et c'est *La Nouvelle Héloïse*, pourrait se conformer aux grandes thèses de sa pensée : retour à la nature, sous la forme de la simplicité et donc de la santé morale.

Lire la page 581. « Je suis trop fier pour répondre... ».

Rousseau offre un conseil à tous ses lecteurs, en leur proposant une règle d'évaluation de toute œuvre. Pour l'entendre, il s'agit d'aller à la page 186 du roman. Donc, et cela est déjà significatif, Julie est un modèle non seulement dans le monde de la vertu et de la façon de vivre, mais encore dans le monde des idées et de la façon de lire.

Je me permets d'ajouter ici une remarque sur les notes du roman.

La lecture du roman implique une grande difficulté, commune à toute œuvre de fiction : on ne peut jamais être tout à fait sûr que ce que dit un de ses personnages est son avis à lui. En revanche, les notes en bas de page constituent la seule partie du roman où Rousseau parle en son propre nom, et ce ouvertement : les notes appartiennent à l'éditeur (et pourtant

l'éditeur, on le sait bien, n'est pas seulement un éditeur, mais un créateur : ce qui veut dire que l'éditeur est lui aussi une fiction) et non aux personnages, et Rousseau avoue être l'éditeur des lettres. Or une des choses remarquables au sujet de ces notes, c'est qu'assez souvent Rousseau se moque de ses personnages. Ce n'est pas le cas à la page 186, mais ce l'est assez souvent. On en trouve un exemple à la page 131. Comment faut-il entendre les notes ? Voilà une autre difficulté. Je propose la possibilité que dans certaines de ces notes Rousseau ironise ou, pour utiliser une de ses expressions, il persifle.

Le problème de la lecture attentive.

Au début de la deuxième partie de *La Nouvelle Héloïse*, on trouve une série de lettres bizarres, du moins à première vue.

Lire la page 138. « J'ai dans le duché d'York... ».

Dans la lettre 3, milord Édouard offre à Julie une porte de sortie : elle pourrait quitter la Suisse pour vivre dans la légalité, l'honnêteté et même la respectabilité avec Saint-Preux en Angleterre.

Lire la page 141. « Mon Dieu, que d'horreurs m'entourent... ».

Or Julie est tentée par cette solution et demande à Claire de l'éclairer (le jeu de mots est voulu) parce qu'elle ne réussit pas à choisir après avoir examiné les alternatives.

Lire la page 141. « Quelque sort que tu préfères... ».

Claire lui répond en disant qu'elle ne lui conseillera rien.

Lire la page 141. « Ne soit pas injuste envers moi... ». Mais tout de suite après, elle suggère qu'elle ne la laissera pas sans conseil.

Lire la page 144. « Je t'entends, ami incomparable... ». Julie répond en disant qu'elle a compris son conseil.

Lire la page 145. « Qu'il me serait doux d'être heureuse... ». Julie décide de refuser l'offre de milord Édouard.

Lire la page 138. « Croyez-moi, changez de langage... ». Mieux encore, dans la lettre 8, Claire affirme mot à mot que c'est à la suite de son conseil, voire à cause de son conseil, que Julie a décidé de refuser l'offre de milord Édouard et donc que Saint-Preux ne pourra pas vivre heureux avec Julie en Angleterre.

On avouera qu'en lisant le texte de ses lettres, il y a à première vue des contradictions ou des malentendus.

Comment faut-il comprendre cette série de lettres ? La manière la plus facile serait de conclure que Rousseau écrit de façon incohérente, ou que ses personnages se contredisent sans plus ou qu'ils ne se comprennent pas ou qu'ils disent des choses incompréhensibles. Puis, on peut ou bien jeter le livre de Rousseau, ou encore continuer de lire en se disant que c'est de la fiction et que rien ne sert à chercher la cohérence chez un artiste, et encore moins chez un artiste romantique. Voilà une solution reposante.

Mais je crois qu'il y a une autre attitude, moins reposante cependant, que je suggère : il s'agit de supposer que Rousseau sait bien ce qu'il fait, que les personnages qu'il a imaginés sont intelligents, et que lui et eux laissent entendre des choses qu'ils ne disent

pas en toutes lettres. (Il y a une plaisanterie à employer cette expression ici.) Mais cela supposerait que Julie entend bel et bien, c'est son mot, quelque chose qui est dit entre les lignes, et que Claire confirme que ce que Julie a entendu, elle l'a bel et bien écrit et elle a bel et bien offert un conseil, même si elle prétend d'abord qu'elle ne le fait pas. Il faut supposer que Claire savait écrire entre les lignes et que Julie savait lire, comme on dit, en profondeur. Or pour le vérifier, pour s'en assurer, il faudrait lire entre les lignes à sa suite. Il faudrait alors trouver ce que Claire a conseillé à Julie et l'argument sous-entendu qu'elle a employé pour amener Julie à refuser l'offre de milord Édouard. Voici, me semble-t-il, ce qui en est.

Julie argumente pour et contre l'acceptation de l'offre qui lui a été faite en regardant sa situation : elle est prise entre l'amour pour son père et l'amour pour son amant, alors que chacun des deux amours est légitime, et qu'en conséquence elle ne peut pas se décider. Je signale que ce sera jusqu'à la fin de troisième partie, voire jusqu'à la fin du roman, le conflit de base dans le cœur de l'héroïne. Claire lui répond à peu près ceci : tu as raison ; il n'y a pas de solution parce que tu es prise entre deux sentiments naturels et deux légitimités, soit l'amour de ton père et la fidélité à ton père, et l'obéissance qui s'ensuit, et l'amour pour ton *époux* et la fidélité à Saint-Preux, et la légitimité qui s'ensuit.

Mais elle ajoute : je vais te parler de moi. Or en parlant d'elle-même, elle parle de l'influence de Julie sur elle. Et elle dit que si Julie choisit d'aller en Angleterre, elle, c'est-à-dire Claire, en tirera la conclusion que l'amour pour son père à elle (et pour sa patrie à elle) ne compte pas, que seul compte la vie de l'individu, soit d'un individu qui est influencé par cet individu enchanteur qu'est Julie. En somme, en parlant de l'influence de

Julie sur elle (et bien d'autres jeunes femmes), elle lui indique qu'on ne vit pas seul, qu'on vit en société et que son image a une influence sur les autres, même quand on ne leur fait ni du bien, ni du mal sur le plan physique ou réel. En disant cela à Julie, elle lui donne un conseil : ne pars pas en Angleterre avec Saint-Preux, parce que tu auras une influence morale inévitable, et cette influence sera néfaste.

Pourquoi tout cela ? Je tiens à le signaler pour que d'abord chacun examine pour soi si cette suggestion est sensée. Si elle est sensée, il me semble que'on doit en tirer une conclusion pratique de lecture : il faut lire le roman de Rousseau en réfléchissant ; quand on ne comprend pas quelque chose qui paraît bizarre ou qui heurte, il ne faut pas conclure qu'il n'y a rien à y comprendre ; il ne faut pas conclure que Rousseau, le champion et l'apologiste des émotions et des sentiments, était un être irrationnel, indifférent à la cohérence, et que le champion de la vie solitaire et critique de la vie en société croit qu'on peut vivre sans tenir compte de la société et de vivre comme si on était un ermite ; il faut lire en supposant qu'il est possible d'y comprendre quelque chose.

L'unité de la pensée de Rousseau.

Les trois grands écrits de Rousseau ne forment qu'une pensée, affirme Rousseau. Mais c'est une seule pensée, qui s'est développée peu à peu, et de plus en plus, dans des œuvres différentes, parues à des moments différents, pour des publics différents. Ainsi donc selon Rousseau, sa pensée ne s'est pas développée parce qu'il a fait des découvertes avec le temps ; le développement est dû à une exposition de plus en plus explicite et de plus en plus ample de quelques principes, une exposition employant des moyens littéraires différents

pour des publics différents : il ne pouvait pas parler de la même façon dans un discours rhétorique, dans un traité philosophique et dans une sorte de manuel de pratiques ; il ne pouvait pas aller jusqu'au bout de sa pensée avant d'avoir exposé, voire établi, les principes de sa pensée. Selon Rousseau, les trois étapes principales de cette exposition développée peu à peu sont le *Discours sur les sciences et les arts*, le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* et enfin *l'Émile ou de l'éducation*.

Il n'en reste pas moins que les trois textes présentent trois aspects différents de la position de Rousseau. Le *Premier Discours* insiste sur le mal qu'il faut corriger, alors que le *Second Discours* présente l'anthropologie qui est au principe des jugements de Rousseau et que *l'Émile* expose ce qu'on pourrait faire pour corriger la situation.

En revanche, il ne faut pas en conclure que les trois textes sont aussi univoques que je viens de le dire. Car dans le *Discours sur les sciences et les arts*, Rousseau indique déjà les principes de son anthropologie et suggère quelques remèdes aux maux qu'il dénonce. De même, dans le *Discours de l'inégalité*, il revient sur les maux qu'il a dénoncés, et il suggère de nouveau des correctifs, souvent les mêmes que dans l'écrit précédent, mais pas seulement. Enfin, dans le traité *De l'éducation*, il répète ce qu'il a dit dans les deux premiers textes, souvent de façon bien plus longue et subtile, et propose une véritable transformation des institutions de la société, de la pédagogie, de la religion et de la politique, pour sauver l'humanité d'elle-même.

Or comme je l'ai déjà dit, en citant Rousseau lui-même, le roman *Julie, ou la Nouvelle Héloïse*, fait partie de l'exposition de sa pensée, même si ce texte n'est pas un

des trois principaux. On pourrait dire que c'est une présentation pour monsieur, et surtout peut-être pour madame, Tout-le-monde. En tout cas, il serait utile de parler un peu, pendant un certain temps de la pensée de Rousseau selon ses trois grands traités : cela servira peut-être à mieux lire *Julie*.

Le Premier Discours.

Le *Discours sur les sciences et les arts* est un texte écrit par Rousseau pour répondre à une question de concours de l'académie de Dijon. La question est la suivante : « si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ». La réponse à laquelle on s'attendait, la réponse que presque tous les autres compétiteurs du concours ont donnée, est un oui plus ou moins enthousiaste. La modernité, le XVIIIe siècle français, était porté par la certitude que la Renaissance et surtout le développement techno-scientifique qui s'en est suivi, avec son empaquetage philosophico-artistique de la dernière mode, ont fait un grand bien, soit ont libéré l'humanité de l'erreur et de l'illusion et ont augmenté ses moyens, et ce de manière définitive. Appelons cela le progressisme voltairien.

Or à la question, et contre l'opinion de son époque, Rousseau répond non. Plus exactement, il répond ce qui suit. C'est une loi de la nature humaine, ou de l'histoire, que si les sciences et les arts sont en eux-mêmes une bonne chose, et qu'ils sont, pour certaines personnes, un bienfait et même un grand bienfait, la vulgarisation, ou la popularisation, ou l'universalisation, des sciences et des arts fait plus de mal que de bien à la plupart des gens, c'est-à-dire aux peuples, par opposition aux intellectuels et aux gens au pouvoir.

Pour le dire autrement, il avoue que le savoir et la technique sont des biens, mais il ajoute que comme tant d'autres biens, ils ont des effets secondaires nocifs. La première raison en est que, quand ils sont généralisés, les sciences et les arts se dégradent : il y a une différence entre la science, et le *blah blah* de monsieur Tout-le-monde qui prétend qu'il sait parce que Pascal, Newton et Einstein ont existé et ont fait de grandes découvertes. C'est la différence qui existe entre la peinture de Raphaël ou du Titien ou de Rubens et les photos que prennent les troupes de touristes japonais et américains (ou québécois) qui se promènent trop vite dans des musées mal illuminés. Il y a tout autant une différence entre la grande musique (et on met ici les noms qu'on veut, mais qui ne dépassent pas la centaine) et les sons faits par des n'importe qui qu'on impose aux êtres humains dans tous les lieux où ils se trouvent quand ils ne se l'imposent pas eux-mêmes avec leurs iPhones.

Mais il y a pire, parce que, selon Rousseau, la généralisation des sciences et des arts est toujours non seulement une vulgarisation, mais encore, sauf exception, elle produit des effets délétères sur les humains qui les pratiquent. Ces effets sont : la perte du temps pour les gens ordinaires qui doivent pratiquer, ou faire semblant de pratiquer, ce dont ils sont incapables ; l'érosion, voire le sapage, des valeurs sacrées, lesquelles sont nécessaires à une société saine ; la stimulation de la consommation pour assouvir des besoins tout à fait égoïstes ; l'affaiblissement moral des individus et des sociétés, qui se ramollissent et deviennent incapables de résister aux influences extérieures ; surtout, l'accroissement de l'inégalité entre les humains et ainsi la destruction de fond en comble d'une vie respectable et heureuse pour la plupart des gens.

On pourrait croire que Rousseau est le premier écologiste. Et il est sûr que sa pensée a inspiré à peu près tous les écologistes contemporains. Mais il faut signaler qu'à part avoir chanté de façon magnifique la beauté de la nature (il y a des pages de ce genre dans *La Nouvelle Héloïse*), Rousseau n'est pas un écologiste selon notre sens du terme. Plutôt, il est un écologiste du cœur : il ne veut pas sauver la nature en la protégeant contre les initiatives de l'homme ; il veut protéger l'homme contre lui-même en gardant son cœur jeune, ou vert, si vous le voulez.

D'ailleurs, je crois que Rousseau trouverait que la ridicule et dangereuse vanité de l'humanité, l'orgueil humain, trouve une bonne illustration dans la plupart des discours écologistes contemporains. On se croit si puissant qu'on s'imagine que la nature (faite de plus de 100 milliards de galaxies, qui contiennent chacune plus de 100 milliards d'étoiles) est faible ; on croit qu'en moins d'un siècle, la chétive humanité peut faire encore plus de mal qu'une variation de moins d'un millionième de la radiation qui vient du Soleil ferait, et a déjà fait plusieurs fois, et que les humains ne peuvent pas du tout contrôler. Mais encore une fois, l'argument de Rousseau ne porte pas sur la nature, mais sur l'homme et plutôt sur la vanité morale, ou la méchanceté, de l'homme.

La position de Rousseau exposée dans sa réponse envoyée au comité de lecture de l'académie de Dijon a été récompensée par les juges du concours. En revanche, ceux-ci ont bien indiqué qu'ils n'étaient pas d'accord avec Rousseau, mais qu'ils trouvaient que son texte était le meilleur.

Or tout de suite et pendant au moins trois ans, Paris, la France et au fond l'Europe, enfin le monde intellectuel occidental, a été en émoi autour du texte de Rousseau. Et Rousseau s'est fait attaquer des dizaines de fois. Aussi il a écrit plusieurs textes, au moins 7 textes différents, ai-je déjà indiqué, pour répondre aux objections par lesquelles on a prétendu pouvoir réfuter sa thèse. Le plus beau texte de ce genre est la *Préface au Narcisse*, qui, à mon sens, prouve que Rousseau dépassait d'une tête, et d'une tête bien rationnelle, tous ses adversaires.

Second Discours.

Tout ce qu'il a proposé dans le *Premier Discours* est répété dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. On pourra le trouver entre autres dans la note IX, qui est véritable chef-d'œuvre.

Ce nouveau discours est lui aussi une argumentation de Rousseau pour répondre à une question de concours proposée par la même académie. Cette fois, la question était : « quelle est la source de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle ». Encore une fois, Rousseau a répondu le contraire de ce à quoi on s'attendait, soit que l'inégalité était voulue par Dieu et donc naturelle, ce qui était la réponse qu'aurait donné à peu près n'importe qui en France de son temps, que ce soit un aristocrate ou un membre du peuple, un prêtre ou un philosophe. Mais cette fois-ci, Rousseau n'a pas attendu de gagner le concours pour publier son texte ; d'ailleurs, les juges n'ont même pas lu son texte jusqu'à la fin tellement ils étaient en désaccord avec ce qu'ils lisaient ; Rousseau, devenu un auteur à la mode, a trouvé un éditeur qui voulait bien publier son texte, lequel a encore une fois surpris, et

même heurté, l'opinion commune de son siècle et les autorités de l'Europe intellectuelle.

Dans son *Discours sur l'inégalité*, ou *Second Discours*, Rousseau développe en long et en large, par des arguments scientifiques, anthropologiques et sociologiques, la thèse qu'il résume comme suit : l'homme est né bon, c'est la société qui le corrompt. Pour les fins de la question qui est posée, cela devient : les hommes naissent égaux, c'est la société qui en fait des êtres inégaux, et cette inégalité est la cause de leur malheur et de leur méchanceté.

En gros, il présente dans une première partie, ce qu'il appelle l'homme dans l'état de nature. C'est l'homme produit par la sélection naturelle (des décennies plus tard Darwin proposerait une théorie biologique que Rousseau assume d'emblée) ; l'homme dans l'état de nature est celui qui existe avant que les circonstances et les décisions humaines n'établissent quelque société que ce soit. Puis dans la seconde partie, il montre comment, par quelles étapes et par quels mécanismes, l'homme dans l'état de nature se transforme, non pas sur le plan génétique et physique, mais sur le plan social et moral, non pas à la surface, mais au plus profond de son cœur, pour donner l'être humain que tous connaissent parce que tous sont des exemples de cet être humain, et que tous déclarent qu'il est naturel et sain.

Le plus important est de saisir que pour Rousseau, le cœur de l'homme dans l'état de nature est structuré par deux émotions fondamentales, l'amour de soi et la pitié, que son intelligence, ou sa raison, n'est pas du tout développée, entre autres parce qu'il faudrait qu'il y ait un langage et que le langage n'est pas naturel ; il prétend aussi, ce qui intéresse en particulier étant

donné ces rencontres, que l'amour n'existe pas dans l'état de nature, parce qu'il n'y a pas de couples stables avant qu'il n'y ait de société.

Par ailleurs, toujours selon Rousseau, l'homme dans l'état de société, celui qui s'est développé à partir de l'homme qu'a produit la nature, a les deux sentiments de l'homme dans l'état de nature, déformés sans aucun doute, mais il y ajoute un troisième, l'amour-propre. C'est ici qu'il faut bien distinguer entre l'amour-propre et l'amour de soi. Le second est une pulsion naturelle qui assure la survie de l'individu (c'est par exemple ce qui se trouve au cœur de la faim et de la soif), alors que le premier est une passion artificielle qui naît lorsque le souci de l'image de soi existe, croît et peu à peu remplace l'amour de soi (c'est par exemple ce qui se fait qu'on se préoccupe non pas de ce dont on a vraiment besoin, mais de ce que le regard des autres sur notre second moi impose à nos vies).

Il faut voir au moins trois choses au sujet de l'homme dans l'état de société et son amour-propre. Son amour-propre est frustrant et *gruge* son amour de soi : à la limite, on peut mourir de honte et surtout vivre sa vie pour être respecté par les autres, par ce que la société commande et non pas selon ses besoins vitaux réels. Ensuite, l'amour-propre une fois devenu puissant fait disparaître la pitié ou la neutralise : au lieu de sympathiser avec les autres, de compatir avec ceux qui souffrent (et ils sont nombreux), d'aimer ceux qui se ressemblent, les congénères, tous entrent en compétition avec les autres, parce que toutes les ressources du monde ne peuvent pas satisfaire l'amour-propre des humains civilisés. Les humains vivent dans un état de guerre continuelle dans leur cœur, et ensuite, ils vivent dans un état de guerre entre les nations et à l'intérieur des nations (ce que les

marxistes appellent la lutte des classes). Enfin, l'amour passionné, l'amour dans le sens ordinaire du terme, qui n'existait pas dans l'état de nature, devient possible dans l'état de société, mais il est tout de suite perverti et devient monstrueux et nuisible.

Il faut bien voir que Rousseau indique ici ou là dans son livre différentes stratégies qui pourraient corriger la situation déplorable qu'il décrit dans le *Second Discours*, en particulier en ce qui a trait à la politique.

Émile.

L'*Émile* porte le sous-titre *De l'éducation*. Si on met les deux titres ensemble, on devine qu'il s'agit de montrer comment on pourrait éduquer un être humain, Émile, né au temps de Rousseau, pour qu'il ne soit pas corrompu par la société, et surtout par la société moderne, et pis encore par la société moderne française. Pour prendre une expression de Rousseau, il s'agit de faire d'Émile un sauvage fait pour vivre en société.

La livre porte aussi sur un autre personnage, soit le précepteur d'Émile, qui n'est jamais nommé. En tout cas, il devient vite clair que le projet de Rousseau est si radical, le retour à la nature si difficile à opérer, qu'il faut un précepteur à temps plein, qui suit et surveille et stimule Émile jour et nuit de sa naissance jusqu'à l'âge de 25 ans. Aussi, Rousseau dit à plusieurs reprises que le projet qu'il propose ne peut pas réussir : en un sens, l'*Émile* est le récit d'un processus idéal, mais impossible, mais qui, tout en étant impossible, permet de juger et de juger avec sévérité ce qui se fait bel et bien. Il n'en reste pas moins que le traité est intéressant au moins parce qu'il permet de mieux comprendre comment et en quoi la les sciences et les

arts, tels qu'ils sont pratiqués du temps de Rousseau (et de notre temps aussi) corrompent l'humanité, et pourquoi cela arrive (c'est-à-dire en raison de quels mécanismes psychologiques fondamentaux) et ce qu'on pourrait faire pour mitiger au moins les maux de la situation qui prévaut en Occident et au fond partout au monde.

Le traité de Rousseau, car c'est au fond ce qu'est l'*Émile*, est fait de trois tomes et de cinq livres. Le premier tome contient les trois premiers livres, le deuxième contient le quatrième livre et le dernier contient le cinquième livre. Les cinq livres couvrent les 25 ans d'une éducation complète, mais de façon inégale : le premier livre décrit la vie de la naissance à environ l'âge de 2 ans ; le deuxième décrit les 10 ans qui suivent, alors que le troisième présente les années 12 à 15, soit ce qu'on pourrait appeler la première adolescence. Le livre quatrième couvre la pleine adolescence, qui va de 15 ans à 20 ans. (Il est bon de noter que Rousseau est pour ainsi dire l'inventeur de l'adolescence : avant lui, avant son *Émile*, les traités d'éducation portaient sur l'enfance et l'âge adulte, sans insister sur cette chose qui semble si évidente ; l'explosion de la personnalité, et les dangers qui s'ensuivent, quand la sexualité entre en jeu, soit la crise adolescente.) Il reste donc un cinquième livre pour décrire les premières années de l'âge adulte, et la rencontre amoureuse déterminante, et le début de la famille d'Émile et de Sophie, soit les années de 20 à 25 ans. (Il est bien de noter que le cinquième livre présente des remarques nombreuses sur la différence entre l'éducation d'un enfant mâle et d'une enfant femelle. En conséquence, l'*Émile* porte aussi sur une femme qui porte le nom de Sophie.)

Le livre de Rousseau, l'*Émile* (mais aussi en un moindre degré *Du contrat social*, dont il y a un résumé à la fin de l'*Émile*) lui a causé bien des problèmes : il a dû quitter la France et d'abord a risqué un séjour en prison à cause de cet écrit. Il faudrait un jour que quelqu'un prenne la peine de présenter quelques rencontres, disons une trentaine, pour analyser ce livre foisonnant et révolutionnaire et influent. (Je crois qu'on pourrait montrer que la plupart des innovations pédagogiques contemporaines ont leur première expression et leur justification dans l'*Émile* de Rousseau : je pense à l'insistance sur la question de l'estime de soi, l'enseignement par projets et le mépris des livres comme instrument d'instruction et d'éducation. Mais en attendant ces heureux jours, je me permets d'offrir quelques informations cruciales.)

Dans l'*Émile*, Rousseau fait une longue apologie de l'allaitement comme moment crucial de l'éducation d'un enfant, mais on saisit assez tôt que cette suggestion est liée à des développements sur la psychologie humaine et sur l'organisation sociale. En un sens, les bienfaits biologiques éventuels de cette pratique sont le dernier des soucis de Rousseau. On devine qu'il y a eu là un enjeu important pour le développement du cœur et qu'il s'est fait des ennemis chez les philosophes qui eux avaient tendance à vouloir réduire la différence entre les hommes et les femmes sur le plan social et au fond sur le plan psychologique : pour le dire autrement, Rousseau est le premier grand apologiste de ce qu'il est convenu d'appeler la différence sexuelle.

Ensuite, Rousseau développe pendant cent pages la question religieuse dans le quatrième livre dans un texte qu'on appelle la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*. Rousseau tenait tant à cette partie de son

traité qu'il l'a même fait publier à part, comme si elle était la partie essentielle de ce qu'il avait à raconter. D'ailleurs, la « Profession de foi » se trouve dans l'exact milieu du deuxième tome de son *Émile*, et au centre du développement sur l'adolescence. Or cette partie de son livre a été attaquée par les autorités religieuses, et catholiques et protestantes : la façon de penser et de vivre la religion que propose Rousseau a choqué non seulement à Paris, mais encore à Genève. Ce qui est bizarre, comme je l'ai déjà dit, c'est que tout en faisant l'apologie de la religion comme une partie essentielle de l'éducation, tout en montrant, voire en affichant une admiration pour le christianisme, Rousseau a scandalisé les autorités religieuses plus encore que certains des philosophes qui se moquaient plus ou moins de la religion.

Enfin, la dernière partie de l'*Émile* est une sorte de roman, parce que Rousseau présente comment son Émile et sa Sophie se rencontrent, comment ils tombent amoureux et comment ils fondent une famille. C'est si vrai que Rousseau a imaginé, et même commencé à écrire, une suite à l'*Émile*, un roman qui raconterait la vie d'Émile et de Sophie devenus adultes et parent. Ce roman jamais terminé portait le titre, *Les Solitaires*. Je me permets de signaler que dans cet autre récit, Émile et Sophie se séparaient parce que Sophie avait connu une faiblesse sexuelle après la naissance de son premier enfant, et ce du fait qu'elle avait vécu à Paris, qu'Émile connaissait des aventures nombreuses qui le conduisaient en Afrique et en fin de compte sur une île de la Méditerranée, où il vivait avec une sauvagesse, jusqu'à ce qu'il retrouve Sophie et qu'il rétablisse avec elle leur amour (sans quitter sa sauvagesse, soit dit en passant).

Voilà : je crois que nous sommes prêts à aborder le premier livre de la *Julie*.

Pour la semaine prochaine.

Pour la semaine prochaine, il faudrait avoir lu le premier livre. Je serai prêt à vous parler de tout ce texte. Mais j'insisterai au moins sur les lettres suivantes : III, IV, VI-X, XII, XIV, XVIII, XXIII-XXVI, XXIX, XXXVIII, XXXIX, XLVI, XLVIII, LIV, LVIII et LXII.

Si on découvre des lettres qui paraissent cruciales, mais auxquelles je ne prévois pas de m'adresser, on n'aura qu'à signaler ces textes. J'essaierai de réagir intelligemment à brûle-pourpoint, mais je ferai de mon mieux pour lire de près le texte pour ajouter quelque chose à la prochaine rencontre.

Quatrième semaine

Ce qui fut fait.

La semaine passée, j'ai examiné les deux préfaces. La première plus courte est une merveille d'ambiguïté : j'ai indiqué à partir de quelques exemples comment Rousseau semble dire une chose, mais laisse entendre autre chose, et comment, chaque fois, ce qu'il semble dire est faux et ce qu'il laisse entendre est la vérité. Ainsi, il suggère qu'il n'est pas l'auteur, mais l'éditeur des lettres, alors que, comme tout le monde le sait et comme il l'avoue ailleurs, il est bel et bien l'auteur de tout.

J'ai ensuite parlé de la seconde préface. La seconde préface est plus longue et surtout plus articulée. Parmi les points que j'ai signalés, je reprends le fait que ce texte prouve que Rousseau est un habile raisonneur, un homme subtil qui sait entendre les objections qu'on peut lui faire et y répondre avec force.

Puis, j'ai montré à partir d'une suite de lettres tirées de la seconde partie du roman, comment Rousseau écrit, et comment ses personnages écrivent et lisent, soit avec subtilité : on dirait que les remarques qu'on trouve dans cette partie de *La Nouvelle Héloïse* sont contradictoires, ou que les gens qui s'écrivent (milord Bomston, Julie, Claire et Saint-Preux) ne se comprennent pas, ou que l'auteur ou ses personnages s'expriment mal. Mais il y a moyen de comprendre le tout en supposant que tout se tient. C'est là, me semble-t-il, une leçon à bien entendre en commençant le roman.

Puis, j'ai fini en faisant le tour, trop vite, et à grands traits, de la pensée de Rousseau telle qu'elle s'exprime dans ses trois œuvres principales. L'essentiel est ce qui suit. Il faut se souvenir que le Rousseau des *Premier* et *Second Discours* et de *l'Émile* prétend que sa pensée se trouve aussi dans *La Nouvelle Héloïse*.

Y a-t-il des questions ?

Remarque générale.

Voici enfin que commence la lecture des lettres. Je ne suis pas sûr de ce que cela va donner, et surtout du temps que cela prendra. Mon objectif est de souligner les passages qui permettent de bien saisir les personnages et leur évolution, mais en même temps de saisir comment le roman de Rousseau est une expression, littéraire sans doute plutôt que philosophique, de sa pensée.

Je procéderai comme suit : d'abord, je résumerai de nouveau l'action de la partie du roman qui est examinée. Puis, je prendrai une première lettre et signalerai ce qui me semble important pour atteindre les deux fins de cette lecture, le plus souvent en lisant un passage qui soutient la remarque. Si quelqu'un veut qu'on touche à une lettre qui vient avant celle-là (par exemple, ici, avant la lettre 3), il peut m'avertir une fois que j'ai fini mes remarques : j'essaierai de réagir intelligemment à ses remarques. Puis on passe à la lettre suivante.

Section I.

Ce qui se passe.

Un jeune lettré de basse condition a été engagé comme maître d'étude de Julie d'Étange, une jeune femme de

la petite noblesse suisse. Après quelques mois, le jeune professeur, qui recevra le surnom de Saint-Preux, tombe amoureux de son élève et le lui avoue dans une première lettre. Craignant d'avoir troublé Julie, il lui annonce qu'il partira. Craignant de son côté qu'il ne se suicide par désespoir, Julie lui révèle son amour à elle pour lui. Elle fait revenir auprès d'elle sa cousine Claire. Déchirée entre le respect qu'elle doit à ses parents et l'amour qu'elle ressent pour son amant, Julie exige qu'il s'absente lorsque le baron d'Étange visite sa famille. Durant cette visite, le père de Julie lui apprend qu'il lui a choisi un époux, un certain monsieur de Wolmar. Après quelque temps, sous l'effet de la tension morale que cause la contradiction de son cœur, la jeune femme tombe malade. Claire appelle Saint-Preux auprès de Julie. Son amant la rejoint, et ils consomment leur amour sur le plan physique. Par la suite, ils continuent de se voir, mais seulement lors de rendez-vous publics où ils cachent leurs sentiments. Après avoir ménagé un temps et un lieu pour retrouver son amant dans la plus stricte intimité pour répéter leur première nuit d'amour, Julie l'envoie tout à coup en une mission de charité en faveur d'un pauvre couple d'amoureux, que le jeune homme sauve. À la suite à cet *exploit* de Saint-Preux, les deux jeunes personnes réussissent à faire l'amour une seconde fois, au risque de leurs vies, dans le foyer d'Étange. Après son retour auprès de son amante, Saint-Preux a un démêlé au sujet de Julie avec son ami, milord Édouard Bomston, aristocrate anglais. Détrompé au sujet de la relation entre Julie et Saint-Preux, milord Bomston demande au baron d'Étange la main de Julie en faveur de son ami. Le baron refuse et, fou de colère, s'en prend à sa fille, qu'il blesse. Elle perd ainsi l'enfant qu'elle portait. Par les offices de Claire et d'Édouard, Saint-Preux quitte le village de Julie pour protéger la réputation de celle-ci. Fin de la première partie du roman, laquelle

comporte soixante-cinq lettres. J'appellerais cela : la naissance de l'amour.

Lettre III

Lire la page 13. « C'est le progrès de votre tristesse... ». L'amour de Saint-Preux pour Julie est plus fort du fait de l'avoir vue souffrir. Or cet amour plus fort en raison de la souffrance de la femme est un amour souffrant de l'homme, par ce qu'il doit la quitter et parce qu'il souffre de l'avoir fait souffrir. En disant ces choses, il s'adresse encore et toujours à la pitié de Julie. Ce double fait se répétera et explique en partie le ton larmoyant et emphatique d'un très grand nombre de lettres. Mais on touche là, je crois, une structure fondamentale de la saine relation à l'autre selon Rousseau... Une structure fondamentale qui touche, ou change, l'amour.

Lire la page 14. « Adieu, trop belle Julie : vivez tranquille... ».

Par ailleurs, en disant qu'il va la quitter, ce qu'il disait ne pas pouvoir faire dans la première lettre, il précipite les choses. Est-il possible qu'il ne sentît pas que ce serait un des effets de cette troisième lettre ? Est-il possible que ce ne fût pas en partie une tactique de sa part ? Jusqu'à quel point peut-on être sûr que Julie et Saint-Preux sont tout à fait spontanés et authentiques dans l'expression de leurs sentiments ?

Lettre IV.

Lire la page 14. « Il faut donc l'avouer enfin, ce fatal secret... ».

Selon Julie, ce qui a précipité son geste et donc son premier aveu, c'est la menace de suicide qu'elle a entendu dans le dernier billet de Saint-Preux. Il faut

donc croire que son amour, qu'elle contrôlait à peu près, augmente du fait de la détresse de Saint-Preux et devient incontrôlable : chez Rousseau, et certes chez ses héros, l'amour est présenté comme une fonction de la pitié.

Lire la page 16. « Toutefois, si tu n'es pas le dernier des hommes... ».

Julie se présente à son tour comme faible. Cette façon de se voir et de se montrer ne fera qu'augmenter l'amour de Saint-Preux : encore une fois, on saisit sur le vif une des caractéristiques de l'amour tel que Rousseau le conçoit.

Mais cet appel à sa pitié est doublé d'un appel à son amour-propre : elle lui rappelle qu'elle le regarde et qu'elle l'évalue. Il y a donc un double jeu dans l'amour que provoque Julie : elle fait naître la pitié, mais elle stimule aussi l'amour-propre, ou le souci pour son image, chez le jeune homme ; Julie crée dans l'imagination de Saint-Preux l'image de l'image qu'elle se fait de lui.

Si on y ajoute un troisième élément, le désir sexuel comme tel, on devine que chez Saint-Preux du moins, l'amour est le résultat de l'intersection de trois passions, les trois passions fondamentales du cœur humain selon Rousseau : l'amour de soi (sous la forme du désir sexuel), la pitié pour un être faible, et le désir d'entretenir une belle image de soi.

Pour ce qui est de l'ensemble de la lettre, voici.

L'aveu de Julie est insensé : elle pourrait toujours dire à Saint-Preux qu'il faut se reprendre et ne rien entreprendre ; elle pourrait protester qu'elle tient malgré tout à respecter la volonté de ses parents ; elle

pourrait exiger que Saint-Preux fasse ses preuves avant de se livrer autant à lui. Mais cela suppose au moins deux *oublis* : Julie est amoureuse, et l'amour est d'abord affaire de sentiment, et le sentiment est la vérité ; de plus, pour Rousseau, l'essentiel de l'existence se passe au niveau du cœur, et donc les règles de la société ou de la religion, le fait de ne pas avoir cédé, ni au niveau du corps, ni même au niveau du comportement, ces faits ne comptent pas, ou comptent peu.

Lettre VI.

Lire la page 18. « Reviens, ma chère, elle n'a plus besoin de toi... ».

Dans cette lettre, Julie demande à Claire de revenir en raison du changement de la situation, ou de sa situation. Mais elle en parle sans dire tout à fait ce qui s'est passé. C'est un exemple de la prudence de Julie quand elle écrit : elle ne dit pas tout, mais elle laisse tout entendre, du moins pour quelqu'un qui sait lire. Ce sera aussi le fait de Claire dans plusieurs lettres.

Pourquoi le fait-elle ? Pourquoi cette prudence ? C'est sans doute parce qu'elle est modeste. Mais c'est aussi parce qu'elle ne veut pas être surprise : elle doit craindre que son courrier soit découvert. Par qui ? Il me semble que ce ne peut être que par son père ou sa mère. (D'ailleurs, plus tard, c'est ce qui arrivera.) De toute façon, cela implique qu'elle n'est pas tout à fait sincère avec ses parents. On comprend pourquoi. Mais cela implique en même temps que cette femme qui fait de la sincérité une qualité essentielle *ment* à ses proches, ou du moins leur cache l'essentiel, ce qui est au fond un mensonge. Et si Julie peut cacher des choses à ses parents, n'est-il pas possible qu'elle cache

d'autres choses à son amant, voire à son amie ? Il me semble que cela se devine de temps en temps.

Lettre VII.

Lire la page 19. « Je t'entends, et tu me fais trembler... ».

Les trois premiers mots permettent de saisir que le langage codé est tout à fait compréhensible et pour celle qui écrit et pour celle qui lit. Mais cela implique aussi que Claire à son tour sera discrète : les deux jeunes femmes ont décidé de garder les parents de Julie hors de leur secret et donc de ne pas dénoncer Saint-Preux. C'est au fond ce qu'elle dit à la fin du premier paragraphe.

Lire la page 21. « Je regrette, bien qu'elle en eût d'excellents... ».

C'est au tour de Claire de se présenter dans la faiblesse et ainsi de stimuler la pitié de Julie. Il faut croire que l'amitié aussi est une fonction de la pitié. Les deux femmes sont donc mues par les mêmes passions fondamentales. Mais il y a une différence importante entre Julie et Claire : l'amie Claire est plus spirituelle, plus taquine, plus rieuse que Julie.

Une des questions qui vient à l'esprit en lisant le roman de Rousseau porte sur la différence entre l'amitié et l'amour. En tout cas, on dirait que l'amitié pour Rousseau est quelque chose de presque aussi passionné que l'amour.

Lire la page 21. « P. S. De peur d'accident... ».

La lettre de Claire, qui recommande la discrétion, voire les cachotteries, est à peu près explicite et donc manque à cette même discrétion. Aussi, elle ne l'envoie pas à Julie, mais à Saint-Preux. C'est une mesure de

précaution sans doute, mais aussi une mesure qui augmente les contacts entre les deux amoureux, crée un lien de plus et indique que Claire était déjà en trio avec les deux autres et se doutait bien de ce qui se passait.

Lettre VIII.

Lire la page 21. « On sent qu'il y a eu une lacune... ». Comme le signale la note, il s'est passé un bon moment entre la première déclaration de Saint-Preux et le premier aveu de Julie. Après avoir dit qu'il soumettrait ses désirs physiques à son amour de l'âme de Julie, Saint-Preux fait l'expérience de la difficulté, voire de l'impossibilité de ce qu'il a promis.

Lire la page 21. « Que vous êtes changée depuis deux mois... ».

Mais, et c'est, me semble-t-il, le secret de l'amour à la manière de Rousseau, Saint-Preux trouve que l'amour de Julie ne peut pas être tout à fait ce qu'il devrait être puisqu'elle ne souffre pas, ou du moins puisqu'elle ne paraît pas souffrir. Encore une fois, l'amour et la pitié, l'amour nourri par la pitié, apparaît : à la limite, selon le cœur de Saint-Preux, Julie est moins aimable, moins source de l'élan amoureux, parce qu'elle est heureuse, parce qu'elle ne souffre pas ; bien mieux, elle ne peut pas être amoureuse parce qu'elle ne montre plus de la pitié. Du coup, en se montrant en train de souffrir, et en train de souffrir à cause de Julie, Saint-Preux saura faire naître un amour plus fort chez Julie, un amour qui exigera d'elle qu'elle sacrifie sa vertu, c'est-à-dire sa retenue sexuelle, pour guérir celui qu'elle aime. On peut parler de chantage sans doute, mais il y va aussi de l'essence de l'amour pour Rousseau.

Lire la page 22. « Non, puisque vous ne vous fiez pas... ».

La fin de la lettre est remplie d'incohérences et de propos contradictoires. En tout cas, il y a sans doute une ruse à demi consciente de la part de Saint-Preux quand il prétend qu'elle se méfie de lui, quand il exige qu'ils soient seuls pour qu'il puisse prouver qu'il est fort et qu'il sait résister au désir, quand il lui dit que si elle ne se fie pas à lui dans l'intimité, il se sentira libre de ne plus se retenir. En revanche, en se retenant quand ils seront seuls ensemble, il sait qu'il souffrira, mais il sait aussi qu'elle le verra sa souffrance; on devine qu'il espère qu'elle sera peut-être emportée par la pitié, ou du moins son amour augmentera.

Lettre IX.

Lire la page 23. « J'entends : les plaisirs du vice... ».

Encore une fois, Julie dit qu'elle entend, c'est-à-dire qu'elle a deviné ce qui était sous-entendu dans la lettre précédente. Et on note qu'elle est revenue au vouvoiement. Cela indique sans doute qu'elle n'est pas bien heureuse des suggestions de Saint-Preux. Mais on note qu'à la fin de la lettre, elle a retrouvé le tutoiement. En tout cas, elle explique le fait qu'elle a l'air moins souffrante par le fait qu'elle a confiance en lui (et sans doute, mais elle ne le dit pas, en raison de la présence de Claire qui surveille tout).

Lire la page 24. « Ah ! mon ami, que ne puis-je faire... ».

Tout ce que dit Julie laisse entendre que pour elle, l'amour est d'abord et avant tout quelque chose de spirituel, ou plutôt d'émotif. Non seulement l'amour physique n'est pas nécessaire à son bonheur, mais encore l'amour physique est plutôt un élément perturbateur. Cela est sans doute explicable par son innocence, par son éducation, voire par son sexe. Mais

il est aussi un élément essentiel de la pensée de Rousseau : l'idéal, c'est-à-dire le monde imaginé, est plus satisfaisant, plus vrai même que le monde réel, lequel déçoit toujours. Cela ne signifie pas que le monde idéal est celui de l'éternité, de la pensée, de la raison, mais plutôt celui qui est produit par le désir, qui est habité par les émotions et qui renaît comme eux.

Lettre X.

Lire la page 25. « Tout ce que vous dites de notre bonheur... ».

Dans les premiers paragraphes de la lettre, Saint-Preux exprime le va-et-vient entre le désir sexuel et l'amour pur pour la toute pure Julie, devenue un ange. Après avoir présenté ce conflit de plusieurs façons, il termine avec l'affirmation qu'il ne le touchera pas. Il me paraît important de noter qu'il ne lui dit jamais *tu* : on dirait qu'il la garde à distance pour ne pas être trop tenté ; ou encore, il emploie le vouvoiement pour gagner la confiance de Julie. (La seconde suggestion supposerait qu'il y a de la ruse, plus ou moins consciente, chez lui.)

Lire la page 26. « Que d'inexplicables contradictions... ». En revanche, il ajoute dans l'avant-dernier paragraphe qu'il se venge pour ainsi dire de la pureté de Julie en se permettant avec son image ce qu'il ne se permet pas avec elle. Il est au moins possible que ce soit là un premier aveu, qui sera repris et qui deviendra tout à fait clair, d'onanisme. Quoi qu'il en soit, il y a là quelque chose de troublant. On pourrait dire que l'idéal (une image) fait que Julie, qui en est la cause, devient intouchable, mais que, par une sorte de rétroaction plus ou moins respectable, le jeune amant fait une seconde image de Julie avec laquelle il se permet de

faire ce qu'il ne fait pas dans les faits ni dans l'idéal. Mais, et c'est là ce qui est intéressant, il tient à le lui dire.

Lire la page 26. « Cependant je languis et me consomme... ».

Puis, dans le dernier paragraphe, il signale qu'il se sacrifie en sacrifiant son désir sexuel. En somme, toute la lettre parle du désir sexuel, qui est contraint face à Julie, qui est assouvi sur une image de Julie et qui affaiblit, voire tue, Saint-Preux.

Lettre XII.

Lire la page 28. « Dès cet instant, je vous remets pour ma vie... ».

Saint-Preux se soumet tout à fait sur le plan de la direction de leur bonheur à eux deux. Mais il reprend tout de suite le dessus en tant que pédagogue. C'est une première lettre qui traite de l'éducation ; ce n'est pas la dernière ; et comme nous le savons par l'*Émile* de Rousseau, ce thème est crucial pour lui.

Lire les pages 28-29. « Pour regagner dans le temps perdu... ».

Les remarques que fait Saint-Preux rejoignent beaucoup celles de Montaigne dans les essais I.25 et I.26 ; d'ailleurs, Saint-Preux se réfère à Montaigne. En gros, Saint-Preux (ou Rousseau, qui semble bien approuver son personnage) et Montaigne s'entendent : le savoir doit servir à vivre et à être heureux ; il doit focaliser le regard ou l'intelligence sur les choses essentielles et donc vitales (l'astronomie ne sert pas à grand chose, mais la littérature, oui) ; ledit savoir ne doit pas s'acquérir, au contraire de ce qu'on fait d'habitude, pour se faire voir.

Mais il y a au moins une ou deux différences entre la pédagogie de Saint-Preux et celle de Montaigne. La première est que le jeune homme place le lieu de l'éducation fondamental dans le développement, ou le redressement, du sentiment plutôt que l'exercice de la raison et de la subtilité d'analyse. Il s'agit sans doute du sentiment naturel, et donc pas celui qui a été gâté par la société moderne, mais il est quand même question de sentiment à redécouvrir plutôt que de réflexion à développer. De plus, ou pour le dire autrement, la référence que découvre le sentiment est l'idéal, soit quelque chose qui a à faire avec le cœur, et pas l'idée ou un réel solide qui, en principe, se saisit par l'expérience et se pense par la raison.

Lire la page 31. « ... nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne... ».

En parlant de l'étude de l'histoire, Saint-Preux dit que les Suisses sont des hommes anciens dans le temps modernes. Et comme les hommes anciens sont des modèles, donc les Suisses sont des modèles aussi. Sans doute, l'important est de saisir qu'à travers son personnage, Rousseau s'attaque ici aux historiens modernes (mettons réalistes) qui prétendent que la psychologie humaine et donc les actions humaines se comprennent à partir de passions ordinaires (le désir de se conserver et le désir de briller), et que ces sentiments peuvent pour ainsi dire se gérer par l'économie et une pensée politique rationnelle qui implique l'apologie de l'État fort et donc de la monarchie. En un sens, il faut entendre ici la critique que Rousseau propose de son temps et des penseurs politiques comme Hobbes et Locke (on peut penser aussi à Voltaire), critique qui apparaît dans les *Discours*. En tout cas, ce que dit ici Saint-Preux et ce que dit Rousseau dans le *Second Discours*, entre autres, se recourent.

Cinquième semaine

Ce qui fut fait

J'ai entamé une lecture précise du roman et donc la première partie, celle que j'ai appelée « la naissance de l'amour ». J'ai examiné quelques lettres, plus précisément les lettres III, IV, VI à X et XII.

Comment résumer mes remarques ? Je rappelle trois points qui me semblent essentiels. Dans le monde de ce roman, et dans la pensée de Rousseau, l'amour est conjugué avec la pitié ; l'amour est souvent, pour ne pas dire toujours, tendresse, tendresse devant la douleur de l'autre qu'on aime. Pourtant, l'amour est aussi très sensuel et sexuel : il y a certes une différence, du moins au début, entre Saint-Preux et Julie sur cet aspect de l'amour, mais il est clair que Saint-Preux qui voudrait un amour éthéré, ne serait-ce que pour plaire à Julie, en est incapable (il se venge, comme il dit, sur l'image de Julie pour avoir là ce qu'il ne peut avoir avec elle). Enfin, l'amour et l'amitié sont bien différents pour Rousseau comme pour nous tous ; mais il y a quelque chose de passionnel dans la relation entre Julie et Claire, du moins du côté de Claire, quelque chose qu'on n'associe pas d'ordinaire avec l'amitié.

Y a-t-il des questions sur ce que nous avons fait la semaine dernière ?

Aujourd'hui, je poursuis la lecture en commun. J'espère bien finir la première partie du roman cette fois-ci : il faut donc examiner les lettres XIV, XVIII, XXIII

à XXVI, XXIX, XXXVIII, XXXIX, XLVI, XLVIII, LIV, LVIII, LX et LXII. Je rappelle que je suis ouvert à toute remarque supplémentaire sur une des lettres que j'ai choisies, mais aussi sur une lettre que je saute. Mon objectif est le suivant : signaler les lettres qui sont essentielles pour comprendre soit l'anecdote, soit un personnage, soit un élément de la pensée de Rousseau. À la fin des rencontres, je proposerai, enfin j'espère en avoir le temps, une synthèse qui résumera l'essentiel de ce que j'aurai vu. En attendant, il est inévitable qu'il y ait des répétitions, des sauts et de l'incohérence, mais je m'efforce de les limiter.

Lettre XIV.

Pour comprendre cette lettre, il faut avoir en tête la première estampe du roman, qui porte le sous-titre : le premier baiser de l'amour.

Lire le texte des pages 762 et 763 dans l'édition de la Pléiade.

Toute la lettre décrit une scène qui a lieu dehors, soit dans la nature. C'est la première d'une série de scènes érotico-naturelles, qui rythment le roman : il y en aura au moins deux autres où les deux amants seront ensemble, mais toujours avec une troisième personne présente. Je rappelle que pour Rousseau, et le romantisme qui suivra, le retour à la nature, dans le sens le plus physique du terme, soit le fait de sortir dehors et même de la ville, pour aller dans la forêt ou du moins à la campagne, le retour à la nature donc est une des clés de la vie heureuse et un des thèmes préférés.

Lire la page 33. « Qu'as-tu fait, ah ! qu'as-tu fait, ma Julie... ».

Le point essentiel, un détail, mais encore une fois un détail qui parle, est que Saint-Preux tutoie Julie d'un bout à l'autre de sa lettre. En somme, Julie n'est plus l'ange inaccessible de la lettre précédente, ou Saint-Preux laisse entendre son désir sexuel, ou les deux à la fois. Le baiser les a rapprochés sur le plan physique sans doute, mais aussi sur le plan émotif. Elle est moins un ange et plus une femme, mais elle est encore une femme idéale.

Lire les pages 34-35. « À peine sais-je ce qui m'est arrivé... ».

Saint-Preux exprime le mélange de plaisir et de souffrance qui fait de lui le parfait amant romantique : il veut le baiser de nouveau (et plus encore comme il trouve moyen de le bien faire comprendre à la fin de la lettre : « expirer dans tes bras » veut dire connaître l'orgasme, ou la petite mort), mais ce baiser tant désiré le fait souffrir, ce qui le rend encore plus attirant parce qu'il fait appel à la pitié de Julie. D'ailleurs, c'est ce qui arrive aussi à Julie : du fait de s'être pâmée, comme le feront tant d'héroïnes romantiques à venir, elle stimule l'amour de Saint-Preux. On comprend le jeu émotif ainsi décrit, qui est une constante du roman, mais il me semble qu'on a le droit de sentir qu'il y a là quelque chose de problématique, et surtout de se souvenir qu'une autre figure de l'amour se fonde sur la force, sur la santé, sur la vigueur de celui ou celle qu'on aime.

Il me semble qu'à partir de cette scène, et donc de cette lettre, Julie se montre plus intéressée par la dimension physique de l'amour. En tout cas, à partir d'ici, c'est elle prend souvent l'initiative sur le plan sexuel, comme elle l'a fait d'ailleurs dans cette scène du bosquet. Je serais tenté de dire qu'elle découvre la sexualité à partir

de ce baiser, qu'elle a organisée avec Claire : elle croyait faire plaisir à Saint-Preux, mais elle s'est fait plaisir à elle-même ; elle a découvert l'abîme de la sexualité au cœur de l'amour. Si l'on veut, elle est la victime de sa ruse. Mais il faut ajouter que le baiser a été préparé par des allusions sexuelles de la part de Saint-Preux dans les lettres précédentes.

Lettre XVIII.

Lire la page 38 dans GF. « Rien ne m'arrête ici que vos ordres... ».

Saint-Preux a quitté le village de Julie à la suite d'un ordre reçu de celle-ci. Je note d'abord que le jeune homme vouvoie de nouveau son amante. Il décrit comment il survit à cette séparation : en un sens, elle n'en est pas une, parce que Julie, l'image de Julie, est présente au point de rendre le monde réel insensible.

Dans la description de la séparation physique doublée d'une présence spirituelle, ou plutôt imaginative, il faut voir qu'il y a plus qu'un lieu commun de la rhétorique, voire de l'expérience amoureuse. D'abord, Saint-Preux est pour ainsi dire heureux dans sa solitude parce qu'il est avec Julie, avec son image parfaite, avec Julie devenue idéale, ou encore plus idéale. Mais en même temps, il laisse entendre encore une fois qu'il fait avec cette image des choses qu'il ne peut faire avec la Julie en chair et en os, cette fois parce qu'elle est loin. Et surtout peut-être, il se permet de le dire et de le faire sentir à Julie. On pourrait protester qu'il y a là une habile tactique de séducteur : sans vouloir défendre Saint-Preux, je crois qu'il n'est pas tout à fait conscient de ce qu'il fait. En revanche, il doit se souvenir, à un niveau ou l'autre, que quand il a raconté des choses semblables auparavant, cela a provoqué Julie au point de la rendre plus audacieuse sur le plan sexuel.

Tout ceci me fait penser à ce qui, dans le roman *Les Liaisons dangereuses*, se trouve sous la plume de Valmont. Ce qui ramène à l'avant un problème de la position de Rousseau, et un sens possible aux turpitudes que Laclos montre si bien, soit le problème épistémologique de la vérité du sentiment, thèse centrale de Rousseau : pour lui, non seulement le monde du sentiment est un lieu de vérité, et de vérité essentielle à toute vie humaine, mais encore la force du sentiment et l'authenticité du sentiment sont pour ainsi dire le signe l'un de l'autre. Ce dernier point implique que le sentiment ne peut pas être faussé, ou qu'un cœur sensible en vérité communique en vérité avec un autre cœur sensible en vérité. Il me semble que Laclos fait la preuve par deux de ses personnages, la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont, que cela est loin d'être sûr. Et je me demande comment Rousseau, ou même si Rousseau, a pu penser autrement.

Lettre XXIII.

Le thème de cette lettre rejoint en un sens celui des deux discours de Rousseau : d'une façon ou d'une autre, il faut dire la supériorité des sociétés plus simples. En un sens, cette lettre doit être lue en parallèle avec celles sur Paris, qui viendront plus tard, soit dans la partie deuxième. De plus, il semble que Rousseau répond ici à un article de l'*Encyclopédie*, sorti de la plume de d'Alembert, qui se moque des Valaisans en les associant aux *crétins* ; pour les philosophes, pour les penseurs modernes, en un sens, il n'y a de véritable humanité, d'êtres humains complets, que dans les villes ; Rousseau argumente partout et toujours, et ici aussi, en faveur de la vérité et même de la vérité supérieure, celle de la bonté des sociétés plus petites,

et moins sophistiquées. Il faut se souvenir que Rousseau a déjà écrit une *Lettre à d'Alembert* qui portait sur les sociétés suisses (Genève en particulier), laquelle lettre faisait une apologie des lois et mœurs de ses compatriotes contre le philosophe français.

Lire la page 45. « Ce fut là que je démêlai dans la pureté de l'air... ».

Saint-Preux a d'abord fait une description des lieux, description qui annonce les descriptions romantiques de la nature. Puis ici, il fait l'apologie du charme du rêve, de l'émotion forte (mais calme), d'où surgit l'idéal. Cette émotion est donc liée au milieu, et surtout ici à la solitude des lieux élevés, sauvages et surprenants comme ceux qui sont décrits. Rousseau reprendra tout cela plus tard dans ses écrits de la fin (par exemple, les *Rêveries du promeneur solitaire*), mais pour des lieux assez différents. On devine, comme il l'a dit plus tard, que cette attitude, cette émotion, est non seulement quelque chose qui arrive à son héros Saint-Preux, mais encore un élément important de sa pensée, et même le cadre psychologique à partir duquel il a créé l'ensemble de son œuvre complet, et cette œuvre-ci en particulier. En tout cas, en décrivant le calme ému de Saint-Preux, Rousseau se décrit et décrit l'homme à son meilleur selon sa pensée.

Lire la page 46. « Mais ce que je n'ai pas pu vous peindre... ».

Suit une présentation des habitants de ces lieux. Saint-Preux (et il me semble encore une fois qu'on entend beaucoup de la pensée de Rousseau dans ces mots) présente une sorte de sociologie fondée sur l'influence du climat ou de la géographie : les gens simples sont bons comme par nature d'abord, mais aussi par l'influence de leur milieu météo-géographie. En tout cas, c'est dans une simplicité active, décrite ici, que les

gens ordinaires atteignent à la fois à un bonheur à leur mesure et à une droiture morale qui se perd dans les grandes villes.

Lire la page 48. « Mais je fus un peu choqué... ».

Il y a ici une série de remarques, assez étonnantes, sur les seins et surtout sur la curiosité érotique de Saint-Preux. Il trouve moyen de citer un poète italien sur les seins d'une méchante femme, mais qu'il applique à Julie. Cela peut être jugé drôle sans plus, ou une lubie de Rousseau (ce qui serait vrai), mais il me semble qu'il faut surtout en tirer la conscience que pour Rousseau l'amour n'est pas seulement une question de sentiment et d'idéal ; chaque fois qu'on est tenté de conclure ainsi il faut se souvenir de ce passage.

Lettre XXIV.

Lire la page 51. « Quand les lettres d'Héloïse et d'Abélard... ».

Cette lettre est importante, ne serait-ce que parce qu'elle fait référence à Héloïse, et donc au titre qu'a choisi Rousseau. Mais elle touche aussi à la question de la situation des deux jeunes. Au fond, Saint-Preux refuse l'argent du père parce qu'il serait alors le salarié de ce dernier et qu'en aimant Julie, il serait un traître ; en refusant l'argent, il est un homme indépendant qui tombe amoureux d'une belle jeune femme et aux parents desquels il ne doit rien, du moins sur le plan professionnel. Selon lui, il n'y a donc pas d'injustice ou de malhonnêteté dans son comportement.

La note.

La note qui accompagne le texte est sans doute de Rousseau, et se présente comme telle. Il n'en reste pas moins que c'est Rousseau qui a écrit à la fois le texte de la lettre de Saint-Preux et la note qui condamne le

discours du jeune homme. Comment lire l'une et l'autre sans tenir compte du fait qu'il y a contradiction entre l'argument du jeune homme et celui de Rousseau ? Il y a au moins deux façons. Il me semble qu'il soit possible que Rousseau se protège en protestant contre le raisonnement du jeune homme, en le condamnant, alors qu'il est au fond d'accord avec le jeune homme et son apologie de la passion. Mais il est aussi possible qu'il soit sincère dans la note, qu'il veuille se séparer en toutes lettres de son personnage et qu'il veuille faire sentir qu'il est lui-même bien peu d'accord avec la façon dont se prend Saint-Preux pour justifier ses actes. Ce qui est sûr, c'est que cette note exige qu'on réfléchisse à la position finale de Rousseau qui est présent pour ainsi dire aux deux niveaux du texte. Cette remarque est valide pour à peu près toutes les notes qui accompagnent le roman.

Lettre XXV.

Lire les pages 52-53. « Je le sens, mon ami, le poids... ». Cette lettre est, sauf le premier paragraphe (un peu coquin), une longue plainte.

Elle commence dans le vouvoiement, tombe dans le tutoiement et retrouve le vouvoiement à la fin. Il me semble nécessaire pour comprendre la lassitude de Julie de poser qu'elle sait que son père a des projets pour elle avec monsieur de Wolmar. Si elle ne le sait pas en toutes lettres, elle le devine assez bien, et surtout elle connaît l'entêtement dont son père est capable. Mais ce qu'elle sait ou devine, elle ne le dit pas à Saint-Preux. Il y a donc, d'une façon ou d'une autre, un manque de transparence chez la jeune femme, non seulement envers ses parents, comme on le voit ailleurs, mais encore envers son amant, ce qui se voit aussi ailleurs : on comprend pourquoi elle fait ainsi,

mais c'est bel et bien ce qui se passe, et cela se répétera quelques fois.

Plus important peut-être, cette longue plainte rend Julie encore plus aimable selon les nécessités de la sensibilité qui est celle de Rousseau et de ses héros.

Lettre XXVI.

Lire la page 53. « Que mon état est changé dans peu de jours... ».

Cette lettre de tristesse et de lassitude, lettre essentielle pour connaître et comprendre Saint-Preux, répond à celle de Julie ; aussi la même remarque vaut ici : Saint-Preux se rend plus aimable du fait de souffrir et de dire sa souffrance, tout comme le faisait Julie dans la lettre XXV. Cela est d'autant plus intéressant que le jeune homme détaille les causes de sa tristesse selon les modes essentiels de Rousseau et du romantisme : sensibilité à la nature, frustration causée par la société injuste jusqu'à la racine, goût de la perfection ou de l'idéal. Tout y est. Il y a un lien sûr entre les lettres XXV et XXVI et la lettre XXIX qui révèle que les deux ont fait l'amour.

Lire la page 57. « Je n'ai plus qu'un mot à vous dire... ».

La mort, le mot et la chose, apparaît dès le milieu cette lettre, et elle en est le dernier thème, sous la forme du suicide. Le rocher de Leucate est celui dont s'élance Sapho qui se suicide par amour de Phaon (Ovide, *Héroïdes* XV). Il faut donc que Saint-Preux inverse les rôles de l'homme et de la femme, mais il est sûr qu'il parle à quelqu'un qui connaît l'histoire ; il est même probable qu'il ait introduit Julie à ce texte. En tout cas, il faut se souvenir que quand Julie avait brisé son silence après la troisième lettre, c'est parce qu'elle croyait que Saint-Preux allait se suicider.

Lettre XXIX.

Lire la page 58. « Reste, ah ! reste, ne reviens jamais... ». Julie a succombé, comme on dit : elle a fait l'amour avec Saint-Preux pendant que Claire était absente. Il faut tenter de comprendre pourquoi cela arrive ici et non avant ou après. On peut sans doute prétendre que c'est seulement l'usure de la résistance ou une poussée érotique sans explication.

Lire la page 59. « Cent fois mes yeux furent témoins... ». C'est la lettre du remords, mais en même temps la lettre qui fait connaître qu'il y a eu abandon d'abord à la passion sexuelle, mais aussi à la perfection d'amour qui est celle de Julie pour le pauvre Saint-Preux et de Saint-Preux pour la pauvre Julie. Car la chute a été précédée de deux lettres où l'amour a été augmenté par la description des souffrances de l'un et de l'autre : la pitié était en jeu, et elle a décuplé la pulsion amoureuse. D'ailleurs, c'est ce que Julie déclare en décrivant les derniers moments de sa résistance sexuelle.

Sixième semaine

Ce qui fut fait.

Nous sommes déjà sur ce que j'appellerais la pente descente des rencontres sur la *Nouvelle Héloïse* : il en reste moins à faire que ce qui a été fait, et chaque minute qui passe diminue le temps qui est accessible. (Les vieux connaissent bien cette sensation, mais ils la tirent de leur sentiment de voir la mort s'approcher.) La semaine passée, j'ai avancé dans la lecture et le commentaire de la première partie. Aujourd'hui, j'aimerais bien finir la première partie. Cela implique que j'aurai tendance à aller plus vite et peut-être à être moins ouvert aux questions ; j'essaierai de souligner les éléments nouveaux dans les lettres, quitte à rater des points essentiels.

J'annonce qu'à la fin de ces rencontres, j'offrirai sur un site Internet une version de ce cours qui inclura ce que j'aurais sauté ici. On me pardonnera donc un peu facilement, je l'espère, si je suis un peu sévère face aux questions.

Pour ce qui est de la semaine passée, les lettres XIV à XXIX ont été examinées. Cela finissait avec une lettre qui suivait la première copulation de Saint-Preux et de Julie. Je répète une remarque que j'ai faite à quelques reprises, mais qui me semble cruciale : Julie n'est pas une victime dans ce récit ; certes, Saint-Preux fait pression sur elle ; mais, ou bien le mot *consentement* n'a pas de sens, ou bien il faut dire que Julie consent tout à fait à ce qui arrive aux deux amants et même qu'elle en est la cause première. (Il me semble important de le signaler en ces jours et en ces lieux où

on parle d'une culture du viol.) Même si elle se plaint après coup, comme on l'a vu, c'est elle qui a voulu ce résultat. Il en sera ainsi durant tout le roman.

De plus, il y a un va-et-vient constant dans le roman qui fait que Saint-Preux désire, que Julie met des contraintes, voire des barrières, voire même des obstacles, et que Saint-Preux accepte ; par ailleurs, il se montre si admirable, d'une façon ou d'une autre, si aimable par ses qualités et ses souffrances, et le désir sexuel se fait si fort chez elle, que Julie l'aime plus fort et accepte de faire un pas de plus dans la réalisation tout à fait sexuel de leur amour. D'ailleurs, telle que cela est décrit par Rousseau, elle ne peut pas ne pas accepter : elle est emportée par son amour.

Au risque de vendre la mèche, je dirai qu'à la fin du roman, son amour est si fort qu'il ne lui reste plus qu'un moyen de ne pas céder à Saint-Preux, de ne pas trahir monsieur de Wolmar, et en même temps de devenir encore plus aimée ou de devenir encore plus Julie d'Étange, l'amante de Saint-Preux. Ce moyen est de mourir.

Y a-t-il des questions ?

Fin de la première partie.

Lettre XXXVIII.

Lire la page 73. « Quelle soirée inconcevable ! Quels délices... ».

Comme on le voit, la tendresse, la tristesse et la langueur sont les effets, ou les signes, de l'amour. La possession physique ne semble pas cruciale, ou elle produit des sentiments qui sont loin, ou au-dessus, de la pure et simple satisfaction physique. Il n'en reste pas moins qu'il y a quelque chose de trouble dans cette

façon de mêler amitié et amour, et d'apprendre que deux femmes qui pleurent dans les bras l'une de l'autre affectent la sensibilité et l'amour de l'amant.

Lire la page 74. « Moi, je te trouve trop parfaite pour une mortelle... ».

Il faut bien voir, ou sentir, que Saint-Preux, tout en faisant la louange d'une Julie angélique voire divine, ne cesse pas de penser, et ne cesse pas de dire, qu'il veut bel et bien faire l'amour avec elle de nouveau. Cela ne peut avoir échappé à Julie depuis qu'ils ont couché ensemble : le baiser et ensuite la copulation l'ont averti (et séduit, je crois) quant à cette dimension de l'amour.

Lettre XXXIX.

Lire la page 75. « Tu n'as pas un sentiment, mon bon ami... ».

Julie, qui tutoie son amant d'un bout à l'autre de cette lettre, incite Saint-Preux à poser un geste noble au mépris de son bien-être et de sa satisfaction sexuelle promise. On voit ici le moteur principal de toute cette action : la pitié pour le jeune couple qui naît d'abord chez Julie doit se répandre chez Saint-Preux et enfin chez monsieur de Merveilleux avec qui Saint-Preux doit négocier.

Lire la page 76. « Pardonne à mon zèle ces discours superflus... ».

Les devoirs de l'humanité... cette expression qui surgit à la toute fin de la lettre, peut paraître exagérée. En revanche, elle connaîtra un succès terrible auprès des révolutionnaires français : on tuera de milliers d'êtres humains au nom de la pitié pour l'humanité souffrante qu'il faut sauver en raison d'un devoir politique vibrant d'émotion. (Les hommes et les femmes qui ont connu le XXe siècle avec ses quelques sanglantes révolutions

communistes, c'est-à-dire la plupart des gens ici, sentent tout cela avec autant de force que les Français qui sont venus tout de suite après la Révolution française. Mais on le sent avec un peu plus de trouble, me semble-t-il ; c'est ce trouble qui est derrière des écrits comme ceux de Chateaubriand et le premier Hugo, lesquels étaient les chefs de file de la réaction contre la Terreur et ses suites.)

Mais dès cette lettre, il faut croire qu'on se trouve sur un registre qui ne tient pas du tout compte de la charité chrétienne : le nom du Christ n'apparaît pas, ni le mot *charité* ; il ne s'agit pas d'un devoir commandé par Dieu ; on se trouve dans une pulsion tout à fait humaine pour des humains par des humains. Et je rappelle que c'est bel et bien Julie qui écrit ce texte. Plus tard, lors de sa conversion (dans la lettre 3.XVIII), elle dit qu'elle n'a jamais été une vraie chrétienne avant ce moment ; cette lettre-ci pourrait servir à lui donner raison et à ne pas réduire ce qu'elle dit là à une exagération rhétorique.

Lettre XLVI.

Lire la page 82. « Écoute, on va marier ma Fanchon ; mon père... ».

En somme, Julie offre à Saint-Preux la possibilité de faire l'amour dans sa chambre pendant la fête du mariage de Fanchon. Il y a là une trahison radicale du père et de la mère, plus radicale que lors de la première copulation qui a pu être un moment d'égarement. Mais, et on le comprend bien, elle ne parle pas de cet aspect de l'acte qu'elle organise aussi bien que le baiser dans le bosquet. Il serait quand même intéressant de se demander si elle en est tout à fait consciente ; cela n'est pas clair.

Lire les pages 82-83. « Te souvient-il qu'en lisant ta *République* de Platon... ».

Julie fait des remarques fortes sur la différence des sexes, des remarques que Rousseau reprend dans le cinquième livre de *l'Émile*. Il est intéressant qu'elle oppose ces remarques à ce que Platon prétendait, ou semble prétendre, dans la *République*. (Et que dire du fait qu'elle identifie un livre de philosophie avec Saint-Preux, pour mieux s'en détacher.) Quel que soit le résultat d'une telle comparaison, on pourrait dire que le grand adversaire de Rousseau est Platon, qu'il admire par ailleurs, comme le prouve entre autres une note dans une des lettres : avec Rousseau, l'éros platonicien devient l'amour romantique, comme pulsion humaine fondamentale, l'idée devient l'idéal, comme but de la conscience humaine, et la reconnaissance de l'inégalité au cœur de tout projet humain est remplacé par l'apologie de l'égalité, comme conséquence éthique et politique.

Lire la page 83. « Crois-moi, ne te charge point de me dire... ».

Selon Julie, l'amour est né de la projection sur l'objet aimé de perfections qui naissent dans le cœur de l'amant. Voilà un passage crucial pour comprendre l'amour tel que Rousseau le conçoit, et peut-être sur l'amour tel qu'il est au fond. Sans doute, faudrait-il essayer de comprendre ladite projection à la lumière de deux lieux communs de la sagesse populaire : on dit que l'amour rend aveugle, mais aussi qu'il n'y a que l'amour pour voir le fond des choses.

Lettre XLVIII.

Lire la page 85. « Ah ! ma Julie ! qu'ai-je entendu ? Quels sons... ».

La question de la musique est importante pour Rousseau, car elle est liée de près à sa pensée sur l'homme. (Sur ce point, la note de ce texte dans l'édition de la Pléiade est excellente, et ce jusqu'à la fin.) En revanche, le premier paragraphe de Saint-Preux, sa radicalité, permet de saisir comment Rousseau s'exprimait sur la question, et donc pourquoi il a été le bouc émissaire dans cette lutte esthétique qui a animé Paris pendant toute la fin de la vie de Rousseau ; Rousseau, qui a pourtant fait jouer un opéra à l'Opéra de Paris, s'est vu barrer de ce lieu et refuser ses entrées gratuites en tant que compositeur (ce qui était contre les règles de l'institution) à cause de ses remarques sur la musique française et sur la supériorité de la musique italienne.

Lire la page 86. « L'harmonie, me disait-il, n'est qu'un accessoire... ».

Dans ce discours du musicien de milord Bomston, un Italien soit dit en passant, on trouve toutes les idées de base de Rousseau sur la musique, et tout autant que sa critique de la musique française. Pour lui, la musique française est une musique fondée sur les accords et le rythme, alors que la musique italienne est meilleure parce qu'elle est fondée sur la mélodie, et ce jusqu'au mépris de l'exactitude de la rythmique et de la justesse des accords.

Au fond, sa position sur la musique exprimée ici, et ailleurs, est une conclusion tirée d'une idée bien simple : la vérité de la vie pour l'homme, c'est l'émotion, et une vie vraie et bonne, c'est avoir des sentiments sains. Or la musique française, et la langue française du moins jusqu'à Rousseau, n'exprimerait pas, ou

exprimerait mal, les sentiments ; de plus, tout cela serait produit par une émotivité fausse qui est compliquée et artificielle. Rousseau veut corriger les deux défauts, et pour la musique, qui est une langue internationale, et pour la langue française.

Lettre LIV.

Lire les pages 96-97. « J'arrive plein d'une émotion qui s'accroît... ».

Si on oublie le ridicule d'avoir un amant qui écrit tout juste avant de faire l'amour avec la femme qui lui fait tourner la tête, la lettre de Saint-Preux est intéressante, voire puissante. Et d'abord parce que Rousseau ne pouvait pas ne pas savoir qu'il osait quelque chose de jamais vu, ou de jamais écrit : on entre dans la tête et le cœur d'un amoureux juste avant que l'acte sexuel ait lieu. Rousseau a voulu dire cela, et je trouve qu'il le fait plutôt bien.

Lire la page 97. « Toutes les parties de ton habillement éparses... ».

Il y a là quelque chose de tout à fait rousseauiste dans ce que fait Saint-Preux : imaginer l'acte sexuel est plus vrai, plus émouvant que de le faire. En revanche, il imagine à partir des habits de Julie qu'il voit dans sa chambre. Il y a sans doute quelque chose de troublant de voir Rousseau prêter à son héros le discours d'un fétichiste et d'un harceleur. Mais bon...

Lettre LVIII.

Pour bien comprendre la lettre, il faut savoir que Saint-Preux et milord Édouard doivent se battre en duel. Cette question en était une dont débattaient tous les philosophes du XVIIIe siècle (Montesquieu, Voltaire, Diderot et plusieurs autres) : en gros, les philosophes

donnaient des raisons politiques pour contrer cette pratique ; on voit que Rousseau choisit une autre route, car pour lui, toutes les raisons du monde ne valent rien si on ne rejoint pas le cœur.

Lire la page 108. « On dit, milord, que vous avez l'âme belle... ».

Il y a là une belle lettre sans doute. Mais la fin indique que Julie se suicidera, ou du moins mourra d'amour, si milord Édouard tue Saint-Preux. C'est un appel à la pitié.

Lettre LX.

Cette lettre accompagne pour ainsi dire la deuxième estampe, qui porte le sous-titre : l'héroïsme de la valeur.

Lire la page 763 dans l'édition de la Pléiade.

On voit encore une fois par la description que fait Rousseau que l'estampe, et donc l'image, et donc la scène, appartient au monde de l'émotion et fait voir ces émotions plutôt qu'à celle des actions et des rebondissements factuels.

Lire les pages 109-110. « À peine avais-je achevé que j'ai vu... ».

La scène est forte. J'en retiens surtout que milord Édouard s'organise pour dire qu'il a dit faux, ou qu'il a été injuste, quand il a suggéré que Saint-Preux était l'amant heureux de Julie. En affirmant qu'il a dit faux et donc que Saint-Preux et Julie ne sont pas des amants, il est possible qu'il mente, et rien de plus, pour sauver l'honneur de Julie, et de Saint-Preux.

En revanche, il est possible qu'il dise vrai à son avis, mais en cachant ce qu'on fait les deux jeunes : au fond,

raisonnerait milord Édouard, Julie et Saint-Preux sont mari et femme selon la nature ; donc il a dit faux sous l'effet de l'alcool en suggérant que Saint-Preux était l'amant de Julie, et il dit vrai cette fois, parce qu'ils ne sont pas amants, même si de fait ils ont couché ensemble. En somme, il cacherait où il a dit faux. Si c'est le cas, on saisit qu'il y a de l'habileté, voire de la ruse, à employer les termes précis qu'il choisit ; il sauve la chèvre de la vérité verbale et le chou de l'honneur des deux. Encore une fois, Rousseau, un des champions de l'authenticité du sentiment et de la vérité de la parole, et un des personnages de Rousseau, est capable ou bien de mentir ou bien de parler avec bien de l'habileté et de la subtilité et de la ruse.

Lire la page 111. « J'ai vu plus d'une fois ses yeux humides... ».

Saint-Preux décrit les réactions de milord Édouard au récit des amours de Julie et de Saint-Preux : il va du physique qu'il voit à l'émotif qu'il devine ; mais, c'est l'émotif qui est l'essentiel. Par là, Rousseau peut dire à son lecteur ce qu'il devrait ressentir lui aussi en lisant le roman. De plus, ces réactions rendent explicites les principes de la morale de Rousseau : l'amour-propre dans le sens ordinaire ne peut fonder les actes justes ; le jeu de l'amour pétri de pitié est le sentiment sain, mais rare, sur lequel on peut et on doit fonder son action.

Lire la page 112. « Maintenant que tu dois être tranquilisée, chasse... ».

À la fin de la lettre, Saint-Preux fait comprendre que cette fois au moins, il sait ce qui est en jeu en raison de leur copulation, c'est-à-dire que Julie est peut-être enceinte, pour qu'ils puissent forcer le père de Julie à accepter leur union.

Lettre LXII.

Lire la page 113. « Faudra-t-il toujours, aimable cousine... ».

Les derniers mots du premier paragraphe laissent entendre encore une fois quelque chose de trouble dans l'amitié de Claire. Mais il y a depuis le début et durant tout le roman un pouvoir presque sexuel que Julie exerce sur tous les personnages (Saint-Preux sans doute, mais milord Édouard aussi, et peut-être même Claire, sans parler de monsieur de Wolmar qui se confessa sur cette question), au moment même où ils prétendent qu'il n'en est rien. En tout cas, encore une fois, Rousseau met son lecteur face au problème de la différence entre l'amitié et l'amour.

Lire la page 113. « La noblesse ? Vaine prérogative dans un pays... ».

Les deux premières pages de cette lettre sont fortes : milord Édouard dit sans doute quelques opinions bien senties sur la différence qu'il y avait entre lui et les petits nobles qui l'entouraient, mais en même temps et surtout, milord Édouard ne fait qu'exprimer ce qui découle sur le plan politique de la pensée de Rousseau sur l'homme. Pour ce dernier, la plupart des conventions politiques sont fausses et sans fondement dans la nature ; cela veut dire que tous les régimes politiques de l'époque, toutes les sociétés, même la société suisse qui était en principe une république, sont injustes ; on entend déjà gronder dans la voix de l'aristocrate anglais la protestation de la Révolution française : le retour à la nature implique tôt ou tard le rejet de l'Ancien Régime et l'établissement d'une figure ou l'autre, mais aussi radicale que possible, de la démocratie.

Septième semaine

Poldark.

Il y a une série télévisée britannique qui passe sur PBS depuis deux ans et qui passera à Télé-Québec sous peu, soit au début de 2017. Il s'agit de *Poldark*. Ça se passe en Cornouailles à la fin du XVIIIe siècle.

J'en parle parce que je crois qu'il y a là, en plus d'une série belle et bien jouée, un exemple tout à fait contemporain de ce qu'on pourrait appeler la sensibilité romantique, et du monde dans lequel la sensibilité rousseauiste s'est inscrite dans l'histoire. Pour le dire autrement, il me semble que la lecture de *La Nouvelle Héloïse* ajoutera au plaisir de ceux qui, éventuellement, regarderont la série. Et vice versa.

Ce qui fut fait

La semaine passée, j'ai terminé les remarques sur les lettres de la première partie du roman. Je ne reprendrai pas les lettres une à une, cela va de soi. En revanche, j'essaierai de revenir sur elles et de les résumer comme suit : *La Nouvelle Héloïse*, c'est la thèse que je crois vraie et vérifiable, exprime sous forme littéraire les grands axes de la pensée de Rousseau.

Or la première des choses à saisir au sujet de la pensée de Rousseau est que cette pensée est radicale : elle touche aux racines mêmes des opinions contemporaines et donc des institutions actuelles. En conséquence, elle affecte tout : la musique, la politique, la relation entre les hommes et les femmes, la société comme lieu où les humains de niveau politique

différent entrent en contact et interagissent, et la religion, pour ne donner que quelques exemples de ce que j'ai proposé jusqu'à maintenant.

Ensuite, il faut saisir que la pensée de Rousseau, comme bien des pensées de philosophes, est critique, d'un côté. Mettons que c'est l'avertissement ou la face. Car pour Rousseau, les opinions humaines sur toutes ces questions peuvent être déformées, même si elles paraissent sensées à ceux qui les ont. Plus exactement, il est d'avis que les humains sont moins humains parce qu'ils se coupent de la vérité de leurs émotions, d'abord parce qu'ils se prétendent plus froids qu'ils ne le sont, mais aussi parce qu'ils sont dominés par des passions fausses qui les rendent malheureux.

Enfin, il faut saisir que la pensée de Rousseau n'est pas seulement critique ; elle a un autre côté : elle est aussi *constructive*, ou *affirmative*, ou *prescriptive*. C'est ce que j'appellerais le revers de l'avertissement, ou la pile de la face. S'il dénonce la corruption, c'est parce qu'il croit avoir trouvé la santé, ou la nature, ou la vérité. Je le dis comme suit : chaque fois qu'on saisit que Rousseau dit *non* à quelque chose, il faut que sentir qu'il dit *oui* à autre chose. Il faut même comprendre que son *non* vient après son *oui* : c'est ce que Rousseau croit être vrai et bon qui commande à son esprit critique et agressif.

Aussi, il faut conclure que pour lui vivre de façon plus émotive, en donnant plus de place aux émotions, est un besoin humain fondamental. Mais en plus, il voudrait que certaines émotions, comme la pitié, comme un amour de soi simplifié, comme un amour-propre diminué, devraient trouver une place dans les vies humaines, pour remplacer les émotions fausses et ramener les émotions plus naturelles ou plus vraies.

Avant de continuer dans le roman et de voir dans les lettres à venir de nouveaux aspects de ce qui a déjà été vu, je suis prêt à répondre à des questions. Et ce, d'autant plus que pour m'assurer de terminer la première partie, j'ai fait un peu vite la semaine dernière.

Section II

Ce qui se passe.

Lors d'une correspondance secrète, Milord Édouard Bomston, l'ami de Saint-Preux, propose à Julie de vivre avec son amant/époux en Angleterre sur une de ses terres. Julie refuse au nom du devoir filial. À cette occasion, Saint-Preux se trompe au sujet de cet échange entre milord Boston et Julie et veut provoquer son ami en duel. Lorsqu'il a compris son erreur, Saint-Preux se plie tout à fait aux vues et projets de son amante : il se taillera une place dans le monde, de façon à mériter, aux yeux du baron d'Étange, la main de Julie. En conséquence, Saint-Preux se rend à Paris et, pendant plusieurs mois, lui rapporte ses observations pendant qu'il tente de se faire connaître. Pendant ce temps, Claire épouse un certain monsieur d'Orbe. Trompé par quelques-uns de ses compagnons, lors d'une soirée organisée par eux, Saint-Preux visite une maison mal famée, un bordel, et manque à sa fidélité pour Julie. Les lettres de Saint-Preux sont découvertes par madame d'Étange. Fin de la deuxième partie du roman, laquelle comporte vingt-huit lettres. J'appellerais cela : les séparations successives des amoureux.

Si je parle de « séparations successives », c'est qu'il y en a pour ainsi dire trois, qui sont de plus en plus importantes : d'abord, Saint-Preux s'éloigne de Julie en

principe seulement pour un temps afin d'éviter la colère du père ; ensuite, il s'éloigne d'elle encore plus et pour plus longtemps, en vivant à Paris ; enfin, sans parler des effets de sa bêtise dans le maison de prostitution parisienne, il est séparé de Julie, croit-on, pour de bon par la découverte par madame d'Étage de la correspondance secrète entre sa fille et le jeune homme.

J'ai déjà examiné les lettres III-VIII ; je n'y reviens pas.

Lettre X.

Lire la page 152 dans GF. « Qu'elle doit gémir de voir profaner... ».

La lettre commence par une longue plainte. On découvre peu à peu que Saint-Preux a fait une bêtise et a besoin de se confesser. Il est au moins possible qu'on soit devant une nouvelle figure d'une stimulation de la pitié, voire d'un appel à la pitié. En tout cas, après s'être montré sur le point de mourir parce qu'il ne pouvait pas être aimé de Julie, puis sur le point de mourir parce qu'il ne pouvait pas coucher avec elle, Saint-Preux se montre sur le point de mourir de honte. Si c'est le cas, c'est une nouvelle preuve que pour Rousseau, l'amour est mêlé à la pitié, voire l'amour pour quelqu'un naît non seulement de leurs qualités, mais aussi, et de façon essentielle, de leur faiblesse. Mais comme il y a beaucoup de faiblesses humaines (biologique, psychologique ou morale), il y a toutes sortes de pitiés et donc beaucoup de moyens de stimuler l'affection.

Tout ce raisonnement suppose que la lettre que Saint-Preux écrit à Claire (il faut bien noter l'en-tête de la lettre) sera présentée à Julie : Saint-Preux ne peut pas lui écrire en direct, et doit passer par la cousine, mais

ce détail l'oblige à s'humilier devant Claire aussi, en plus de Julie par écrit et par personne interposée et d'Édouard en direct. Saint-Preux s'humilie en direct devant Édouard, puis par écrit devant Claire, puis en raison du reportage de son écrit fait par Claire devant Julie. Il serait difficile de faire mieux.

Car Saint-Preux renverse les positions par rapport avec la scène dramatique précédente entre les deux hommes, où c'était milord Bomston qui s'agenouillait devant Saint-Preux. Ceci est sûr : il y a chez Rousseau un fantasme de l'humiliation qui est au cœur de sa psychologie. Or il était un exhibitionniste, comme il l'avoue dans ses *Confessions*. Je le rappelle non pas dans l'espoir de réfuter Rousseau par une sorte de *reductio ad maiorem*, mais pour signaler cet élément qui pourrait en irriter quelques-uns, mais qui est essentiel, pour comprendre l'homme, voire sa pensée. Je me demande parfois, si des textes comme les *Confessions* et les *Rêveries du promeneur solitaire*, qui sont admirables, ne sont pas commandés par ce besoin *tordu*.

En tout cas, voici donc une nouvelle figure de la proximité de la pitié et de l'amour chez celui ou celle qui aime, et de la faiblesse et de la beauté chez celui, ou celle, qui est aimé.

Lire la page 153 dans GF. « Ô ma cousine ! c'est là surtout... ».

Saint-Preux décrit une scène où il imagine un complot entre milord Édouard et Julie pour l'évincer et ensuite partir ensemble, puis où ensuite il se rend compte de son erreur. Il est remarquable que ses soupçons se dissipent non pas par des faits, mais par le son d'une voix et l'émotion qu'il devine en celui qui lui parle. En un sens, on a tout Rousseau dans cette épistémologie.

Il y a là réalité, sur laquelle on peut réfléchir pour essayer de la connaître, et il y a le cœur qui s'entend par les mots et le ton qui les accompagne ; le second est plus vrai que le premier.

Lire la page 154. « Imaginez en quel état je me trouvai... ».

La scène est suivie d'une scène d'amitié qui montre que du côté masculin aussi, soit entre Saint-Preux et milord Bomston, l'amitié se vit, et se dit, d'une façon extravagante, qui ressemble aux transports de l'amour : les gestes sont grandioses, les paroles tout autant, et la pitié et l'humiliation sont au rendez-vous. D'ailleurs, Saint-Preux parle de son ami Édouard comme il parle de Julie : son ami devient un dieu, et Saint-Preux se soumet tout à fait à lui, comme il a fait d'elle un ange ou une déesse et s'est soumis à sa volonté.

Lettre XI.

Lire les pages 155-156. « Mon ami, quel charme pour moi de te voir... ».

Dans une longue plaidoirie où elle tutoie sans cesse son amant, Julie engage Saint-Preux à entreprendre une poursuite de la gloire mondaine, mais par amour pour elle : il sera immunisé contre les effets corrupteurs de l'amour-propre ordinaire parce qu'il sera regardé par Julie, mais aussi par milord Édouard. Il y a donc là encore une fois une résolution dans la passion, ou l'émotion : c'est par la droiture de son cœur, alors qu'il est soutenu émotionnellement par le regard de son amante et de son ami, que Saint-Preux deviendra quelqu'un. Ceci permet de confirmer qu'il y a une façon de vivre dans l'amour-propre qui est acceptable pour Rousseau : il s'agit d'un amour-propre qui est fondé sur l'approbation de peu de gens, de gens simples ou droits (droits de cœur, suis-je tenté d'ajouter), de gens qu'on

connaît et qu'on peut regarder dans les yeux, s'il est permis d'utiliser cette expression.

Lire la page 158. « Je n'ajouterai qu'une réflexion, qui l'emporte... ».

Julie dit que l'individu vit dans le monde et réagit à lui ; il y a donc le monde et l'émotion. Mais elle ajoute tout de suite que tout, ou presque, est d'abord dans le sentiment : le bonheur, la droiture, la source de la clairvoyance, et enfin même le succès, tout est fondé dans l'émotion. En tout cas, le succès (l'argent, le pouvoir, la gloire, les femmes, les plaisirs physiques) ne peut pas donner le bonheur sans le sentiment de droiture et le sentiment de l'amour. À la limite, le réel disparaît pour être remplacé par ce que le cœur et l'imagination tiennent pour vrai. Il me semble que c'est là un thème rousseauiste, et romantique, essentiel.

Lire la page 159. « J'ai consulté, non mes devoirs, mon esprit égaré... ».

À la fin, Julie fait une promesse de fidélité, qui est très bien dite ; il faut le noter tout de suite, cette promesse, telle que formulée, lui permettra d'épouser monsieur de Wolmar. D'ailleurs, toute la lettre est écrite avec, en arrière-fond, cette menace, signalée à la fin de la lettre précédente. En somme, c'est là la réponse de Julie à l'exigence de Saint-Preux ; à son « Dites-moi ce qui se passe », on répond « Voici ce que tu dois faire ». Mais sans lui dire ce qui se passe.

Je me permets de vendre la mèche pour mieux comprendre ce qui est dit, ou écrit, ici. Plus tard, dans la lettre de conversion (3.XVIII), Julie dira à Saint-Preux qu'elle n'espérait pas ce qu'elle disait espérer : elle savait déjà que son père ne céderait jamais et que même si Saint-Preux se rendait glorieux dans le monde, cela ne suffirait pas pour que le baron d'Étange change

d'avis et concède la main de sa fille à ce hobereau. Ceci est sûr : elle ne dit pas ici, ce qu'elle sait déjà sans aucun doute maintenant, c'est-à-dire que son père l'a promise à un ami, soit le mystérieux monsieur de Wolmar. Il faut donc penser dès maintenant que, tout en prétendant et en croyant que ne fait que consulter son cœur et parler de façon tout à fait sincère, Julie ment à Saint-Preux. Si le terme paraît trop fort, il faudrait au moins dire qu'elle cache des choses, des choses qui font partie de l'essentiel de la vie de Saint-Preux. À mon sens, cacher des choses essentielles, c'est mentir. Malgré mon éducation jésuite, je refuse le *distinguo* classique de mes maîtres.

Lettre XII.

Lire la page 160. « Je pars, encouragé par l'engagement... ».

À la fin de la lettre, Saint-Preux fait une promesse de fidélité qui est bien plus profonde que celle de Julie ; il est clair qu'il part pour Paris entre autres parce qu'il est sûr de Julie et qu'il espère la gagner par le travail qu'il y fera. On se demande si Julie n'est pas bien moins ingénue qu'elle ne le paraît à première vue : elle se ménage une porte de sortie que Saint-Preux ne se ménage pas. On serait tenté de dire que Saint-Preux est bien plus authentique, ou peut-être moins calculateur, que ne l'est Julie. Ceci me semble juste : Saint-Preux annonce qu'il ne changera pas ; pour sa part, Julie semble se laisser du jeu, comme on dit, pour pouvoir changer en prétendant ne jamais avoir menti. Mais à la fin du roman, elle avouera qu'elle n'a pas pu changer. Il faut donc croire que cette lettre est au cœur du cœur de l'histoire d'amour entre les deux.

Lettre XIV.

C'est la première d'une suite de Lettres sur Paris. Après bien d'autres penseurs, entre autres les moralistes du Grand Siècle, Rousseau présente la société, celle de Paris, qui est pour ainsi dire exemplaire, dans sa relation à l'individu, à la vérité des sentiments et à la morale. Quand je lis cette lettre et d'autres comme elle, je pense à des textes comme les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Caractères* de La Bruyère ou les *Pensées* de Pascal. Il me semble qu'il faut avoir l'un ou l'autre ou les trois à l'esprit quand on lit Rousseau, et surtout ces lettres de Saint-Preux sur Paris. En tout cas, pour n'en rester qu'à Rousseau lui-même, on a ici une nouvelle version du *Premier Discours*.

Lire la page 163. « J'entre avec une secrète horreur dans ce vaste désert... ».

Première thèse rousseauiste : dans la foule qui constitue la grande société, certains hommes, les plus sensibles, les plus vrais, se sentent encore plus seuls que quand ils sont seuls dans les faits, ou quand ils sont dans une petite société. Pour saisir jusqu'où cela peut mener, il suffit de se souvenir de la paranoïa de Rousseau : plus il était entouré de gens, plus il imaginait qu'il y avait un complot contre lui qui faisait qu'il était seul du fait d'être entouré de gens.

Lire la page en 163 GF. « Ce n'est pas qu'on ne me fasse pas beaucoup d'accueil... ».

Deuxième thèse : la première impression qu'on a dans la société, et certes dans les grandes sociétés sophistiquées, est que tout, et surtout peut-être le brouhaha poli, est joué, que rien n'est sincère ; la politesse remplace l'authenticité ; les règles du bien vivre remplacent la spontanéité des émotions sincères spontanées et naturelles ; les êtres humains deviennent des comédiens.

Lire la page 164. « Si tout cela était sincère et pris au mot... ».

Troisième thèse : la justice, la société conforme à ce que la politesse prétend, et à ce que l'authenticité ressent, serait une société égalitaire. Or dans la société moderne, et surtout les grandes et grosses sociétés, le regard clairvoyant perçoit tout le contraire : Paris, la société moderne, et peut-être la société dans son essence, est inégalitaire. On en conclut par une sorte d'effet de rétroaction que tout ce qu'on dit à Paris, dans le monde moderne et peut-être même dans les sociétés sophistiquées, toutes les prétentions qui sonnent à la manière égalitaire et amicale, sont fausses.

Lire la page 164. « Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes... ».

Pour reprendre ce que j'ai dit au début, cette description de la conversation parisienne fait penser aux *Maximes* de La Rochefoucauld : le style des Parisiens est celui de La Rochefoucauld. Mais La Rochefoucauld était un aristocrate. Et Rousseau prétend non pas que tout cela est naturel et inévitable, mais que cela est le résultat d'une déformation de l'homme. L'inégalité que La Rochefoucauld tient pour acquise parce que naturelle, Rousseau la dénonce.

Lire la page 165. « Vois croiriez que les gens isolés... ».

Voici un paragraphe puissant sur l'opinion et sur le conformisme, l'une et l'autre menés par quelques-uns. Au fond, à travers les remarques de Saint-Preux, Rousseau prétend à la fois que dans les sociétés sophistiquées, chacun ne vit que pour soi au mépris des autres et que l'opinion règne de façon tyrannique sur tous. Ce paradoxe, ainsi que le paradoxe inverse (l'homme sincère et doux se consulte d'abord lui-même (amour de soi), mais est sensible à l'avis et à l'état des

autres (pitié) est au fond de sa pensée, est au cœur de sa pensée.

Huitième semaine

Sur le Devin du village.

Parmi les remarques de la semaine passée, il y en avait sur la position de Rousseau au sujet de la musique. Voici un peu d'information pour les compléter et surtout deux exemples qui pourraient aider à comprendre cette dimension essentielle de l'œuvre de Rousseau. Il ne s'agit pas de décider si Rousseau est un grand musicien : il s'agit d'écouter un peu de musique et d'essayer de mieux entendre le message final de Rousseau.

Il s'agit d'abord d'entendre et surtout écouter une pièce de Rameau, soit *Ritournelle*. C'est tiré de son opéra *Hippolyte et Aricie*, l'œuvre qui a fait la première réputation de Rameau et fait de lui *le* musicien français du temps de Rousseau. Il faut savoir aussi que Rousseau connaissait Rameau et vice versa, qu'ils ont collaboré à au moins une œuvre musicale, que Rousseau a appris la musique en partie à partir des manuels pédagogiques de Rameau, qu'à partir de son expérience d'étudiant et d'utilisateur desdits manuels, Rousseau a imaginé une autre façon d'enseigner la musique, qu'il a écrit beaucoup de textes contre la musique française et donc contre celle de Rameau, que Rameau a écrit au moins trois livres contre les écrits musicaux de Rousseau.

On notera en écoutant la pièce qu'il s'agit d'un canon qui reprend un air en le superposant d'une façon puis d'un autre encore de manière à faire entendre les 4 voix en même temps et de façon harmonieuse.

Cet opéra et donc cet air ont été joués de nombreuses fois du vivant de Rameau, et Rousseau l'a sans aucun doute entendu. À la mort de Rameau, sa musique fut tout de suite oubliée, et ce jusqu'au début du XXe siècle où elle a été redécouverte et appréciée de nouveau.

Faire entendre la pièce.

Voilà pour goûter à de la musique française et de la musique de Rameau, telle que Rousseau la connaissait. Or en plus d'être un penseur influent et un écrivain important, Rousseau a aussi écrit un opéra qui l'a rendu célèbre. Il faut noter que le *Devin du village*, écrit et joué un peu après le succès fulgurant du *Premier Discours*, présente non seulement de la musique comme Rousseau la conçoit, mais encore que l'anecdote de l'opéra est un parfait exemple de la pensée de Rousseau.

Voici l'anecdote qui fait la trame de l'opéra. Colin aime Colette, et vice versa. Une grande dame venue de Paris arrive à la campagne, et Colin se met à aimer la grande dame. Délaissée par celui qu'elle aime, Colette est malheureuse ; elle consulte un devin qui guérit le cœur de Colin par une sorte de magie à demi religieuse ; ce dernier redevient un homme simple et sain, retrouve Colette, et les deux, dirigés par le devin, vivent heureux pour le reste de leurs jours, et commencent cette nouvelle vie en chantant la gloire du devin. Celui qui ne voit pas que le devin est l'image de Rousseau n'a pas compris grand chose à la pensée de Rousseau, ni saisi sa fierté (tout à fait justifiée, ajouterait-il sans aucun doute).

L'air qu'on entendra est le tout premier de l'opéra. L'interprétation est problématique au moins à cause de

la prononciation imparfaite de la chanteuse. Mais l'essentiel passe. Avant d'avoir entendu la pièce, il est utile de savoir ce que Rousseau a dit de son succès. Voici.

« On ne claque point devant le roi: cela fit qu'on entendit tout; la pièce et l'auteur y gagnèrent. J'entendis autour de moi un chuchotement de femmes qui me semblaient belles comme des anges et qui s'entre-disaient à demi-voix: "Cela est charmant, cela est ravissant! Il n'y a pas un son là qui ne parte du cœur." Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émua moi-même jusqu'aux larmes, et je ne pus les contenir au premier duo en remarquant que je n'étais pas seul à pleurer.

« Le lendemain Jélyotte m'écrivit un billet où il me détailla le succès de la pièce et l'engouement où le roi lui-même en était. Toute la journée, me marquait-il, Sa Majesté ne cesse de chanter avec la voix la plus fautive de son royaume: "J'ai perdu mon serviteur. J'ai perdu tout mon bonheur!" »

Il est utile aussi de savoir que Rousseau devait rencontrer *par hasard* le roi dans les jardins du Louvre et recevoir de lui une récompense, soit une rente pour la vie. Il ne l'a pas fait. Et, comble du malheur, les musiciens de l'Opéra de Paris étaient si irrités par les propos de Rousseau au sujet de la musique française qu'ils ont continué de jouer son opéra pendant des décennies (et toujours avec succès), mais lui ont refusé ses entrées gratuites à l'Opéra, ce qui était la pratique pour tous les autres compositeurs.

Voici donc le texte qui est chanté.

Le Devin du village

Scène 1.

J'ai perdu tout mon bonheur ;
J'ai perdu mon serviteur.
Colin me délaisse ! Colin me délaisse !

J'ai perdu mon serviteur ;
J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaisse ! Colin délaisse !

Hélas ! Il a pu changer !
Je voudrais n'y plus songer.
Hélas ! Hélas ! Hélas !
Je voudrais n'y plus songer.
Hélas ! Hélas ! J'y songe sans cesse.

Refrain.

Il m'aimait autrefois, et ce fut mon malheur.
Mais quelle est donc celle qu'il me préfère ?
Elle est donc bien charmante ! Imprudente bergère !
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour ?
Colin m'a pu changer : tu peux avoir ton tour.
Que me sert d'y rêver sans cesse ?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma tristesse.

Refrain.

Je veux le haïr... Je le dois...
Peut-être il m'aime encore...
Pourquoi me fuir sans cesse ?
Il me cherchait tant autrefois !

Le Devin du canton fait ici sa demeure ;

Il sait tout ; il saura le sort de mon amour.
Je le vois, et je veux m'éclaircir en ce jour.

Un dernier mot. Le premier (?) opéra de Mozart, écrit alors qu'il a 12 ans, est une reprise du *Devin du village*, et s'appelle *Bastien und Bastienne*. Il ne s'agit pas d'en conclure que Mozart est un rousseauiste, ou que Rousseau est un grand musicien, mais que Rousseau a eu une pensée sur la musique et a produit des œuvres musicales qui ont connu un succès certain et ont eu une certaine influence.

Ce qui fut fait

La semaine passée, j'ai abordé enfin les lettres de la deuxième partie du roman. Je ne reprendrai pas les nombreuses remarques faites alors. Je tiens quand même à souligner un point parce qu'il risque de revenir sur la table dans les rencontres à venir.

Même si en raison des lettres de Saint-Preux, Rousseau se permet de faire des remarques qui semblent être hors sujet par rapport à l'anecdote, il faut voir que le roman, disons la tension entre Julie et Saint-Preux, ou l'écartèlement que vivent les deux amoureux, alors que Julie est prise entre son amour pour Saint-Preux et sa piété filiale et que Saint-Preux est pris entre son amour pour Julie et son désir d'être à la hauteur de l'admiration que lui vouent son amante, son ami Édouard et son amie Claire, le roman donc opère à tout moment et donne un sens supplémentaire à tout ce qui est dit sur Paris, par exemple.

Je m'explique. Quand Saint-Preux traite dans ses lettres thématiques, car ce sont de petits traités sociologiques, disons, quand il traite de Paris, et des Parisiennes, et de l'Opéra de Paris, il pense à tout

moment à Julie et à sa situation difficile avec elle, et à son rêve de pouvoir vivre avec elle. Et en même temps, toutes ses remarques aident à comprendre, ne serait-ce que par contraste, l'amour qu'il vit avec Julie.

Y a-t-il des questions sur ce qui a été proposé la semaine dernière ?

Lettre XV.

Lire la page 167. « Mais toi, sais-tu t'arrêter à ses situations paisibles... ».

Il est possible que ce passage passe inaperçu. Il faut donc le décoder. Julie, surnommée la prêcheuse par Claire et par Saint-Preux, lui fait un sermon sur la masturbation. Sans doute, le plus important est de noter qu'elle a deviné, à partir de trois fois rien dans la lettre 2.XIII, que son amant se masturbait en pensant à elle, voire devant son image. Saint-Preux est peut-être un petit pervers, mais Julie est bien perspicace. Mais pour voir que Julie est perspicace, il faut être perspicace, ou pervers. C'est un cercle vicieux, ou vertueux.

Lire la page 168. « Dis-moi, je te prie, mon cher ami... ». Julie fait une critique du style de Saint-Preux (je me permets quand même de signaler le *cher* assassin dont se sert la fine styliste qu'est Julie), mais aussi de la rapidité avec laquelle il a tiré ses conclusions et peut-être surtout de la dureté de son regard. Il n'en reste pas moins que Saint-Preux dit à peu près ce que Rousseau a toujours dit au sujet des sociétés modernes. Y a-t-il là contradiction ? Ou précaution oratoire ? Ou tentative de nuancer ? Bien difficile de le savoir.

En tout cas, Julie prétend que Saint-Preux se regarde juger et écrire, et que cela donne un ton dur, et sans

doute de l'inexactitude, à ses observations ; elle prétend surtout qu'il n'écrit pas pour elle, mais pour tout le monde. Il y a là quelque chose de crucial pour comprendre Rousseau : l'amour-propre qui déforme, c'est celui qui naît non pas du regard de l'autre, de quelqu'un qu'on aime avec tendresse et qu'on connaît bien, mais du regard d'un autre qui est n'importe qui, qu'on ne connaît pas, qu'on veut épater.

Lire la page 169. « L'esprit eût-il jamais le temps de se montrer... ».

La question du style de Saint-Preux remonte en fin de compte à la question de l'amour. Selon Julie, dans les histoires d'amour, c'est la tendresse et non le rire qu'on entend et qu'on vit. Au pis, on est gai, ce qui veut dire qu'on a un fond d'inquiétude qui tempère tout et rend impossible le rire moqueur, le rire détaché, le rire *divin*. Pour comprendre ce que dit ici Julie, on pourrait se servir d'un livre comme le *Decameron* de Boccaccio pour comparer les styles : sur le plan des anecdotes et du ton et en fin de compte du point de vue, disons, existentiel ou philosophique, ces deux livres sont aux antipodes. Et donc ils permettent de comprendre l'un par l'autre, comme le blanc permet de mieux voir le noir.

Lire la page 169. « Pour elle, on a beau la prêcher, lui représenter... ».

Julie décrit la gaieté de Claire à l'approche du mariage et donc sa façon de vivre l'amour : c'est un contraste total avec ce que Julie vient de dire. Mais elle ajoute que derrière ce paravent (qui pour une fois est reconnu comme une fausseté, ou une apparence voulue, belle et bonne), il y a la vérité d'un autre sentiment, une tendresse, une crainte, peut-être une déception qui fait d'elle aussi une héroïne romantique, mais moins forte, sans aucun doute, que Julie.

Lettre XXI.

Lire la page 189. « Tu l'as voulu, Julie ; il faut donc te les dépeindre... ».

C'est ici que Rousseau atteint des sommets de subtilité et d'adresse : passe encore qu'il critique les Français et d'abord les Parisiens en faisant en même temps leur louange, et en leur prêtant la capacité de recevoir ses critiques, comme qualité suprême ; mais cette fois, il s'agit de critiquer les Françaises, et d'abord les Parisiennes... de façon à les séduire et donc de leur plaire.

Lire les pages 189-190. « À l'égard de la gorge, c'est l'autre extrémité des Valaisanes... ».

Il commence par le corps des Parisiennes et, cela est pour ainsi dire inévitable, par les seins des Parisiennes ; il cite Montaigne pour accuser les Françaises de s'habiller de façon éhontée. (Et je proteste que je ne voulais pas en parler, mais que je suis obligé de le faire pour faire justice à ce coquin de Rousseau.)

En tout cas, selon Saint-Preux, en partant pour ainsi dire de leur façon de présenter leurs seins, les Parisiennes seraient plus habiles à séduire, plus sensuelles aussi, si elles se montraient moins. On pourrait dire que Rousseau (ou son personnage) en profite pour parler de sa lubie sexuelle, et ce serait sans doute vrai. Mais il y a aussi dans ce propos quelque chose de la thèse centrale de Rousseau : les gens dont le cœur est déformé font ce qu'ils peuvent pour être vus des autres (c'est le réflexe de l'amour-propre), mais en faisant ainsi, ils se trompent et se font du tort.

Lire la page 195. « C'est le premier inconvénient des grandes villes... ».

Après une critique sévère des mœurs sexuelles de Françaises, Saint-Preux entre pour ainsi dire dans la moelle de la question : les femmes en France, et surtout à Paris, vivent dans les yeux des autres ; elles sont des monstres d'amour-propre ; voilà la racine de ce qu'il désapprouve. Ce qu'il dit ici des femmes n'est pas, selon Rousseau, propre à elles, mais d'abord est un défaut masculin *et* féminin, et surtout c'est un défaut qui appartient aux humains quand ils vivent pour ainsi dire trop en société ou dans des cités trop grandes ou des sociétés trop artificielles.

Lire la page 198. « Quoi qu'il en soit, elles ont beau se piquer... ».

Puis, Saint-Preux renverse tout, pour dire que les Françaises sont quand même capables de compassion, enfin plus que les hommes, et qu'ainsi la justice et l'humanité qu'il y a en France sont le fait des femmes. Encore une fois, Rousseau fait parler son personnage pour dire des choses qui lui paraissent vraies : ailleurs, Rousseau signale que si la pitié est naturelle au cœur humain, et nécessaire pour une vie humaine heureuse et juste, elle est forte surtout chez les femmes. Ce qui conduirait à une thèse comme celle-ci : pour que les humains vivent plus heureux et plus justes, il faut les féminiser et donc féminiser les hommes, et non masculiniser les femmes, comme on le fait dans les villes, et donc à Paris. En renforçant l'institution de la famille, une famille qu'il n'a jamais connue, ni en tant qu'enfant, ni en tant qu'adulte, Rousseau prétend qu'on peut redresser les humains, soit et les femmes et les hommes, en féminisant les hommes et en *dévirilisant* les femmes que la société moderne dénature.

Lire les pages 198-199. « Les romans sont peut-être la dernière instruction... ».

Saint-Preux affirme qu'un roman écrit par un honnête homme pourrait encourager les Parisiennes à être aussi bonnes qu'elles peuvent l'être, et ce au contraire de ces autres romans écrits de son temps. On devine que Rousseau met là la justification éventuelle de son roman. En tout cas, il est probable qu'il faille le lire en partant de ces remarques.

Lettre XXII.

Lire la page 200. « J'étais fort embarrassé dans mon fiacre... ».

Après des remarques sur les femmes perverses de Paris, après des propos qui pourraient sembler austères et même anti-sexuels, on a droit ici à un texte d'une grande sensualité : la lettre est courte, mais puissante. Entre autres finesses, il y a ces lignes qui suggèrent un Saint-Preux en train de tâter le corps de Julie, alors qu'il ne fait que tâter son image.

Lire les pages 200-201. « Dieux ! quels torrents de flammes... ».

Pour Saint-Preux, quand il s'agit d'imaginer le visage de Julie amoureuse, ce visage est inondé des larmes de celle qu'il aime. On reconnaît tout de suite le mélange d'amour sensuel, voire sexuel, accompagné de tristesse, de douleur et de pleurs. D'ailleurs, Saint-Preux fait bien sentir à Julie combien il souffre lui-même : de cette façon, il doit tenter, plus ou moins sans le savoir, plus ou moins en le sachant, stimuler l'amour de la femme qu'il aime. Cela est bien connu chez Rousseau, et cet exemple est le énième de cette particularité de sa sensibilité et de son idée de l'amour. Mais cette fois, on doit y ajouter quelque chose d'autre : la passivité chez celle qui est aimée, la passivité d'une poupée qui se

laisse tâter par l'autre. Sans doute, cela est-il problématique.

Lire la page 201. « Ne sens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton sein... ».

Encore une fois, on dirait que Saint-Preux fait l'amour à l'image de Julie. Et donc l'impression initiale de la lettre est continuée jusqu'au bout. La seule chose qui interrompt la scène est l'arrivée d'un fâcheux : on s'imagine Saint-Preux en train de remonter son froc. (Encore une fois, la scène est tout à fait impossible : il écrit pendant qu'il se lève pour répondre.) Je laisse cela sans commentaire autre que de répéter que Rousseau est un admirable et troublant auteur.

Je signale en passant la lettre XXIII que je saute. Elle est une reprise des thèses de la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*.

Pour les deux lettres à venir, il y a une estampe commandée par Rousseau, qui représente Saint-Preux sortant d'une maison de prostitution, et un texte écrit par Rousseau décrivant la scène représentée. Pour cette fois, je ne lis pas le texte.

Lettre XXVI.

Lire la page 211. « Julie ! ô Julie ! ô toi qu'un temps j'osais... ».

Les premiers paragraphes sont une orgie de récrimination. On comprend que cela se justifie étant donné ce qu'a fait Saint-Preux. Mais il faut bien ajouter qu'en s'humiliant comme il le fait, en se montrant faible et contrit jusqu'à l'excès, il fait tout ce qu'il faut pour attirer la pitié de Julie. Et donc pour augmenter son amour.

Lire les pages 213-214. «Le bruit, les propos que j'entendais... ».

En revanche, le crime que Saint-Preux avoue – il a couché avec une prostituée – est involontaire, selon lui. Il dit qu'il est coupable, sans doute, mais seulement aussi coupable qu'il pouvait l'être, et les circonstances qu'il présente suggèrent à tout moment qu'il n'est pas coupable. On est en plein Rousseau : par exemple, les *Confessions* présentent plusieurs récits de fautes de Rousseau, qui sont toutes expliquées, et où parfois en toutes lettres, le confessé se dit sans faute. Sans doute, peut-on dire que le récit de faute de Saint-Preux n'est pas bien sensé. Mais il essaie de dire deux choses en même temps : je suis faible, et donc aie pitié de moi ; et je suis sans faute parce que la pulsion était plus forte que moi.

Pour ce qui est de ce second point, Rousseau explique, toujours dans les *Confessions*, qu'après avoir écrit et publié le *Second Discours* et au moment de se retirer à la campagne pour cesser sa carrière intellectuelle, il avait quand même quelques projets littéraires en tête. (Quelle étrange retraite de la vie intellectuelle ! Quel chômeur volontaire !) Le plus important peut-être, certes le plus intéressant était un projet de théorie psychanalytique. Le mot peut paraître excessif, mais ceux qui iront voir dans le livre IX découvriront la description d'un traité qui donnait l'objet, la méthode et le but de la psychanalyse. Ce traité devait s'appeler, nous dit-il, *La Morale sensitive*, ou *Le Matérialisme du Sage*. Voici.

« J'en méditais un troisième, dont je devais l'idée à des observations faites sur moi-même ; et je me sentais d'autant plus de courage à l'entreprendre, que j'avais lieu d'espérer de faire un livre vraiment utile aux hommes, et même un des plus utiles qu'on pût leur

offrir, si l'exécution répondait dignement au plan que je m'étais tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes sont, dans le cours de leur vie, souvent dissemblables à eux-mêmes, et semblent se transformer en des hommes tout différents. Ce n'était pas pour établir une chose aussi connue que je voulais faire un livre ; j'avais un objet plus neuf et même plus important : c'était de chercher les causes de ces variations, et de m'attacher à celles qui dépendaient de nous, pour montrer comment elles pouvaient être dirigées par nous-mêmes, pour nous rendre meilleurs et plus sûrs de nous. Car il est, sans contredit, plus pénible à l'honnête homme de résister à des désirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes désirs dans leur source, s'il était en état d'y remonter. Un homme tenté résiste une fois parce qu'il est fort, et succombe une autre fois parce qu'il est faible ; s'il eût été le même qu'auparavant, il n'aurait pas succombé.

« En sondant en moi-même, et en recherchant dans les autres à quoi tenaient ces diverses manières d'être, je trouvai qu'elles dépendaient en grande partie de l'impression antérieure des objets extérieurs, et que, modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous portions, sans nous en apercevoir, dans nos idées, dans nos sentiments, dans nos actions mêmes, l'effet de ces modifications. Les frappantes et nombreuses observations que j'avais recueillies étaient au-dessus de toute dispute ; et par leurs principes physiques elles me paraissaient propres à fournir un régime extérieur, qui, varié selon les circonstances, pouvait mettre ou maintenir l'âme dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on sauverait à la raison, que de vices on empêcherait de naître, si l'on savait forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent ! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière,

les éléments, les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine, et sur notre âme par conséquent ; tout nous offre mille prises presque assurées, pour gouverner dans leur origine les sentiments dont nous nous laissons dominer. Telle était l'idée fondamentale dont j'avais déjà jeté l'esquisse sur le papier, et dont j'espérais un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés, qui, aimant sincèrement la vertu, se défient de leur faiblesse, qu'il me paraissait aisé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'était à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre était la Morale sensitive ou le Matérialisme du sage. »

Par ailleurs, et pour revenir à *La Nouvelle Héloïse*, quand on remet cette lettre dans son contexte, on se rend compte que plusieurs lettres ont porté sur la masturbation et sur les réactions de Saint-Preux devant l'image de Julie. Tout cela indique qu'il y a chez lui un besoin sexuel très fort qui n'est pas assouvi. Cela n'est que normal puisqu'il est loin de son amante. Il n'en reste pas moins que tout cela indique qu'il y a là tout ce qu'il faut pour qu'il y ait une chute sexuelle.

Lettre XXVII.

Lire la page 214. « Rassurez-vous sur la crainte de m'avoir irrité... ».

Julie répond en pardonnant la faute de Saint-Preux. Mais le vouvoiement en dit plus que tous les mots qui sont écrits. Et cela est d'autant plus fort que dans la lettre précédente (2.XXIV), elle tutoyait et exprimait son désir et sa sensualité, et que Saint-Preux la tutoie depuis bien longtemps et même au moment où il avoue sa faute.

Lire la page 216. « Sans vous étaler contre ce défaut... ». La tactique suggérée par Julie semble être une sorte de jeu entre deux figures de l'amour-propre : l'amour-propre mauvais est neutralisé par un amour-propre sain qui agit grâce à l'imagination qui place Saint-Preux devant le regard de Julie alors qu'il est sous le regard des jeunes officiers.

Lire la page 218. « Je voudrais que votre curiosité allât plus loin encore... ».

Par ailleurs, la sortie de Julie est une attaque plus virulente que ce qu'elle dit au sujet des mœurs sexuelles de son amant contre les riches et les puissants : elle dénonce les injustices et le mal qu'ils font ou qu'ils cachent. De la même façon qu'à la fin de la première partie, on pouvait entendre le grondement de la Révolution française dans les propos de milord Édouard, ici on entend dans les mots de Julie la protestation de ce que nous appelons la gauche, ou le socialisme, ou le marxisme : les riches, les capitalistes, les profiteurs paresseux, sont pour ainsi dire condamnés d'avance, et les pauvres, les sans-capital, les travailleurs, sont toujours déjà excusés. On peut prétendre que Rousseau, ou Julie, ait raison, ou qu'il ou elle ait tort, de généraliser autant d'un côté et de l'autre, mais il est incontournable que cette page de Rousseau annonce bien des discours qu'on entend tous les jours.

Ce qu'il faut faire.

Lors des deux dernières rencontres, la troisième partie sera examinée. Les lettres à lire sont I, VII, XII, XIII, XIV, XVIII, XX, XXI et XXII. Il est probable qu'il ne soit pas possible de tout faire. Si c'est le cas, on pourra laisser de côté les deux dernières lettres qui présentent

la discussion entre Saint-Preux et milord Bomston au sujet du suicide.

Il faudra en tout garder une heure à toute fin pour tenter une première synthèse.

Neuvième semaine

Sur le cours de Bernard.

Il est déjà question des cours du prochain semestre à l'UTAQ. Bernard Brunet offre un cours durant lequel il comparera la pensée de Rousseau à celle de Nietzsche. Nous avons communiqué un peu pour ajuster nos flûtes, comme on dit. Bernard focalisera le regard sur la pensée de Nietzsche ; je ne me trompe pas trop, il examinera Rousseau en un premier temps, parce que Rousseau, la pensée de Rousseau, l'influence de Rousseau sur la société moderne, tout cela est la bête noire de Nietzsche. À la limite, Bernard présentera Rousseau pour mieux exposer les thèses de Nietzsche.

Je connais Bernard ; en autant qu'on aurait besoin d'un avis sur son enseignement, je me permets de dire que ce sera bien : le cours sera solide, la présentation sera objective, le professeur laissera à chacun toute la place nécessaire pour penser par soi-même et pour conclure à sa façon.

En revanche, j'avertis tout un chacun que chaque fois qu'il dira comme moi au sujet de Rousseau, il aura raison, mais que s'il lui arrive de dire autre chose que moi, il se trompe, malgré lui sans doute, mais il se trompe.

Oubli.

Aujourd'hui, nous abordons la troisième partie de *La Nouvelle Héloïse*. Or la semaine dernière, j'ai fait un peu vite à la fin, et j'ai laissé de côté une remarque qui portait sur la toute fin de la lettre XXVII de la seconde

partie, soit le post-scriptum que Julie ajoute. En y repensant, je me suis dit qu'il serait utile, voire nécessaire, de présenter cette remarque. Donc au risque de perdre certains d'entre vous, du fait de revenir en arrière, je retourne à la page 220.

Lire la page 220. « P. S. Je viens de voir entre les mains de monsieur d'Orbe... ».

Le post-scriptum laisse entendre que Saint-Preux fait, dans sa correspondance avec milord Édouard, de longues réflexions sur la politique. Comme Julie prétend n'être qu'une femme (je crois qu'elle ironise), elle comprend qu'il ne les lui fait pas parvenir. En revanche, il faut croire qu'il y avait une sorte de *Contrat social* dans cette correspondance *perdue*. (Dans le livre IX des *Confessions*, dans les mêmes pages que celles citées la semaine dernière, Rousseau explique qu'il préparait un texte politique qui ne peut être que le *Contrat social*, mais qui encore une fois apparaît comme en creux dans *La Nouvelle Héloïse*.)

En tout cas, peu après la publication de *La Nouvelle Héloïse*, Rousseau publiera *Du contrat social*, qui est son grand texte politique. Ce texte, il est sûr, a été condamné avec *l'Émile* et fut la cause directe de l'exil de Rousseau, exil ordonné par les Français, mais aussi par les Genevois. Cette remarque, toute tentative qu'elle soit, permet de rappeler que ce roman pointe vers tous les aspects de la pensée de Rousseau, et parfois même inclut dans la trame de l'anecdote des considérations qui sont au cœur de la pensée de Rousseau.

Ce qui fut fait

La semaine passée, j'ai terminé la lecture des lettres de la seconde partie, ainsi que mes remarques sur

certaines des lettres et mes réponses aux questions et observations, réponses faites à brûle-pourpoint. Je ne reviendrai pas sur le détail de ces deux heures, mais je rappelle un point en particulier, le plus important à mon sens.

Il y a beaucoup de remarques sur les hommes et les femmes dans cette partie du roman : sur l'amour, sur la sexualité, sur les rôles des deux sexes dans la société. Il me semble que le point central est que la sexualité et le lien biologique (sexuel ou psychologique) entre les deux sexes constituent le lieu d'un jeu essentiel au bonheur humain, à la justice politique et aux comportements sociaux sains et malsains. Ce jeu porte sur l'amour-propre. Chacun des êtres humains est double : en chacun, il y a un moi avec ses besoins réels, physiques, naturels, et un moi qui existe en tant qu'image de l'image que les autres ont du moi réel. Ce deuxième moi est en un sens naturel : l'amour-propre est fondé dans les mécanismes inévitables du cœur humain. Mais alors que l'amour de soi est par définition bon (l'homme naît bon, ou l'homme est bon par nature, pour reprendre les formules de Rousseau), l'amour-propre est problématique ; à la limite, il est non naturel, voire contre nature. Il faut donc s'assurer que l'amour-propre soit bien contrôlé, ou redressé, pour ne pas dire oblitéré.

La clé du contrôle de l'amour-propre, ou la formule pour un amour-propre sain, est donné par Julie quand elle conseille Saint-Preux qui l'a trompée dans un maison de prostitution : plus l'amour-propre est fondé dans le regard de gens peu nombreux, bien réels qu'on connaît bel et bien et qu'on sait être simples et tendres (je dirais simples et donc tendres), plus l'amour-propre fera faire de bonnes choses, ou encore moins l'amour-propre fera faire des choses laides, injustes et

frustrantes. Car l'amour-propre laissé à lui-même dans des sociétés sophistiquées est destructeur, impossible à satisfaire et épuisant.

Section III : ce qui se passe.

Avant de continuer en abordant la troisième partie, je prends la peine de faire un résumé de l'anecdote.

La mère de Julie est tombée malade, peut-être sous le choc de la découverte de l'amour illicite consommé entre Julie et Saint-Preux. À la demande de Claire, Saint-Preux promet à madame d'Étange de rompre tout commerce avec sa fille. Le geste généreux de Saint-Preux mène madame d'Étange à devenir l'alliée du couple, une alliée impuissante, mais une alliée quand même. En revanche, la mère de Julie meurt. Sous la pression du baron d'Étange, qui a découvert leur amour illicite (il faut croire que madame d'Étange a parlé), mais qui veut à tout prix marier Julie à monsieur de Wolmar, Saint-Preux rend sa liberté à Julie. Cette dernière tombe malade de la petite vérole. Elle reçoit une visite nocturne de Saint-Preux désespéré, qui, au risque de sa vie, lui embrasse la main. Ayant recouvré la santé, mais bouleversée par le geste de son amant, qui lui aussi est tombé malade, Julie décide d'épouser monsieur de Wolmar pour obéir à son père, mais de donner à Saint-Preux tous les droits d'un amant fidèle. Mais, à la suite de la réception du sacrement de mariage, elle reconsidère sa décision : elle n'aura que de l'amitié pour son ancien amant, voire elle voudra qu'il disparaisse de sa vie, et elle sera fidèle en tout à son nouvel époux. Saint-Preux songe à se suicider, mais guidé par son ami Édouard Bomston, il s'embarque comme ingénieur sur un vaisseau anglais qui fera le tour du monde.

Fin de la troisième partie du roman, laquelle comporte vingt-six lettres, et fin de la première moitié. J'appellerais cela : les conversions successives de Julie.

Je veux dire par cela qu'on voit Julie changer au moins trois fois d'avis quant à la question essentielle du roman : elle décide de ne plus aimer Saint-Preux et de se séparer de lui, puis elle décide d'en faire son amant illicite, tout en étant l'épouse de monsieur de Wolmar, puis elle décide d'être une épouse intègre et de couper pour de bon avec Saint-Preux.

Les deux estampes.

Comme pour chacune des parties précédentes, il y a deux estampes qui illustrent deux scènes cruciales de la troisième partie. La seconde, qui s'appelle *La Force paternelle*, représente le moment où le père de Julie la supplie de marier monsieur de Wolmar par pitié pour lui et non par autorité politique et sociale. La première s'appelle *L'Inoculation de l'amour*. Je lis la description que Rousseau en fait.

Lire la page 765 dans l'édition de la Pléiade.

Je reviendrai sur cette scène en commentant une des lettres.

Il faut quand même dire que les adversaires de Rousseau, les philosophes, et donc Voltaire, ont joué les vierges offensées devant cette scène, et surtout devant le titre. Ils ont prétendu qu'il y avait là un jeu de mots obscène. Je ne sais pas s'ils avaient raison, mais je crois que non. Je suis sûr que dans leurs propres écrits, ils se permettaient des scènes bien plus scabreuses et bien plus cyniques. En tout cas, Rousseau a refusé de corriger le titre et donc de changer l'expression en prétendant qu'il n'y avait là

rien d'obscène et que ceux qui critiquaient la tournure étaient ou bien de mauvaise foi ou bien pervers.

Lettre I

Lire la page 224. « Lettre I De madame d'Orbe... ».

Voici la deuxième lettre dont le titre porte le nom de madame d'Orbe plutôt que celle de Claire. Je signale, encore une fois, qu'il y aura plus tard des lettres où elle reprend son titre originel, et perd son titre de femme mariée.

Lire la page 224. « Que de maux vous causez à ceux qui vous aiment... ».

Dans la surprenante tirade initiale de Claire, qui semble découvrir qu'elle n'a jamais accepté ni participé aux mensonges de Julie et de Saint-Preux, celle-là fait une longue description de la faiblesse de la mère de Julie, mais aussi de la faiblesse de Julie. Je trouve qu'elle en met trop, même en supposant qu'elle est bouleversée et qu'elle participe à travers Julie du sentiment, nouveau, que le mal qui a été fait est irréparable et inexcusable. Il faut corriger en disant ceci. Les deux femmes ont quand même tout fait pour qu'on ne découvre pas le secret amour ; et quand il est découvert, elles ne peuvent pas prétendre, en tout cas ne peuvent pas prétendre en toute honnêteté, qu'elles n'ont pas tout fait pour qu'il reste caché et qu'il demeure *possible*.

Lire la page 227. « Ne doutez plus, cette Julie qui vous fut si chère... ».

Claire prétend que la séparation temporaire qu'on a imposée à Saint-Preux était un leurre : il ne s'agissait pas, il ne s'est jamais agi de gagner Julie en devenant un grand personnage soit à Paris, soit à Londres. On pourrait prétendre que Claire ne dit pas vrai : Julie

espérait encore qu'elle pourrait renverser la décision de son père. De plus, Julie a promis de ne pas épouser qui que ce soit sans la permission de Saint-Preux : elle n'aurait pas fait cette offre si elle pensait vraiment que le mariage avec monsieur de Wolmar était tout à fait nécessaire. Pourtant, on apprend plus tard de la plume même de Julie que ce qui est dit ici est vrai. Cela implique que Julie et Claire ont menti à Saint-Preux. Je note que Claire ne lui demande pas pardon. On pourrait l'excuser, jusqu'à un certain point, en prétendant que c'est moins Claire qui parle que madame d'Orbe. Mais quand même...

Lire la page 227. « Que vous seriez attristé, que vous vous consumeriez... ».

La tournure « l'amour et la douleur » pourrait être « l'amour par la pitié face à la douleur ». En tout cas, en décrivant de nouveau l'abattement de Julie, Claire fait tout ce qu'il faut pour que Saint-Preux cède emporté par un amour plus fort nourri par la pitié pour son amante qui souffre.

Lettre VII

Lire la page 234. « Toute la différence est que je vous aimais... ».

Selon ce qui est dit ici, le sentiment est plus *vrai* que la logique ou la cohérence ou le réalisme, le cœur que la raison. En un sens, c'est l'essentiel la pensée de Rousseau. Sans doute faut-il y ajouter bien des considérations, par exemple sur les différents sentiments fondamentaux, leur articulation et la bonté relative. Mais tout part de cette idée.

Pour ce qui est du philosophe anglais qu'on mentionne sans le nommer, il y a au moins deux possibilités : c'est

soit Locke qui a fait un traité d'éducation, ou encore milord Édouard Bomston.

Lire la page 235. «Premièrement, je crois que le véritable amour...».

On a ici bien des thèmes de Rousseau, mais aussi l'essentiel de ce qu'il pense au sujet de l'amour. Même si Claire distingue l'amour de l'amour-propre, selon elle, il y a dans l'amour de l'amant de l'amour-propre, soit une estime de soi qui est doublé du plaisir à être vu par l'amante. De plus, elle suggère que l'amour est plus fort quand il n'y a pas de possession et quand on vit dans l'image et le souvenir.

Je note aussi qu'en parlant ainsi Claire fait bien sentir à Saint-Preux qu'il méritera son admiration à elle aussi. Ce qui est une autre façon de parler de l'amour-propre et de placer l'amour-propre au cœur de l'amitié.

Lire la page 237. «S'il faut attribuer sa perte au chagrin...».

Claire présente un portrait du père de Julie qu'il faut croire juste. Le baron d'Étange a été infidèle, et il était dur avec les siens, pris qu'il était par un absurde sentiment d'honneur qui ratait l'essentiel (sa famille et les sentiments qu'il y vivait) pour focaliser son attention sur l'accessoire (la société et ses contraintes). Claire va jusqu'à suggérer que le père est une des causes de la mort de la mère de Julie et donc de son épouse. Rien de ce qui est dit ici ne rend le vieux baron plus sympathique. Il est possible, encore une fois, que le petit baron suisse soit le symbole de l'Ancien Régime français. Ceci est sûr : le baron est un exemple du contraire du type de Saint-Preux ; l'insensibilité de cœur et l'opinion que l'inégalité est normale sont les *bases existentielles* de sa vie. Pourtant, Julie aime les

deux hommes de sa vie (son amant et son père), et les aime pour ainsi dire également.

En revanche, les cris nombreux de Julie, ces appels à la fidélité envers le meilleur des pères, sont d'autant plus étranges. À moins de dire qu'encore une fois, il ne s'agit pas tant d'un père bien réel, que de l'image d'un père, d'un idéal de père, quand Julie parle.

Lettre XII

La lettre de Julie joue entre le *tu* de la fin et le *vous* du début.

En raison de cette péripétie, on a droit à une maladie qui est causée par l'amour (psychosomatique pour employer le vocabulaire exact), et qui cause l'amour. Saint-Preux, qui, blessé, avait renoncé à Julie, l'aimera plus qu'avant sans doute parce qu'elle est faible, qu'elle souffre et que cela suscite sa pitié. En tout cas, c'est cette lettre qui le fait aller au bout de l'amour, soit de vouloir mourir pour et par celle qu'il aime.

On pourrait noter l'emploi du mot *juste* pour décrire l'action du baron d'Étange. Il semble assez clair qu'il s'agit d'une justesse (on y va de précision, de contrainte) qui est tout sauf juste.

Lettre XIII.

Lire la page 241. « Dans un des moments où j'étais le plus mal... ».

La scène de l'inoculation est essentielle. D'abord à cause du thème de l'inoculation, qui est pour les rationalistes du XVIIIe siècle un cheval de bataille politico-scientifique. Rousseau se place donc avec ses anciens confrères philosophes (l'inoculation est une bonne chose), mais pour une raison différente, ou

plutôt par une raison traversée, voire guidée, par la passion.

Il faut noter que dans chacune des trois premières parties de la première moitié du roman, Rousseau aborde un des thèmes cruciaux des philosophes, qu'ils rabâchaient comme une sorte d'exercice obligatoire : la question des duels, la question du rôle de la femme dans la société (ce qu'on appelle parfois la galanterie française) et ici celle de l'inoculation. Il y en aura une autre sous peu, soit celle de la fondation extrabiblique de la foi chrétienne, et une autre encore soit celle du suicide. Chaque fois, il conclut comme ses anciens collègues, mais il le fait en focalisant le regard sur la passion. Pour Rousseau, les arguments rationnels que ressassaient les philosophes étaient, comme on dit, à côté de la coche : c'est la passion et les phantasmes qui guident les vies ; la raison et l'expérience viennent bien après, et ne peuvent que seconder ce que dicte le cœur. En conséquence, selon Rousseau, la rhétorique des philosophes dans leurs œuvres est inefficace, et à la limite fausse et nuisible.

Mais la scène montre aussi comment la faiblesse de Julie a provoqué un sursaut d'amour chez Saint-Preux, et comment par rétroaction le danger qu'il court et la tristesse de sa situation font renaître l'amour chez Julie aussi.

La scène a quelque chose d'un film d'horreur (la nuit, la mort, l'atmosphère à demi religieuse qu'on décrit). Cette tonalité sera reprise lors de la mort de Julie dans la sixième partie. Un fanatique de Rousseau pourrait prétendre que la fascination pour l'horreur qui est un des lieux communs des artistes romantiques trouve son fondement historique ici. Si jamais un tel fanatique avait raison, il faudrait retourner voir ses films

d'horreur préférés (je pense à la série *Scream*, à la série *Aliens*, et à tout ce qui entoure Dracula et les zombies) en pensant à Rousseau.

Lire la page 242. « Je reviens à mon rêve. Ma cousine... ».

Si l'on en croit le texte, le suicide de Julie est possible, une sorte de suicide par maladie acceptée comme une porte de sortie. Tout comme Saint-Preux par amour-pitié veut être malade avec Julie, Julie par amour-pitié pour Saint-Preux veut mourir avec lui.

Lire la page 242. « J'ai beau me rappeler tous ces vains discours... ».

Voici un autre lieu commun du romantisme, et sans doute d'une expérience de l'amour : il y a ici union des cœurs sans raison, et sans parole. Et même l'amour véritable, l'union des cœurs se fait par-delà la parole, dans une communication muette : les écrivains utiliseront bien des mots pour dire que les mots sont inutiles, voire des obstacles à l'amour. Ce faisant, ils imiteront leur maître Rousseau.

Lettre XIV.

Lire la page 244. « Chère cousine, j'épargne à ton pauvre cœur... ».

La scène est parfaite en raison de cette nouvelle description. C'est la reprise de ce qui est raconté et qui accompagne l'illustration, laquelle est racontée aussi. Ici, c'est une reprise de ce que Julie a écrit, mais de façon à le fonder dans le réel et le compléter. Et surtout peut-être, c'est un autre exemple de la communication vraie (l'émotion) qui passe par le silence et les gestes passionnés.

Lire la page 244. « Il partit comme il l'avait promis, et je lui fis jurer... ».

Je n'ai rien d'autre à dire, si ce n'est que les lettres XII, XIII et XIV doivent être lues les unes avec les autres pour être comprises, mais aussi pour que l'émotion et la vérité de l'inoculation de l'amour soient tout à fait perçues.

Lettre XV.

Lire la page 246. « Respecte ces tendres penchants, mon tendre ami... ».

Julie se reconnaît de nouveau tout à fait amoureuse, et même plus que jamais. Mais elle refuse de retrouver Saint-Preux en quittant ce qui reste de sa famille : elle ne désobéira pas à son père. En tout cas, elle n'aime pas monsieur de Wolmar, mais elle le mariera ; pourtant, elle n'aimera que Claire et Saint-Preux, mais sans le marier. Elle ne tire pas les conséquences pratiques de cette affirmation, mais celles-ci sont claires : elle vivra une vie double, et donc aura un amant, tout en impliquant Claire dans le subterfuge systématique que sera dorénavant sa vie d'épouse légitime d'un homme qu'on lui impose.

Lettre XVIII.

Lire la page 249. « Vous êtes depuis si longtemps le dépositaire... ».

Une des preuves du génie de Rousseau se trouve dans cette lettre, la plus célèbre, sauf une, celle de l'aveu final de Julie fait sur son lit de mort, et peut-être la lettre précédente qui décrit la maladie et la mort de Julie.

Il faut noter d'abord le retour au vouvoiement, qui sera la règle jusqu'au dernier paragraphe de la dernière

lettre, où madame de Wolmar, redevenue Julie, passera du vouvoiement assumé ici au tutoiement révélateur tout aussi assumé là.

Cette lettre, du moins son contenu est connu de tous par expérience directe : c'est le moment terrible où un amant ou une amante dit à l'autre : « Nous pouvons quand même rester amis. » Tout le monde a entendu ceci, presque tout le monde l'a dit un jour, quelques-uns ont même accepté, comme Saint-Preux le fera, de jouer le jeu. Avec des succès bien relatifs, ajouterai-je.

Il faut noter ensuite que la lettre se divise en deux grandes parties. Dans la première, Julie revient sur le passé, comme elle l'annonce. Puis, elle explique ce qui lui est arrivé en raison du sacrement de mariage. Cela aussi, me semble-t-il, se divise en deux parties : il y a d'abord ce qui lui est arrivé à l'église et tout de suite après, ensuite il y a les décisions qu'elle a prises pour l'avenir à partir de ce qu'on doit appeler sa conversion. On pourrait donc dire que la lettre se divise en trois parties.

Dixième semaine

Ce qui fut fait

La semaine dernière, j'ai abordé, « Enfin ! » s'exclameront les impatients, la troisième partie de *La Nouvelle Héloïse*. J'ai appelé cette partie « les conversions successives » en raison des revirements émotifs que connaît l'héroïne, et des décisions différentes et opposées que prend Julie : tirailler comme depuis le début entre la volonté du baron d'Étange et l'amour de Saint-Preux, elle va et vient pour enfin, dans la lettre XVIII, décider de rejeter son amant et prendre mari, comme on dit. Or comme il est question de la Julie de Rousseau, il faut d'abord que la décision soit entière, qu'elle soit émue et qu'elle soit expliquée. Ce sont les lettres XVIII, déjà entamée, et XX, qui rendent compte de cette décision. Voilà le sujet des remarques d'aujourd'hui, qui sont la poursuite de ce qui a été commencé la semaine dernière.

À moins qu'il y ait des questions sur ce qui a été présenté la semaine dernière, je poursuis.

Lettre XVIII (suite).

Je retrouve donc la lettre XVIII, laquelle est sans doute la plus importante de cette partie. Rousseau en tout cas croyait que la « Profession de foi du Vicaire Savoyard » était la partie la plus importante de son livre le plus important : *Émile, ou de l'éducation*. Or il dit aussi que la profession de foi de Julie (celle dans cette lettre et dans la toute dernière lettre) est identique avec la profession de foi qu'il a publiée en particulier, tellement il considérait que ce texte était important.

Pour leur part, les experts universitaires parlent de la lettre de la conversion de Julie.

Je signale que *conversion* (le mot qui revient sous la plume de Julie est *révolution*) est un terme chrétien (*métanoia* en grec), mais qu'une des premières apparitions de ce mot si chrétien a lieu dans l'allégorie de la caverne de Platon: pour Platon, devenir philosophe, et donc juste et heureux et tout à fait humain, demande une *métanoia*, un *tournement* de son esprit, un dépassement par son esprit, si on tient compte de l'étymologie du mot grec.

Aussi le mot de Platon réapparaît dans le Nouveau Testament, chez Luc et Paul; il veut dire alors à la fois *repentir* et *conversion*: on revient sur le passé pour reconnaître ses péchés, mais aussi on se tourne vers Dieu pour la suite des choses.

Or le mot de Platon repris par Luc et par Paul a été repris par Jung dans le cadre de sa théorie psychanalytique. Une *métanoia* est une destruction de sa personnalité ancienne pour la remplacer par une nouvelle.

On pourrait dire que le sens de la lettre de la révolution de Julie pourrait être découvert en posant la question suivante: Julie raconte-t-elle une *métanoia* platonicienne (ou philosophique), paulinienne (ou religieuse) ou jungienne (ou psychologique)?

Je ne prétends pas comprendre à ma satisfaction ce texte, mais je signalerai les passages qui me semblent les plus importants. De toute façon, l'essentiel n'est pas de savoir ce que j'en pense, mais d'aider chacun se questionner, et de l'aider à conclure si possible, au sujet de cette célèbre conversion.

Pour ce qui est de la première partie de la lettre, il y a des aveux cruciaux qui sont faits par Julie et qui éclairent de façon nette le récit déjà fait. J'en signale quelques-uns. Puis, je signalerai ce qu'elle comprend de cette conversion et enfin les conséquences de celle-ci.

Lire la page 251. « Touchée de votre retenue, je crus pouvoir sans risque... ».

Selon son propre témoignage, l'ordre de la découverte des dimensions de l'amour chez Julie est l'union des âmes ou des cœurs et donc du plaisir spirituel, suivie de l'union des corps et donc du plaisir physique. Cela ne signifie pas qu'elle n'a pas connu le plaisir physique, au contraire, ou qu'elle ne reconnaît pas que l'amour a une dimension corporelle. De plus, même si le corps arrive en second, il est clair que la passion amoureuse et tout à fait sexuelle est puissante et qu'en un sens elle fait que Julie est devenue Julie.

Lire la page 254. « C'est par cette raison que je vous ai caché toujours avec soin... ».

Comme l'a déjà avoué Claire, Julie reconnaît à son tour que, quand elle a envoyé Saint-Preux en France pour se couvrir de gloire et mériter la main de son amante, elle savait que son père ne céderait jamais et donc que ce qu'elle proposait à Saint-Preux était un mensonge ou un miroir aux alouettes ou un cul-de-sac. Cela peut aider peut-être à comprendre pourquoi elle paraît si sereine quand son amant lui avoue qu'il l'a trompée avec une prostituée : Julie devait se sentir au moins un peu coupable et donc imaginer qu'elle recevait pour ainsi dire monnaie de sa pièce, soit trahison pour trahison.

Lire la page 256. « Il vit que j'avais pris mon parti, et qu'il ne gagnerait rien... ».

C'est un moment crucial de la suite des événements dont est fait le roman de Julie et de Saint-Preux. Aussi, Rousseau l'a fait graver pour en faire une illustration. Pourquoi est-ce important par ailleurs ? Tant que le baron d'Étange ne fait qu'argumenter à partir de l'autorité parentale, ou en critiquant Saint-Preux, il ne peut pas avoir gain de cause contre la décision de Julie de ne pas épouser monsieur de Wolmar. C'est quand il se montre faible, quand il rappelle la mort de son épouse, quand il se présente au bord de la mort lui-même, c'est alors que Julie cède. J'en tire quelques vérités à la manière de Rousseau : les émotions sont plus vraies que les arguments pour ou contre quelque chose ou quelqu'un, la pitié est au cœur de l'amour sous toutes ses formes, la justice sociale doit être fondée sur la pitié plutôt que sur Dieu, sur la coutume ou sur les droits dits naturels, comme le droit à la propriété ou les droits acquis ou les droits parentaux.

Lire la page 258. « Tout le reste vous est trop connu ; mon imprudence attira... ».

Voici le témoignage clair de Julie : c'est l'inoculation de l'amour, c'est-à-dire non pas Saint-Preux qui se montra fort, mais l'amant qui se montra faible et même au bord de la mort, c'est ce geste qui a fait que Julie est devenue encore plus amoureuse de Saint-Preux.

À partir de ce moment, il ne reste plus rien d'humain qui puisse empêcher Julie d'aimer Saint-Preux et même de se donner à lui sur le plan physique, peu importe la volonté du père, peu importe le jugement des autres, peu importe les dangers. Il ne reste plus que Dieu qui peut faire obstacle.

(page 260.) « Je reprends mon récit... ».

Pour les lecteurs un peu lents, Rousseau indique que la seconde ou deuxième partie de la lettre commence. Le récit continue, mais c'est pour expliquer le revirement, la révolution (le mot est de Julie [et il reprend le mot que Rousseau utilise souvent dans le *Second Discours*]), ou la conversion, le mot est des commentateurs de Rousseau.

Lire la page 260. « Arrivée à l'église, je sentis en entrant une sorte... ».

Dès les premiers mots et durant tout le début du texte, Julie parle de son expérience en fonction d'émotions, d'émotions qui d'abord lui font peur. Tout cela est causé par les lieux, le rituel chrétien et le sérieux de la situation. Il n'en reste pas moins que Julie dit bien : « je crus voir l'organe de la Providence ».

C'est peut-être de ma part une lecture trop fine, mais elle ne dit pas qu'elle a su quelque chose, qu'elle a bel et bien entendu la voix de Dieu. Et je compare ce qu'elle raconte au récit de la conversion de Paul de Tarse, mieux connu sous le nom de saint Paul : quand il est jeté en bas de son cheval (cela n'est pas dit dans le texte biblique), on dit qu'il a entendu la voix du Christ disant : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Et saint Paul ne dit jamais qu'il a *cru* entendre une voix : il dit qu'il a entendu une voix; et ensuite il a cru.

Lire la page 261. « Un coup d'œil jeté par hasard sur monsieur et madame d'Orbe... ».

Le deuxième moment de la description faite par Julie est bien différent. Cette fois, elle regarde des humains, son amie et l'époux de son amie, et elle est émue une seconde fois, mais par une émotion bien différente. Elle découvre au fond qu'elle veut autre chose que la

passion amoureuse. Mais il faut bien voir qu'elle n'entend pas plus la voix de Dieu cette fois. Est-ce trop méchant de ma part de noter qu'elle ne regarde pas monsieur de Wolmar ?

Il y a ici une autre ironie au moins en ce sens que Claire lui avait dit au début de la seconde partie qu'elle deviendrait ce que Julie serait par sympathie pour elle, parce que Julie était son modèle, et même qu'elle était le modèle de tous. Ici, c'est tout à fait ce qui arrive, mais en inversant le modèle et la copie : c'est Julie qui devient ce qu'elle croit que Claire est.

Lire les pages 262-263. « “ Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux, et dont toi seul es la source... ».

Ceci se passe après la cérémonie : Julie prie Dieu. J'oserais dire trois choses impies. 1. Cette prière n'est pas celle d'une chrétienne, car son Dieu est le dieu de la nature ou de la vertu (elle ne cite pas la Bible, elle ne demande pas à l'Église calviniste de l'éclairer, elle ne confesse pas ses péchés seule ou devant un ministre et encore moins devant la communauté).

2. De plus, ceci est clair : Dieu devient un nouvel obstacle entre elle et Saint-Preux. Comme elle ne peut plus mettre comme entrave à la réalisation de leur amour illicite sa pudeur, ou la santé de sa mère, ou les commandements de son père, elle découvre, pour ainsi dire elle tombe sur, Dieu.

Un des livres les plus importants sur Rousseau et sa pensée est celui de Jean Starobinski. Son titre est *La Transparence et l'Obstacle* ; sa thèse est qu'on peut comprendre la pensée de Rousseau si, et seulement si, on analyse les deux thèmes de la transparence et de l'obstacle. Disciple à ma manière, je suivrai Starobinski de la façon suivante (qui n'est peut-être pas fidèle à son

interprétation): Julie n'est pas transparente ici, au moment où elle prétend l'être tout à fait, et elle crée pour la énième fois un obstacle, et en un sens l'obstacle suprême, l'obstacle que même l'amour fou qu'elle a pour Saint-Preux ne pourra transcender.

3. Enfin, et surtout peut-être, l'acte de foi de Julie n'est pas suivi d'une émotion pieuse : il me semble que c'est l'inverse qui arrive, puis qu'elle connaît une émotion qui se cherche une explication, une justification. Un philosophe allemand, qui s'appelle Immanuel Kant, dit que la raison pure ne peut pas régler les grandes questions philosophiques théoriques (y a-t-il une liberté humaine qui dépasse la causalité physique ? Dieu existe-t-il ? y a-t-il une vie après la mort ?) : c'est la *Critique de la raison pure*. Puis, il ajoute que cependant il faut que tout cela soit vrai pour que la vie morale soit possible. Or la vie morale est nécessaire, donc la raison pratique peut régler ces questions. C'est la *Critique de la raison pratique*. Je trouve qu'il y a quelque chose de tout à fait semblable qui a lieu ici : Julie en arrive à Dieu, parce qu'elle en a besoin pour faire ce qu'elle croit juste, ou plutôt ce qu'elle sent être juste.

En revanche, et pour contredire en partie ce que je dis, Julie prétend, elle, qu'elle n'a jamais été chrétienne avant ce moment : c'est dire qu'elle se croit bel et bien chrétienne à partir de ce moment. Je laisse à chacun décider entre ce qu'elle dit ici et les réactions, exposées ci-dessus, que cela suscite en moi.

Lire la page 264. « Cherchez-vous un exemple sensible des vains sophismes... ».

Une fois qu'elle a établi comment a eu lieu sa conversion, elle explique ce qu'elle fera. Et d'abord, elle n'écouterait pas les philosophes. Quand on entend cela, il faut comprendre que, d'une façon ou d'une autre, elle

est en train de repousser Saint-Preux, ou quelque chose que Saint-Preux a défendu et quelque chose qu'elle a identifié bien souvent à lui dans les lettres précédentes. Saint-Preux est le philosophe, et Julie lui dit qu'elle n'écouterà plus les philosophes.

Mais ce passage est aussi une des clés de lecture de tout l'œuvre de Rousseau : pour lui, la raison ne peut pas être utilisée pour rejeter les grandes vérités humaines qu'il défend parce que le fond du problème n'est pas réglable par la raison, ou s'il est réglable par la raison, c'est une raison guidée par l'émotion, et l'émotion saine. Je sais que cette remarque peut laisser insatisfaits les rationalistes impénitents qu'on serait. Pour le dire d'une autre façon, et dans l'espoir de séduire les rationalistes impénitents, je suggère que Rousseau répète, à sa façon et sans s'appuyer sur la foi, la pensée de Pascal que nous connaissons tous : « Le cœur est ses raisons que la raison ne connaît point. » Pascal en arrive alors à la foi : je crois que Rousseau en arrive à autre chose.

Lire la page 267. « Je vous dirai plus. Tout est changé entre nous... ».

On pourrait dire que c'est ici que Julie enfonce le clou, comme on dit. Et il faut comprendre qu'elle enfonce ledit clou dans le cœur de Saint-Preux.

Or il y a quelque chose de problématique dans ce passage. Au fond, Julie lui dit que s'il veut toujours l'aimer, il faut qu'il cesse de l'aimer. Et l'inverse est vrai aussi : s'il ne cesse pas de l'aimer, elle cessera de l'aimer. Ce moment est terrible. La seule consolation que je puis offrir à ceux qui trouvent Julie non seulement dure, mais encore méchante, voire tordue, est ce qui suit : la fin du roman montrera que c'est Julie qui se trompe, et que c'est Saint-Preux qui gagne

à la fin quand il la perd pour de bon et qu'elle dresse pour de bon l'obstacle divin, soit en mourant et en allant au ciel, comme on dit.

Lettre XX.

Lire la page 272. « Vous me demandez si je suis heureuse... ».

Je traduis ce que Saint-Preux a dit dans sa dernière lettre, ou plutôt ce qu'il a sous-entendu et que Julie si perspicace a entendu. « Dis-moi au moins que tu es triste. » Cela est, me semble-t-il, ce que Saint-Preux voudrait entendre. Évidemment, dans les mots qu'il dit, il demande tout à fait le contraire. Quoi que ce soit la vraie question qu'il pose, la réponse de Julie sera terrible. Et c'est ce qu'il s'agit de saisir en lisant cette lettre. Pour le dire d'une autre façon, il faut maintenant voir Julie tourner le clou qu'elle a planté dans le cœur de Saint-Preux.

Lire la page 273. « Je ne l'ai jamais vu ni gai ni triste... ».

Pour répondre à la question de Saint-Preux, Julie fait la description de monsieur de Wolmar. Pour bien connaître ce personnage, il faut lire les parties quatre à six, et surtout lire les lettres où il parle de lui-même. Mais cette description de Julie donne une première impression qui est assez juste. Je la résumerai comme suit : monsieur de Wolmar est une sorte de Dieu, un être humain sans doute, mais un être humain qui est par-delà l'émotion et en un sens par-delà la parole ; il agit, et il agit partout et toujours, mais mystérieusement.

Lire la page 305. « Sur ce tableau, vous pouvez d'avance vous répondre vous-même... ».

La prétention de Julie est qu'il est clair qu'avec un homme semblable, elle est tout à fait heureuse et que cela est évident pour Saint-Preux. L'affirmation est si surprenante qu'on a le droit, et même le devoir, de se demander si elle peut être sincère.

Lire la page 275. « Mon cher ami, vous m'avez toujours paru bien aimable... ».

Voici où peut-être une partie du jupon de Julie dépasse, comme on dit. Je ne prétends pas qu'elle ment comme tel. Mais il me paraît possible qu'elle se mente, ou qu'elle cherche un nouveau moyen d'éloigner Saint-Preux. Si c'est le cas, il faut se demander si elle le fait pour une raison morale, ou pour une autre raison encore. Quelle serait cette autre raison, moins morale ? N'est-il pas possible qu'elle ait peur que l'amour de Saint-Preux se serait usé et qu'elle préfère en un sens un amour plus calme ? N'est-il pas possible qu'elle préfère vivre dans le souvenir (caché) de cet amour parfait, mais impossible, et que pour le faire, elle chasse Saint-Preux pour mieux vivre dans un amour imparfait, mais possible ? N'est-il pas possible qu'elle doive faire disparaître le Saint-Preux réel pour mieux garder intact le Saint-Preux imaginaire ?

Un autre grand essayiste français, Denis de Rougemont, a écrit un livre qui porte le titre : *L'Amour et l'Occident*. La thèse de l'auteur est qu'une des bizarreries de l'amour tel que l'Occident l'a vécu, l'a décrit et l'a pensé, peut-être sous l'influence du christianisme, c'est un amour bloqué d'avance, impossible, et qui doit finir dans la mort.

Bizarrement, Denis de Rougemont ne parle pas, ou presque pas, du roman de Rousseau, qui aurait pu

apporter de l'eau à son moulin interprétatif. Et cela est d'autant plus étrange que l'auteur est suisse et même genevois. Plus bizarrement encore pour certains dont je suis, Denis de Rougement prétend que la seule façon de sortir de l'impasse prédéfinie de l'amour passion (c'est sa façon de dire l'amour que nous connaissons tous et que les Grecs appelaient *éros*) est de choisir l'amour action, comme il dit. Or selon lui, l'amour action, c'est l'*agapê* du christianisme. Fichtre !

Voilà, me semble -t-il, une excellente façon d'introduire à la fête de Noël. En tout cas, c'est ici que je mets une fin à l'analyse de *La Nouvelle Héloïse*.

Je ne sais pas ce que je ferai des deux lettres sur le suicide que j'avais annoncés. J'ai préparé des remarques, mais elles sont trop nombreuses et longues pour le temps qui reste. Il est possible que je les présente après Noël dans une éventuelle suite à cette série de rencontres. Mais pour le moment, je voudrais mettre une fin à ces remarques comme je l'ai dit, en proposant une remarque historique qui pourrait en intéresser quelques-uns.

Le sens du roman : la Vierge, reine du monde, la Reine Vierge, la femme ni reine ni vierge.

Les femmes, c'est bien connu grâce à un certain discours dit féministe, sont faibles, parce qu'elles sont les victimes des hommes, ou de la société, ou de que sais-je encore. Il n'en reste pas moins que le thème de la femme puissante hante la civilisation occidentale. J'en présente quelques versions.

Si on prend la peine de visiter la Cathédrale Basilique de Québec (malheureusement la porte de la miséricorde est fermée, et il est donc trop tard pour être

transformés par la grâce), on pourra noter comment toute l'iconographie de l'église présente Marie. Marie est la reine du monde, de l'univers et de l'histoire ; elle est l'épouse de Joseph et la fille d'Anne et la médiatrice de toute grâce. Si on exclut le Christ, qui a des avantages indus, Marie est l'être le plus admirable de l'histoire de l'humanité.

Or en Angleterre, il y a eu un autre culte extraordinaire, ou extravagant, d'une femme, Elisabeth I, celle qui régnait du temps de Shakespeare. Elle s'appelait, on l'appelait the *Virgin Queen*, *Virginia*, la Reine Vierge. (Les états de Virginie et de Virginie occidentale sont ainsi nommés en son honneur.) En tout cas, Elisabeth a été fêtée par les poètes, les musiciens et les hommes politiques de son époque : il était de rigueur de prétendre que tous ces hommes étaient secrètement amoureux de cette femme inaccessible ; et elle répondait, dans des documents on ne peut plus officiels, qu'elle était l'épouse vierge de l'Angleterre et de tous les Anglais fidèles et patriotes. Il faut même dire qu'il y a eu par la religion anglicane un transfert de la soumission religieuse à Marie (un comportement typiquement catholique) vers la soumission théologico-politique à Elisabeth pour mieux *protestantiser* la religion anglicane et pour mieux stimuler le nationalisme anglais.

Mais, dirait un impie et un anti-britannique – il y en a peut-être parmi vous –, ce que l'Église a fait avec Marie, et ce que l'Angleterre a fait avec Élisabeth, Rousseau le fait avec sa Julie : elle devient, et elle a été inventée pour devenir, un modèle. Mais ce modèle n'est ni vierge ni reine : elle est une petite Suissesse insignifiante. Rousseau ajouterait que c'est parce qu'elle est insignifiante qu'elle est signifiante, mais elle est

signifiante aussi parce qu'elle n'est pas reine non plus, et qu'elle n'est pas vierge.

Je vous laisse avec cette dernière remarque.

Sur lesreliefs.com

Il est arrivé à quelques reprises que j'aie dû écourter certaines considérations ou encore les éliminer tout à fait. Pour cette raison, j'offre sur un site à moi les notes que j'avais préparées en vue de ces rencontres, des notes pour ainsi dire complètes. On trouvera donc sur ce site cette série de rencontres complètes, mais encore revues et corrigées en fonction d'une relecture et de certaines questions et objections qui ont été proposées par l'un ou l'autre d'entre vous.

Pour avoir accès à ces textes, il suffit d'inscrire dans la barre d'adresse de son navigateur l'URL suivant : lesreliefs.com. Une fois sur la page d'entrée, il suffit de cliquer sur la cinquième icône qui porte le sous-titre Cours. On se trouve alors sur une autre page où il y a des titres de cours. En cliquant sur le titre d'un cours, par exemple *Enquêtes d'Hérodote*, le texte apparaît à l'écran. On peut alors en cliquant au bas du texte le faire télécharger sous forme PDF. Cela prend 3 secondes, et même moins. Je n'ai pas encore décidé du titre que je donnerai aux notes de cours de ces rencontres, mais on ne devrait pas trop avoir à chercher pour trouver.